
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google[™] books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





B. L. franc, pag. 189.

Epist. 183

L E
COMMERCE
GALANT,

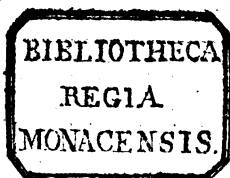
o v
LETTRES TENDRES
ET GALANTES,
DE LA JEUNE IRIS,
ET DE TIMANDRE.
PREMIÈRE EDITION.



A LYON,
Chez ANTOINE PERISSE, rue
Merciere, à la Bible d'Or.

M. D C. XCVI.
AVEC PERMISSION.

Christoph^{us} Otto Comes
et Dñs in Schallerbergk.
Præpositus Constantien-
sis ab a. 1693. Canonicus
Augustanus ab a. 1672
eiusdemq; Ecclesie De-
canus ab a. 1721. natus
a. 1655. 6^a Janu, hora
8^a natu^s in Hagen
propè Linzium Austriae
Superioris, Patre, Comi-
te Christoph^o Ernestok.
Matre, Christina, natâ
Baronissâ Schiferin.
denatus a. 17



D E S

A MADAME L. D De. Timan-
dre lui avouë la peine qu'il
a de lui envoyer les lettres de la
jeune Iris, & il en dit les raisons,
pag. 1. & suivant. Portrait qu'il
fait de la jeune Iris. pag. 4. & suiv.

LETTRE I. Timandre à la jeune Iris. Comment Timandre tache d'engager la belle Iris, & de quelle manière il s'y prend pour lui inspirer de la tendresse. pag. 14. & suiv.

L E T. 11. Réponse d'Iris à Timandre. Elle lui expose les dangers qu'il y a de s'engager, &

T A B L E

*lui dit que quoi qu'elle semble se
hasarder à un commerce amou-
reux , elle tachera toujours de te-
nir son cœur dans l'indifference.*

pag. 20. & suiv.

L E T. I I I. *Timandre à la jeune
Iris. Timandre tache en louant le
bel esprit d'Iris de lui exprimer
sa passion pour elle ; & il se plaint
de la rigueur de son cœur qu'il
voudroit être un peu plus tendre.*

pag. 25 & suiv.

L E T. I V. *Autre lettre de Ti-
mandre à Iris. Sur la joie qu'il a
de la voir après quinze jours
d'absence. Il veut lui persuader
qu'une rougeur qui lui est surve-
nue au visage , a augmenté sa
beauté. pag. 30.*

& suiv.

L E T. V. *Iris à Timandre. Elle
se plaint de lui de ce qu'il a fait
des vers contre sa rougeur , mal-
gré les défenses qu'elle lui en avoit
faites ; elle fait en échange des vers
contre Timandre. pag. 34. 36.*

& suiv.

T A B L E

L E T. V I. Timandre à Iris. *Il avouë à Iris qu'il n'avoit pas raison de dire que cette rougeur étoit une marque d'amour ; ensuite il satisfait à l'envie qu'elle a d'être instruite en tendresse , par des vers pour répondre aux siens par les mêmes rimes. pag. 40. 41. & suiv.*

L E T. V I I. *Il se plaint de la jeune Iris de ce qu'elle n'a fait aucune reponse à sa derniere Lettre, & lui reproche de ne pas aler à l'Eglise pour éviter de voir le monde. pag. 47. & suiv.*

L E T. V I I I. Iris à Timandre. *Elle le traite de prédicateur , & non d'amant. pag. 52. Billet d'Iris en vers qu'elle adresse à l'Amour pag. 52. 53. & suiv.*

L E T. I X. Timandre à Iris. *Il lui fait des plaintes de sa derniere Lettre, & il lui écrit qu'il y a plus d'esprit & de brillant que de tendresse , & lui dit qu'il seroit plus à propos qu'elle fût plus tendre*

T A B L E

que spirituelle. pag. 56. & suiv.
Rondeau que Timandre envoie à Iris.
pag. 61.

Reponse d'Iris à Timandre par un
autre rondeau. pag 61.

L E T. X. à la jeune Iris. Il lui écrit son départ sans lui avoir pu dire adieu , & lui reproche son indifférence , qui ne mérite pas les empressements qu'il a pour elle ; il lui exprime les chagrins que lui cause son éloignement d'elle pag. 65. & suiv.

L E T. XI. Iris à Timandre. Elle lui marque sa surprise en recevant sa lettre , & lui dit qu'elle veut rompre tout commerce avec lui , & le traite d'indifférent lui même. pag. 68. & suiv.

L E T. XII. Timandre à Iris. Il l'appelle cruelle & lui dit qu'elle connoit bien mal sa tendresse , il lui persuade de plus que bien loin que son éloignement diminue son amour , qu'au contraire il s'augmente tous les jours. pag. 72. & suiv.

T A B L E

L E T. XIII. à la jeune Iris.

Timandre se plaint à Iris qu'après avoir fait un voyage de trente lieues pour la venir voir, elle ne s'empresse pas assés de se rendre visible ; il voudroit n'être pas venu & n'avoir pas tant de tendresse pour elle. pag. 77. & suiv.

L E T. XIV. Iris à Timandre. Elle lui écrit qu'il est difficile d'être aimé sans aimer, & à même tems dangereux à un cœur de s'engager ; elle le traite de fou de lui demander un soupir pour en rendre mille. pag. 82. & suiv.

L E T. XV. Timandre à Iris. Timandre louë sa lettre, mais il lui dit que si elle fait paroître plus d'esprit que lui dans ses reponses, il montre aussi plus de tendresse qu'elle ; il tache de l'engager par des vers. pag. 88. & suiv.

L E T. XVI. Iris à Timandre. Elle dit à Timandre qu'elle aime mieux conserver sa liberté que de soupirer, elle le prie de lui dire

à iiij

T A B L E

- son sentiment sur une epistre ;
loüange que donne Timandre à
cette epistre. pag. 96. & suiv.*
- L E T. X V I I I.** Timandre à Iris.
*Il lui écrit sur le peu de soin qu'
elle a de lui parler , & lui per-
suade de ne pas croire son Oncle ,
de surmonter tous les obstacles ,
& d'avoir égard au séjour & au
voiage qu'il a fait seulement pour
la voir. pag. 101. & suiv.*
- L E T. X V I I I.** Reponse d'Iris
à Timandre. *Elle s'excuse & lui
dit qu'elle ne peut songer serieuse-
ment à l'amour sans crainte , par-
ce qu'il y a trop de peines & de
chagrins. pag. 108 109 &
suiv.*
- L E T. X I X.** Reponse de Ti-
mandre à la jeune Iris. *Il lui fait
de grandes plaintes sur son indi-
ference à répondre à sa tendresse ;
& il lui témoigne d'avoir perdu
son tems auprès d'elle. pag. 111
& suiv.*
- L E T. X X.** Autre lettre de Ti-

T A B L E

mandre à Iris. *Il se plaint de ce qu'elle ne se trouva pas à un rendez-vous, où il l'attendit fort long-tems inutilement; il lui explique ses inquietudes pendant son attente.* pag. 115 & suiv.

L E T. X X I. Iris à Timandre. *Elle lui dit de se retirer par un Rondeau redoublé, parce qu'elle ne sçauroit lui rien dire sur l'impression que l'amour a fait sur son cœur.* pag. 118 & suiv.

L E T. X X I I. Timandre à la jeune Iris. *Il s'excuse de ce qu'il ne peut repondre à son rondeau qui ne peut être ni plus juste ni plus spirituel, parce que l'amour qu'il a pour elle l'occupe tellement, qu'il ne songe qu'à l'aimer.* pag. 123 & suiv.

L E T. X X I I I. Autre lettre de Timandre à Iris. *Il se plaint de ce qu'on neglige de retirer ses lettres de la poste, & parle de l'estime que plusieurs personnes de merite ont fait du dernier rondeau de la*

à iiij

T A B L E

- jeune Iris. pag. 129 & suiv.*
- L E T. X X I V.** Reponse de la
jeune Iris à Timandre. Elle lui
reproche son départ sans lui avoir
dit adieu, & prend pretexte de-
là de lui écrire, qu'elle croioit
qu'il lui avoit preferé quelque au-
tre maistresse. pag. 132 & suiv.
- L E T. X X V.** Reponse de Ti-
mandre. Il fait à Iris des plain-
tes & des reproches continuels, &
dit qu'il voudroit pouvoir devenir
indifferent, mais qu'il lui est im-
possible. pag. 136. & suiv.
- L E T. X X V I I I.** Iris à Timan-
dre. Elle se plaint de ce qu'il a
fait une autre Maistresse sans
luy en rien dire, & elle luy te-
moigne que son procedé l'a surpri-
se. pag. 142 & suiv.
- Elle lui envoie plusieurs Rondeaux
de diferente façon, & lui en de-
mande son sentiment. pag. 145
& suiv.

SECONDE PARTIE

L E T T R E I. La jeune Iris à Timandre. Elle lui dit qu'elle est dans une peine étrange de ce que sa Lettre est perdue, parce qu'il y en avoit dedans plusieurs choses qu'elle lui envoyoit pour corriger, & qu'elle apprehendoit qu'elle ne fût vue de quelques personnes, elle le menace de rompre tout commerce avec lui s'il ne la retrouve.
pag. 151 & suiv.

L E T. II. Timandre à Iris. Il la tire de peine en lui écrivant qu'il a retrouvé sa Lettre, & les Rondeaux qui sont inimitables. Il lui marque l'inquietude où il étoit de cette lettre. pag. 153 & suiv.

L E T. III. Iris à Timandre. Elle dit que l'amour qu'elle a pour les Damons, les Tyrcis &c. est moins fort que pour Timandre, dont la tendresse est fine & adroite, mais

T A B L E

*que pour se defendre de lui , elle
tache de lui opofer toujours l'in-
diference , & elle le gronde de ce
qu'il n'a point fait de vers sur sa
feste. pag. 162 & suiv.*

L E T. I V. Timandre à Iris. *Il
lui envoie les ouvrages de Mada-
me de.... Il se plaint de ce que son
cœur n'a aucune part dans ses let-
tres , & s'excuse de ce qu'il n'a
rien fait sur sa fête. pag. 167 &
suiv.*

L E T. V. Iris à Timandre. *Elle
se plaint de ce qu'il lui conseille de
faire une brusquerie à sa raison ,
elle lui dit quoiqu'il fasse , elle ne
se rendra que le plus tard qu'elle
pourra. pag. 173 & suiv.*

L E T. V I. Timandre à Iris. *Il lui
dit qu'une lettre semblable à sa
derniere lui feroit reprendre sa
raison. pag. 177. & suiv.*

L E T. V I I. Iris à Timandre. *Elle
se moque de lui en lui reprochant
qu'il veut brûler ses lettres ; elle
lui dit que s'il les brûle , qu'il ne*

T A B L E

*se plaint plus d'elle. pag. 185
& suiv.*

L E T. VIII. Timandre à Iris. *Il reproche à Iris de lui avoir envoyé pour étrennes de la froideur & de l'indifference & la traite d'ingrate pag. 190 & suiv.*

L E T. IX. Billet de Timandre à Amarante. *Il lui avouë qu'il la trouve plus aimable que jamais, mais que malgré sa beauté il veut soupirer pour la jeune Iris. pag. 195 & suiv.*

L E T. X. La jeune Iris à Timandre. *Elle se plaint de ce qu'il fait voir ses lettres à tout le monde, elle lui envoie un sonnet qu'elle a fait sur un amant qui n'est pas plus discret que lui. pag. 201 & suiv.*

L E T. XI. Timandre à Iris. *Il lui écrit la raison, pour laquelle il a fait voir ses lettres, & lui fait connoître que son crime n'est pas si grand qu'elle le dit. Il louë même les vers qu'elle a fait contre lui.*

T A B L E

pag. 205 & suiv.

L E T. XII. La jeune Iris à Timandre. *Iris lui dit qu'avec tous ses soins il ne fera pas d'elle un bel esprit, parce qu'elle hait la lecture* pag. 210. & suiv.

L E T. XIII. Timandre à Iris. *Il lui dit que sa lettre lui a bien coûté des soupirs, & qu'elle devoit au moins avoir un peu plus de tendresse pour lui.* pag. 215 & suiv.

L E T. XIV. Iris à Timandre. *Iris lui reproche sa dissimulation, de lui écrire des lettres obligeantes & tendres, pendant qu'il aime la belle Amarante.* pag. 220 & suiv.

L E T. XV. Timandre à Iris. *Il lui fait sçavoir son voyage précipité pour S. Germain & lui fait connoître qu'elle n'a pas lieu de se plaindre, ni de le croire infidelle.* pag. 224 & suiv.

L E T. XVI. Iris à Timandre. *Elle lui dit qu'il doit estre con-*

T A B L E

tent d'être écouté d'*Amarante*, qui doit être joyeuse de le lui avoir ravi ; & qu'elle va prendre un autre parti. pag. 228 & suiv.

L E T. X V I I. Timandre à Iris. Il lui reproche de dire qu'il est heureux & triomphant, puisqu'il n'a rien encore gagné sur son cœur, & qu'il est toujours dans ses chaînes. Il lui persuade qu'il l'a toujours préférée à *Amarante*. pag. 232 & suiv.

L E T. X V I I I. Iris à Timandre. Elle lui écrit qu'il ne devoit pas s'informer des noms de ses Rivaux, & qu'il les devoit ignorer pour son bonheur. pag. 237 & suiv.

L E T. X I X. Timandre à Iris. Il l'assure qu'elle n'a jamais eu de rivale ; il dit qu'il souhaite avoir mille Rivaux, & qu'il envie le bonheur dont ils jouissent. pag. 242 & suiv.

L E T. X X. Iris à Timandre. Elle lui dit qu'elle l'informerá de ses

T A B L E

*conquêtes , mais qu'elle connoit par
là son peu de tendresse en souhai-
tant d'avoir des Rivaux. pag. 249
& suiv.*

L E T. X X I. La jeune Iris à Ti-
mandre. *Elle lui reproche son peu
d'amour pour elle , parce que s'il
l'aimoit bien, l'absence ne seroit pas
capable de diminuer sa tendresse.
&c. pag. 252 & suiv.*

L E T. X X I I. Timandre à Iris.
*Il lui dit qu'elle est bien peu raison-
nable de dire qu'il ne l'aime gue-
re, parcequ'il souhaite de la revoir.
Il lui fait connoître que s'il n'é-
toit pas si amoureux , il ecriroit
avec autant d'esprit qu'elle , mais
qu'il aimeroit mieux une lettre
tendre qu'une lettre pleine d'es-
prit. pag. 255 & suiv.*

L E T. X X I I I. La jeune Iris à
Timandre. *Comparaison qu'Iris
fait du bon pere cloîtré à l'esprit
de Timandre. pag. 160 261 &
suiv.*

L E T. X X I V. Timandre à Iris.

T A B L E.

Il lui marque dans sa lettre qu'il voudroit que sa raison & son esprit l'abandonnassent , & que l'amour s'emparât de son cœur. &c.
 pag. 261 & suiv.

L E T. X X V. La jeune Iris à Timandre. *Iris répond à sa Lettre, & dit que Timandre est pour le désordre & l'embarras , & elle pour l'ordre & le brillant, & que si elle avoit répondu à son amour , ils ne s'écrieroient plus , parce que deux cœurs qui jouissent l'un de l'autre se dégoutent en peu de tems & changent bientôt leur plaisir en haine.* pag. 267 & suiv.

L E T. X X V I. Timandre à la jeune Iris. *Il lui persuade que quand elle lui auroit rendu tendresse pour tendresse , leur commerce ne seroit pas fini pour cela, qu'au contraire deux cœurs qui sont bien d'accord ne sont jamais oisifs. &c.*
 pag. 271 & suiv.

L E T. X X V I I. Iris à Timandre. *Elle lui écrit que sa fièvre*

T A B L E

augmente , & que les amans attribuent les maladies de leurs maîtresses à l'amour qui se vange de leurs froideurs. pag. 276 277 & suiv.

L E T. XXVIII. Timandre à Iris. *Il lui marque par sa lettre la peine qu'il souffre de sa maladie, il la prie de lui tenir compte de l'inquietude où il est. p. 277 & suiv.*

L E T. XXIX. La jeune Iris à Timandre. *Iris écrit à Timandre qu'il faut aller doucement en amour , que les amans , dès qu'ils sont heureux, travaillent à rendre les amantes malheureuses : mais cependant elle lui avoue qu'on ne peut résister à une tendresse constante; elle lui envoie des couplets & quelque chose à corriger. pag. 279 & suiv.*

L E T. dernière. Timandre à Iris. *Il se plaint à Iris de ce qu'elle est si lente à aimer, &c. pag. 283*

F I N.



LE
COMMERCE
GALANT,
OU
LETTRES
TENDRES
ET GALANTES
DE
LA JEUNE IRIS
ET
DE TIMANDRE.

A Madame, L. D De ...

Vous me commandez, Madame, de vous envoyer les Lettres de la jeune Iris & les
A

2. *Lettres d'Iris*

miennes. Je n'oserois vous refuser les dernieres , dont je suis maistre ; & vous avez honoré les autres de tant d'estime, qu'il sera toujours glorieux à la jeune Iris de s'estre attiré un suffrage aussi illustre que le vôtre. Il est vray que pour m'obliger à vous abandonner des Lettres dont elle vouloit que je fisse un eternal mystere , vous m'avez pris par mon foible ; vous leur avez donné des louanges si flatteuses , & cependant si justes , que quoy que j'eusse résolu de les cacher à tout le reste du monde , vous me forcez aujourd'huy à les mettre au jour : il est si doux d'entendre estimer ce qu'on aime , & de plus par une personne d'un aussi grand merite que vous , & dont l'esprit est si penetrant & si delicat , que je ne puis mieux payer cette estime que par la chose mesme. Vous y verrez une Intrigue qui a commen-

de Timandre. 3

cé par un jeu d'Esprit , & qui s'est terminée de mon costé seulement par une bonne affaire de cœur, sans embarrasser celuy d'une tres-aimable personne, qui ne s'est que trop défendu pour mon repos. Cét aveu , Madame, n'est pas fort à mon honneur ; mais il est toujours glorieux d'avouër hautement , qu'on aime ce qui merite d'être aimé. J'ay filé le parfait amour pendant six mois , cela n'est pas trop du monde ; & bien que feu Celadon ne soit pas fort à la mode dans le siecle où nous sommes , j'ay trouvé des gens qui m'ont fait suivre ses traces ; & mon cœur tout libertin qu'il est , n'a pû se défendre de prendre de la tendresse un peu plus que de raison , pour une jeune personne qui n'en a guère. J'entends de la tendresse , puis qu'elle a infiniment de la raison , comme vous avez vû par ses Lettres. Vous avez une grande envie de la connoître ,

A ij

4. *Lettres d'Iris*

& vous me demandez son Portrait. Je ne sçay si je seray habile pour en tirer une Image fidele ; cependant je le feray sans la flater & sans rien ajoûter ny aux traits de son visage , ny à ceux de son esprit.



PORTAIT

de la jeune Iris.

LE tour de son visage est ovale , son teint est blanc & uny , ses cheveux sont d'un tres-beau blond aussi bien que ses sourcis ; son nez est tres-bien proportionné , qui marque un petit air tres-fin ; sa bouche est fort bien coupée , ny trop grande , ny trop petite ; ses levres sont fort vermeilles , ses dents blanches , ses yeux bleus

& de Timandre. 5

grands & bien fendus , pleins de feu & de brillant, tempérés par une langueur charmante , & tout cela est soutenu par la fraîcheur d'une gorge de seize ans, qui est la mieux taillée que l'on puisse voir , & d'une blancheur à ébloüir , aussi bien que ses bras & ses mains. Pour sa taille , elle est plus grande que petite , elle est si fine , si libre & si dégagée , qu'il y en a peu de pareilles. Elle a un air si noble dans sa démarche & dās son port, & quelque chose qui la distingue si fort dans toute sa personne , que bien qu'elle n'ait pas des traits à se recrier , elle en a à se faire sentir, & si l'on ne peut pas dire qu'elle soit de ces beautez qui sautent aux yeux , l'on peut éprouver aisément que la sienne va droit au cœur : mais sur tout , elle a un certain petit air , qu'il est bien difficile de peindre & qui nous attrape plutôt qu'on ne le sçauroit attraper.

A iij

Certain petit air nonchalant
Nous marque assez son caractère ,

Ses yeux veulent parler avec toute
leur brillant :

Mais hélas ! son cœur indolent
Sçait leur ordonner de se taire :

Ils ont de la peine à le faire ,

Et pour des yeux indifférens

Ils tiennent un langage aux gens

Qui ne sent pas l'indifférence :

Si sa bouche seule obéit ,

Ce petit aïren récompense

En dit bien plus que l'on ne
pense ,

Et pense plus que l'on ne dit

Voilà pour ce qui regarde sa
personne. Pour son esprit, il
m'a tellement surpris , que je
n'en reviens pas encore. Je ne
sçavois comprendre qu'une jeu-
ne personne de quinze à seize
ans , sans étude & sans monde ,
pût avoir dans le fond d'une

Province , toute la politesse de la Cour , un feu & une force d'esprit inconcevable , une pénétration & une délicatesse sans égale , avec un discernement si fin & si épuré : Elle parle si bien & si juste de tout , sans avoir rien appris , qu'il semble que la nature luy ait donné tout ce qu'une longue étude donne aux autres. Ses termes sont propres & choisis , ses pensées sont si neuves & si particulières , qu'elles causent de l'étonnement & de l'admiration. Un peu de lecture luy tient lieu de tout ; un grand fonds d'esprit , une imagination tres-vive , & un discernement tres - delicat en forment le caractère. Elle a quelquefois des saillies dans la conversation, qu'il est impossible de suivre. Elle prend un singulier plaisir à prouver des contre veritez , & en vient à bout avec une grande facilité : Elle écrit comme

A iij

vous avez vû , c'est à dire avec une délicatesse enchantée ; Elle fait des Vers d'une maniere si aisée , & elle les tourne si bien qu'il est impossible de faire mieux. Sa Prose est nette & juste , ses pensées sont originales , son style est serré , les expressions tres-nobles , & tout cela est accompagné d'une maniere , d'un tour & d'un caractère tout particulier , qui en fait l'assaisonnement & la grace ; Elle n'emprunte rien d'autrui , & elle n'imité qu'elle même. Pour son ame , elle est grande ; belle & genereuse , tres-bonne à ses amis - mauvaise à ses Amans. Son humeur est assez inégale , & c'est ce qui fait l'ombre du Tableau. Cette inégalité est causée par le trop de feu de son esprit. Pour ce qui est de son cœur , je ne vous en puis rien dire , il y a trois ans que je l'étudie , & je ne le connois point encore ; cependant il parle

& de Timandre. 9

comme s'il en sçavoit beaucoup, & il ne soupire non plus que s'il ne sçavoit rien. Il est aussi délicat que son esprit ; & s'il estoit un peu plus tendre, de bonne foy ce seroit sans contredit le plus aimable cœur du monde. Cependant bien qu'il s'en défende , je crois son caractère naturellement assez tendre (véritable caractère d'un cœur bien né ;) mais elle s'en défend avec tant de soin , que l'on ne sçait le plus souvent qu'en croire. Il se trouve cependant une tendresse répandue dans tout ce qu'elle écrit , qui est inimitable ; & sans doute , si son cœur n'en a pas encore, son esprit en fait paroître beaucoup.

*Il semble quand on voit cette aimable personne ,
Que sa raison soupire, ou que son cœur raisonne ;
On croiroit quelquefois qu'elle ai-*

me tout de bon ?

*Mais une humeur un peu ti-
gresse.*

*Nous leve bien-tôt ce soupçon ,
Ses yeux d'accord avec nostre foi-
blesse ,*

*Concourent à la trahison.
Sa fierté nous fait voir sans cesse
Que son cœur a de la raison ,
Et sa raison de la tendresse.*

Voilà , Madame , le Portrait de
la jeune Iris ; je l'ay tiré grossie-
rement , c'est à l'Amour à y met-
tre le dernier trait , pourveu qu'il
répande dans son cœur une veri-
table tendresse , comme il en a
rempli le mien , je ne seray pas
malheureux , puis qu'elle ne veut
ressentir qu'une tendresse en pein-
ture , comme vous le verrez dans
ses Lettres ; Tout ce que je sou-
haite ,

*Est que sa tendresse en peinture
Soit faite de telle nature*

*Que l'Amour en forme les
traits*

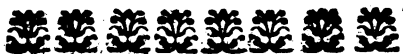
Que le temps n'efface jamais

voilà de quelle maniere est la
mienne , mais de bonne foy ,
j'ay trouvé tant de plaisir à luy
écrire & à recevoir de ses Let-
tres , & les siennes ont causé
tant d'admiration à tout ce qu'il
y a de plus fin & de plus delicat
à la Cour , que je me suis fait au-
tant de Rivaux , que j'ay eu d'au-
diteurs de ces charmantes Lettres.
Vous le sçavez, Madame (& c'est
ce qui a achevé de me perdre :) Il
est si doux d'entendre par tout
faire l'Eloge d'une personne dont
notre cœur est préoccupé , & ce-
la en fait si bien connoistre le
prix , qu'on s'abandonne volon-
tiers à son penchant. Je suis en-
core trop heureux qu'elle demeure
dans la Province, puis que j'au-
rois icy des Rivaux d'un rang &

d'un merite qui me feroit trembler sans doute, si je n'avois pour moy du moins l'avantage des lieux qui sont presque inaccessibles à mes trop dignes Rivaux. La jeune Iris m'a fort reproché mon indiscretion, d'avoir montré ses Lettres, qui ne sont qu'un jeu d'esprit chez elle. Je luy en ay donné de si bonnes raisons dans les miennes, que je ne les repeteray point icy. C'estoit à moy à les cacher, puis que ma tendresse n'y trouvoit pas son compte, mais j'ay preferé sa gloire à la mienne, & je ne crois pas qu'elle doive me sçavoir mauvais gré d'avoir fait admirer les charman-tes productions de son esprit, à une partie de ce qu'il y a de plus fin & de plus éclairé en Frãce, dont elle a fait la surprise & l'étonnement. J'ay mis ses Lettres par ordre, selon que je les ay reçues, & comme je l'ay tres-peu veüe, & que j'ay tardé peu dans

la Province où elle fait son séjour , je les ay arrangées dans leur ordre naturel suivant les temps qu'elle me les a envoyées. J'y ay fait quelques remarques , pour vous donner l'intelligence de quelques-unes dont je vous expliqueray le sujet , qui vous en fera mieux comprendre la beauté. Voilà , Madame , vous obéir avec toute l'exaétitude que je vous dois , & vous rendre un compte fidèle de tout ce qui s'est passé dans un commerce innocent, dont la jeune Iris a toute la gloire. Et si je me fais par là une affaire avec elle , vous m'en répondrez , Madame , quoy qu'il en puisse arriver , je vous supplie de croire que je seray toute ma vie avec un profond respect ,

Vostre , &c.



TIMANDRE

A LA JEUNE IRIS.

Lettre premiere.

Vous souvient-il que vous me prîtes hier au mot ? Que vous m'avez accepté pour Maître, & que vous estes mon Eco-
liere ? Et enfin, vous souvient-il que vous me devez mettre le plus aimable cœur du monde entre les mains, pour l'instruire de la plus agreable passion qu'il puisse jamais ressentir ? Pour moy, il ne me souvient que trop de vous avoir veuë, de la promesse que je vous ay faite ; & de plus, je sens une forte disposition à m'en acquiter. Il y aura bien du plaisir sans doute à inf-

truire une aussi aimable ignorante que vous ; mais je prevois que ce ne sera pas sans peine. Vous avez la mine d'avoir le cœur plus dur que la teste ; n'importe , il faut toujours vous donner une leçon de tendresse.

Pour commencer à vous apprendre

Ce que je ne sçais que trop bien ,
Si vostre cœur veut estre tendre ,
Il n'aura qu'à marcher sur les
traces du mien ;

Il leur faut à tous deux une heureuse faiblesse ,

Mesme penchant , mesme langueur

Et j'iray dans vos yeux puiser
cette tendresse ,

Que je veux à mon tour répandre
en vostre cœur.

Enfin pour devenir en peu de
temps babile.

Prenez souvent de mes leçons ,

Et pour écouter mes raisons ,

Ayez le cœur tendre & docile.

En voilà assez pour la première fois , belle Ignorante , & si vous profitez bien de ces trois leçons , vous seriez bien-tôt aussi sçavante que vostre Maître

Mais quoy ? Vous avez bien la mine

D'estre Ecoliere libertine ,

Et je vois à vos yeux que vostre cœur fripon ,

Fera souvent l'école buissonniere ,

Et qu'il se donnera carrière

Malgré l'Amour , le Maître & sa leçon.

Cependant , si vous avez envie de parvenir , faites en sorte que vostre Esprit ne se melle point des affaires de vostre Cœur , car il est trop fin & trop pénétrant pour entrer en commerce avec vous.

Ouy

Ouy, quoy que cét Esprit ait
 pour moy mille appas,
 Qu'il ne se meste point de vouloir
 rien comprendre
 Aux affaires du Cœur qu'il ne sçau-
 roit entendre,
 Puis qu'en amour, on ne raisonne
 pas.

Je ne doute point que si vous sui-
 viez ces maximes, vous ne fussiez
 dans peu tres-sçavante en rendresse.
 Sondez vostre cœur, jeune Iris,
 & voyez s'il veut preferer son
 ignorance, qui est une verita-
 ble lethargie, à une science qui
 luy donneroit mille plaisirs. Je
 suis seur que s'il connoissoit la
 douceur d'aimer quelque chose,
 & le plaisir d'un veritable atta-
 chement, il ne voudroit plus
 vivre dans cette erreur, & que
 vous diriez quelque jour le re-
 frain de la chançon de Galathée
 que je vous chantois hier.

B

Il est bon de sçavoir tout ,

*Trop heureux si je pouvois
vous dire sur le mê-
me air,*

U*N jour le cœur d'une Belle ,
Dont l'esprit sçait tout - char-
mer*

*Choisit un Maître fidele
Pour s'instruire en l'art d'aimer ,
Ce Maître par sa tendresse
Qu'il osa luy declarer ,
Luy fit repeter sans cesse
Qu'il est doux de soupirer ,
Qu'il est doux , &c.*

Voilà , Madame , le premier Billet que je luy écrivis , elle ne vouloit pas y répondre ; la seule proposition d'établir un commerce galant effraye une jeune personne , je tâche de luy lever ces legeres difficultez. Je luy fis connoître que cela pouvoit beau-

coup servir à façonner son esprit,
à luy donner un tour agreable,
& que ce n'étoit qu'un amuse-
ment innocent qui n'avoit aucu-
ne suite. Enfin, après plusieurs
instances, elle se résolut à me fai-
re la réponse, que voicy ; Elle
commence par le Rondeau que
vous avez trouvé si bien tour-
né.





RE'PONSE

DE LA JEUNE IRIS

A

TIMANDRE.

Lettre seconde.

RONDEAU.

C'Est beaucoup s'exposer qu'é-
 conter un Amant ,
 Et soit dit entre nous , c'est in-
 sensiblement
 Faire le joly plan d'une intrigue
 assez tendre ,
 Si je le permettois , de bonne foy, Ti-
 mandre ,

*Que pourriez-vous penser d'un tel
consentement ?*

*L'affaire est délicate à parler fran-
chement ,*

*C'est s'engager un peu qu'écouter
doucement ,*

*Et s'engager un peu sans doute à la
bien prendre ,*

C'est beaucoup.

*Je vois tout ce peril , j'en crains l'é-
venement.*

*Mais cependant icy j'avoue inge-
nuëment*

*Que je ne puis songer à ne pas l'en-
treprendre ,*

*Je dis à ma raison que c'est pour me
défendre ,*

*Mais si mon cœur la dupe en ce
commencement.*

C'est beaucoup.

*Tout de bon, je ne sçais si je
me trompe moy-même , mais il
me semble que c'est pour avoir
le plaisir de deffendre mon cœur,*

que je consens que vous l'attaquiez. Je ne sçaurois répondre de luy sur la foy de son indolence passée. Comme on n'a jamais attenté sur son repos , ce n'est pas merveille s'il a conservé jusques icy sa tranquillité, il est fort à propos que je le mette à l'épreuve pour en connoistre du moins le caractère. La curiosité est un peu hardie, & je pourrois m'en trouver mal : Mais enfin , je crois qu'il vaudroit autant l'avoir perdu que de craindre toujours de le perdre & de n'oser s'en servir à rien. L'incertitude où je serois de n'en connoître pas le fort & le foible , m'embarasseroit eternellement ; c'est tout ce que la tendresse pourroit faire ; & embarras pour embarras, je prefere celuy qui a la reputation d'estre le plus agreable. Après tout , il n'est pas perdu pour estre risqué , je pourray m'en tirer avec honneur. Mon cœur ,

Dieu-mercy , est d'une race où
l'on connoist peu l'usage des sou-
pirs, & j'espere qu'il ne degenera-
ra pas de l'ancienne indifferance
de ses Ancestres. Je le pris l'au-
tre jour en particulier , & je luy
fis une grande leçon ; je luy dé-
fendis de se jouer avec l'A-
mour :

*Car mal gré la badinerie
De l'Amour ce petit fripon ,
Quand un cœur est pris tout de
bon
Cela passe la raillerie.*

Il me promit bien de suivre
mes ordres , & de profiter mieux
de mes leçons que des vostres.
Il me semble qu'après cela on
est assez en estat de vous faire
un défi ; je mets toutes vos ten-
dresses & tous vos soins au pis
faire , voyez si vous les voulez
continuer , la gloire est égale en-
tre nous ; vous , de faire ma con-

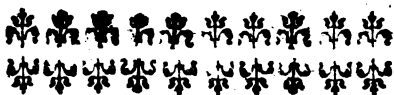
24 *Lettres d'Iris*

queste ; & moy , de faire la vô-
tre sans m'interresser ; parions
à qui en aura l'honneur , afin
que du moins l'Ecoliere demeu-
re toujours la Maîtresse de son
Maître.



RECEVU LE 20 OCT 1773

REPON



REPONSE

DE

TIMANDRE

A LA JEUNE IRIS.

Lettre troisième.

Vous avez tant d'esprit ,
que vous m'allez faire per-
dre le peu qui m'en reste ; je
suis tellement surpris de ce feu,
de ce brillant que j'ay trouvé
dans vostre Billet , que je ne
sçais plus où j'en suis ; quelle
impression avez-vous faite sur
mon cœur ? J'en enrage contre
vous & contre moy ; contre

C

26. *Lettres à Iris*

vous , de vous trouver tant de
merite ; & contre moy , de m'y
trouver trop sensible. Je vois
bien qu'une Ecoliere comme
vous, en sçait plus qu'un Mai-
tre comme moy , & cela m'a
surpris à vostre âge. Mais pour
répondre à vôtre Billet ; Si vous
ne goûtez le plaisir de ce char-
mant embarras qui a la reputa-
tion d'estre le plus agreable, vous
serez embarrassée toute vostre vie
d'une indifferance qui vous pe-
sera quelque jour, il ne faut ris-
quer son cœur que pour le per-
dre ; & si vous vous en tiriez
avec honneur ,

*Hélas ! charmante Iris , que pre-
tendez-vous faire ,*

*Si vostre cœur entre en affaire ,
Il faut le def-armed'une injuste
rigueur ;*

*Il n'est point de peril qu'en amour
on n'affronte ,*

Et c'est en sortir à sa honte

& de Timandre. 27
Que d'en sortir avec honneur.

Ne vantez donc plus la dureté,
ny le peu d'usage de soupirs, que
Messieurs les Ancestres en ont
fait ; Car je vais vous convaincre
en deux mots du contraire :

*Vos Ancestres sans doute auroient
degeneré
Dans leur Famille en Beutez si
seconde ;
Et si tous ces Messieurs n'avoient
pas soupiré ,
La jeune Iris ne seroit pas au
monde.*

Faites leur reparation d'hon-
neur au plus viste , ou plustost
suivez leurs glorieuses traces , &
laissez toujours entrer un petit
Amour dans vostre cœur en at-
tendant mieux ; il le chatouillera si
agreablement , que vous en se-
rez contente.

C. ij

*Souffrez donc la badinerie
De ce charmant petit Fripon ,
Laissez-vous prendre tout de bon
Si vous entendez raillerie.*

Car enfin que vous servira de
faire ma conquête , si je ne fais
pas la vôtre à mon tour,

*Traitez - vous votre Amant comme
votre Ennemy ,
Quand sa fierté se trouve à vos
pieds abbatue :
Hélas ! si vous n'estes vaincue ,
Vous m'avez vaincu qu'à demy.*

Je fus quelque temps sans la
voir après luy avoir fait tenir
cette réponse , mais ce ne fut pas
sans inquietude ; je cherche avec
empressement des occasions de la
rencontrer , mais en vain je fus
vingt fois chez une de ses amies
sans l'y trouver ; enfin après quinze
jours que j'eus tout le loisir

de compter , je l'y retrouvay
heureusement. La conversation
fut vive & brillante de son costé,
& assez embarrassée du mien ; pi-
qué de l'embaras où j'estois , je fis
tomber la conversation sur le de-
sordre d'un Amant qui veut par-
ler & ne trouve point de termes
assez propres pour s'expliquer.
Ce mot la fit rougir , & l'emba-
rassa à son tour ; elle se souvint
de sa Lettre , où elle parle de cet
embarras qui a la reputation d'être
le plus agreable. Je me vange
un peu du mien ; & luy faisant
remarquer en riant le desordre où
elle estoit , cela l'augmenta de la
moitié. Elle me parut ainsi plus
aimable que jamais ; je luy dis que
cette charmante rougeur qui l'a-
voit renduë si belle, meritoit bien
quelques Vers ; elle me défendit
d'en faire , cependant je luy don-
nay le lendemain ce Billet que
vous allez voir.



LETTRE

D E

TIMANDRE

A

LA JEUNE IRIS.

Lettre quatrième.

QUE votre veuë me donna hier une joye sensible. Il y avoit quinze jours que je vous cherchois par tout sans vous trouver ; & dans ce temps , peut-estre n'avez - vous pas songé un moment à moy. Vous me parustes plus aimable que jamais ; vos yeux me dirent en un instant cent

jolies choses , aussi bien que vostre bouche. Que j'eus d'émotion en les voyant , & de plaisir à vous entendre , dans le peu de temps que je fus avec vous ? Mais hélas ! je partagay seul ce plaisir , & sans cette aimable rougeur qui vint à mon secours pour me vanger de vostre indifférence , j'en aurois eu pour mon compte. Vostre embarras aida un peu à dissiper le mien , & malgré la défense que vous m'avez faite ,

*Je vous feray ressouvenir
Que j'ay seen vous faire rougir ,
Hélas ! trop aimable Bergere
D'eussiez en avoir quelque pen de
dépit ,
Apprenez que l'on ne rougit
Que d'amour , ou que de colere.*

Je gage que vous estes dans une furieuse colere contre moy dans ce moment , & que vous rougissez encore en lisant ces

Vers ; prenez promptement votre Miroir , je vous en conjure , voyez combien vous paroissiez plus aimable , & quel surcroît de beauté un peu de rougeur vous donne. Je suis sûr que vous me remercirez en secret de vous avoir fait rougir.

*Quand on voit des yeux si perçans
Devenir un peu languissans,
Et qu'un peu de rougeur colore vô-
tre joue ,
Apprenez que l'amour qui peint
cette rougeur
Sur vôtre visage se joue ,
Quand il voit qu'il ne peut entrer
dans vôtre cœur.*

Hé bien ! n'ay-je pas bien expliqué votre rougeur ? Ne vous emporté donc plus contre moi , vous n'avez pas sujet d'en rougir , puis que ce n'est qu'en fermant l'entrée de votre cœur à l'Amour , qu'il monte sur votre visage ;

*Ainsi , charmante Iris , soyez moins
en colere ,*

*Et n'ayez plus de repentir
D'avoir ce vermeil qui sçait plai-
re ,*

*Et ne rougissez plus d'avoir osé rou-
gir ,*

Je crois que vous me le par-
donnez à present. Ce que vous
me dites hier touchant l'interru-
ption de nôtre commerce ne me
déplût point ; & puis que je
n'ay pas la liberté de vous voir ,
du moins que j'aye celle de vous
écrire ; & sur tout ,

*N'ayons jamais de Confidens
Qui sont tousjours fort imprudens ;
Gardons un peu plus de mystere ,
Qu'un de nous deux le devienne à
son tour ;*

*Et si nous recevons un tiers en cette
affaire ,*

*N'ayons pour Confident & pour tiers
que l'Amour.*



RE'PONSE
DE
LA JEUNE IRIS
A
TIMANDRE.

A la Lettre quatriéme.

JE fus hier bien attrapée quand
je leus les Vers que vous
aviez faits sur ma rougeur, après
m'avoir promis de n'en point
faire. Je ne sçaurois vous le par-
donner ; & si vous avez pretendu
bien adoucir la chose, en disant
que l'Amour se plaçoit sur mes
jouës, ne pouvant entrer dans
mon cœur, vous êtes bien attra-

pé vous-mesme. La belle consolation pour moy ! Il pouvoit estre au cœur, sans que je m'en scandalisasse ; du moins il n'y auroit point paru, mais de monter publiquement sur mon visage, la maniere est un peu trop triomphante, & ne m'accommode nullement ; après tout, tout adroit qu'il est, il a fort mal pris ses mesures ; car pour entrer dans un lieu où l'on ne le recevroit pas volontiers, il n'y devoit pas venir à visage découvert ; il devoit prendre des routes plus détournées, & il peut s'asseurer que quand il paroîtra ainsi, je luy défendray le passage. Je pense que vous estes au desespoir à l'heure qu'il est ; Remettez-vous cependant, car je ne suis pas si méchante que je le paroïs ; & à dire vray, un peu de tendresse ne m'incommodeiroit guère. Je voudrois de tout mon cœur en connoître la nature, mais je ne vois point encore de

36 *Lettres d'Iris*
jour à la chose. En verité, mon
Maître, vous ne m'apprenez rien.
Je vous aborday hier d'un air si
tranquille, que je ne sceus m'em-
pêcher d'en avoir un peu de dé-
pit; c'est vostre faute, & non
pas la mienne; & vous me permer-
trez, s'il vous plaist, pour me
vanger des Vers que vous avez
faits sur ma rougeur de rimer tant
foit peu contre vous.

V E R S I R R E G U L I E R S
contre Timandre.

S I je veux bien faire l'experience
S De ce trouble du cœur qu'on dit
estre si doux;
Pourquoy ressens-je encore toute mon
indolence,
Cela n'est pas fort glorieux pour
vous?
J'ay fait de grands efforts afin de
faire naistre

Ce desordre charmant que je ne puis
avoir ;

Si je n'ay pas encor l'honneur de le
connoître.

L'Escoliere pourtant a bien fait son
devoir ;

Si son cœur n'apprend rien, il faut
s'en prendre au Maître.

Je suis dans la belle saison ,

Mon cœur est honneste & docile ;

Si dans peu je ne suis habile

De bonne foy vous m'en ferez rai-
son.

Pourquoy parliez-vous mal de mon
indifference ?

Vous avez sceu m'en rebuter

Si vous ne pouviez me l'oster

Il falloit la laisser du moins en pa-
tience.

De plus , vous m'avez peint avan-
tageusement

Je ne sçay quoy que vous nommez
tendresse ,

Cette idée à mon cœur se présente
sans cesse

Avecque tout son agrément ;

38 *Lettres d'Iris*

Et pour tout elle ne me laisse
Qu'un assez grand ressentiment
De n'avoir pas cette charmante hôte-
tesse.

Vous devez bien tout ceoy démesler,
Tout franc, je ne sçaurois me souf-
frir ignorante ;

C'est donc à vous à me rendre
sçauante ,

Où vous deviez ne vous en pas
mesler ,

Perdre un peu de repos n'a rien qui
m'embarasse ,

Il faut enfin subir la naturelle loy,
Acquittez vous de vostre employ ;

Puis que mon cœur s'offre de bonne
grace ,

Vous l'instruirez, ou vous direz pour-
quoy.

Le défy est particulier, c'est
presque vous jeter mon cœur
à la teste ; mais enfin , je suis
Glorieuse, & quand j'entreprends
quelque chose , j'en veux venir
promptement à bout ; si un tel

empressement n'est pas permis en cette occasion, ce n'est pas à vous à y regarder de si près ; Car enfin , je vous vois tout disposé à faire en ma faveur encore une fois le chemin de la Tendresse , & l'on riroit bien si l'on vous voyoit seul sur une route où chacun est avec sa chacune ; ainsi vous devez m'instruire à présent pour votre gloire, & peut - être pour votre intérêt.

Vous avez trouvé , Madame , les sentimens de cette Lettre si neufs & si particuliers ; que je ne vous en diray rien ; J'ay laissé les Vers comme ils sont écrits de sa main , aimant mieux les mettre dans leur simplicité naturelle qui est originale , que de les polir davantage , & leur donner un tour qui les gâteroit peut-être , ou du moins qui en auroit pû altérer le naturel qui en fait toute la beauté. Voicy la réponse.



R E' P O N S E

D E

T I M A N D R E.

A

L A J E U N E I R I S

Lettre sixième.

JE vous pardonne de bon cœur
 les Vers que vous avez faits
 contre moy ; cette satire si fine
 & si bien tournée vous doit attri-
 rer mes loiianges plûtoſt que mon
 reſſentiment. J'avoue que j'ay
 tout le tort imaginable d'avoir
 fait monter l'Amour ſur voſtre
 viſage;

& de Timandre.

41

visage ; c'est l'avoir fait paroître
avec trop d'éclat , & il devroit
prendre , comme vous le dites
fort bien , des rours plus détour-
nées.

Oüy , je n'ay pas raison , jeune Iris.
je l'avoue ,

Je devois mieux placer l'Amour ;
Quand on le fait monter , ce n'est
pas sur la jouë ,

Il faut luy faire prendre un plus jo-
ly détour.

Pour aller dans un cœur à petites
journées ,

L'obscurité lui plaist , le grand éclat
le perd ,

Il sçait choisir sur tout les routes
détournées

Et le petit chemin couvert.

Je gage que vous ne pensiez
pas avoir tant de raison que vous
en aviez. L'envie que vous me
marquez d'estre instruite en ten-
dresse est admirable ; il est bon
de satisfaire une curiosité qui

D

42 *Lettres d'Iris*

vous doit être si naturelle ; mais ne vous en prenez pas à moy , si vous n'avez pas senty en me voyant , ce trouble que je ressens toujours à vostre abord ; si vous m'aviez donné vostre cœur comme je vous ay donné le mien , vous auriez ressenty la même émotion que moy , & si vous l'aviez laissé un moment en ma disposition , je vous réponds qu'il auroit recu bien du plaisir à suivre mes leçons. Souffrez donc que je réponde à vos Vers sur les mêmes rimes.

*Iris pour vous donner la prompte
expérience
De ce trouble du cœur si charmant
& si doux ,
Et pour chasser toute vostre indolence ,
Souffrez quelques momens Timandre
auprès de vous ;
Je réponds qu'il vous fera naître
Ce desordre charmant que vous vous*

lez aoir ,
 Vous le rassurez d'abord sans le
 connoître ,
 Et vous verrez qu'il fera son de-
 voir

Et que son Escorte est aux mains
 d'un bon Maître :

Vous êtes pour aimer dans la belle
 saison

Mais votre ame n'est pas docile ,
 Et que vous servira d'avoir un
 Maître habile ,

Si vous n'entendez pas raison.
 Un agréable instant chasse l'indiffé-
 rence :

Mais vous ne sauriez me rebuter
 Si dans un doux transport je voulois
 vous l'oster ,

Vous n'en auriez jamais la pa-
 tience ;

Pour l'éprouver avantageusement,
 Souffrez qu'à vos genoux j'étale ma
 tendresse ,

Qu'auprès de vous je soupire sans
 cesse ,

44 *Lettres d'Iris*

*Et pour mieux la sentir dans tout
son agrément*

*Que vostre fierté ne vous laisse
Que l'unique ressentiment
D'avoir reçu si tard cette charman-
te hôtesse.*

*N'en doutez point , je sçais m'en
demeſler :*

*Si vous voulez n'estre plus ignorante,
Donnez moy vostre cœur & vous se-
rez ſçavante.*

Puis que l'amour veut s'en-meſter ,

*Trop de repos vous embarasse ,
Il faut ſubir enfin la naturelle loy,
Je ne ſuis pas fort neuf en ce char-
mant employ ,*

*Et puis que vostre cœur s'offre de
bonne grace ,*

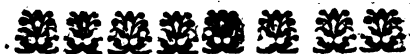
*Qu'il vienne entre mes mains , il
apprendra pourquoy.*

Le défy eſt particulier à mon-
tour : Vous avez beau dire que
vous me jettez vostre cœur à la
teſte , je n'en croiray rien juſques
à ce qu'il ſoit entre mes mains ::

mais vous avez bien raison de dire que vous me trouvez fort disposé à faire encore une fois pour vous le chemin de la Tendresse. Cependant aprenez que je ne suis pas d'humeur à marcher seul long-temps : C'est un chemin où l'on s'ennuye étrangement , & la solitude en est effroyable ; je ne répondrois pas , de l'humeur dont je connois mon cœur , qu'il ne se laissât détrousser par quelques yeux fripons ; mais si le vostre une fois luy tenoit fidele compagnie , sçachez qu'il défieroit tous les yeux du monde de luy donner la moindre atteinte.

Je fus long-temps , Madame , sans la voir , après cette Lettre que je luy fis tenir , un oncle Abbe fort devot & fort chagrin , sous la conduite de qui elle estoit , ne luy donnoit pas toute la liberté qu'elle eût voulu avoir. Je pestay souvent contre les chagrins du vieil oncle & d'une tante sur-

année , qui la faisant vivre à sa mode , ne s'accommodoit nullement à la nôtre. Cependant il falloit prendre patience ; une inquiétude un peu trop pressante commença à me faire connoître que ce commerce qui m'avoit paru d'abord un jeu d'esprit , deviendrait une véritable affaire de cœur pour moy : ce peu de liberté que j'avois de la voir & de luy parler en augmenta le desir : ce desir fut suivy d'une inquiétude assez piquante & assez vive , & cette inquiétude me fut un presage de ce qui me devoit arriver. Je ne sentoïs pourtant pas encore ces émotions violentes , je croyois toujours badiner ; & ennuyé de ne point rencontrer cette aimable Personne , aux lieux mêmes où nostre devoir nous appelle régulièrement , je luy écrivis cette Lettre.



A

LA JEUNE IRIS

Lettre septième.

Vous n'avez point répondu à ma dernière ; je ne vous vois plus , & vous n'avez aucun empressement de m'en faire naître l'occasion. Je pense même que pour éviter la rencontre des hommes , vous négligez le Service Divin ; cela n'est pas fort dévot. On ne vous voit non plus à l'Eglise , que si vous étiez Calviniste ou Lutherienne ; j'en suis fort scandalisé , encore vous ai-je vuë autrefois fort attentive au Sermon. Je crains bien que la dureté de votre cœur ne passe jusques à votre ame ; c'est une

fort méchante disposition pour les bons sentimens , que d'estre si indifferente pour toutes choses ; & c'est trop , que de negliger à la fois Dieu & les Hommes. Il me semble que je me sens aujourd'huy d'humeur à vous prescher un pen sur bien des articles , puisque vous negligés les Sermons de nos Predicateurs ; & comme l'indifference est vostre péché originel , il faut tâcher de la déraciner de vôtre ame : mais je crois que je perdray mon temps , de vouloir vous faire croire quelque chose. Vous estes une petite Scelerate , qui n'avez ny foy , ny loy , sur le chapitre de l'Amour , & mal-gré tout les zele dont je me sens animé ,

*Vostre cœur dans ce triste jour
Qui par sa dureté ne veut jamais
rien croire ,
Avec son noir & froid Gri-
moire.*

Et

*Est pis qu'un Heretique en matiere
d'amour.*

Je veux pourtant vous envoyer
le petit Amour qui a attendry mon
ame , & qui m'a tiré de l'erreur
où j'étois , pour vous prescher &
patrociner quelque temps ; il vous
dogmatizera si tendrement , que
vous en serez touchée ; car il
n'est point de cœur si dur , qu'il
ne fende , & sans doute il vous
feroit venir à resipiscence, si vous
luy donnez la moindre petite ou-
verture dans vostre cœur ; vous
verrez qu'il est éloquent , qu'il
persuade fortement ce qu'il infi-
nuë ; que ses pensées sont nobles
& hardies , ses expressions nettes
& justes , & qu'il répand dans
l'ame de ses Auditeurs une cer-
taine douceur qui entraîne , qui
charme , & qui convainc les
cœurs les plus endurcis dans l'er-
reur de l'Indifference ! Ecoutez-
le , charmante Heretique , sortez

E

du chemin de perdition , & rentrez dans la droite voye où marchent les Amans predestinez ; c'est la route la plus seure & la plus agreable , où l'Amour vous conduise. Ainsi soit-il.



RE'PONSE
DE
LA JEUNE IRIS
A
TIMANDRE.

Lettre huitième.

EN verité , vostre Amour s'avise d'un plaisant stratagemme. Quoy ? pour me venir rendre visite, prendre la figure d'un Pre-

dicateur; qui l'auroit pû connoître sous ce déguisement ? Est-ce l'affaire d'un Amour, que de se mêler de reformer les mœurs ; en vérité , il diroit des choses bien irregulieres , car ce n'est pas son talent que de raisonner bien. Je crois qu'il n'a pas trop fait de reflection sur les qualitez qu'un tel personnage demande , & qu'il a pris ce party un peu à l'étourdy ; mais on ne luy doit pas demander plus de prudence , ce n'est pas aussi dequoy je me plains. Devoit-il mettre la supercherie en usage , pour entrer dans un cœur qui s'estoit expliqué de si bonne foy avec vous. Je voudrois bien le luy reprocher à luy-mesme , mais comme je n'ay encore aucun commerce avec luy , & qu'il vous est assez familier , je vous prie de luy faire tenir en main propre ce Billet que je luy envoie.



LA JEUNE IRIS

A

L'AMOUR.

IE prens la liberté de vous écrire,
Amour,

Bien que mon cœur n'ait pas l'honneur
de vous connoître ;

Vous sçavez qui je suis, s'il vous sou-
vient qu'un jour

Vous pristes soin de me choisir un
Maître,

Qui grace à vos bontez m'a depuis
fait sa Cour.

C'est pourquoy, cher amour, en amy
je vous traite ;

Car en effet si vous me connoissez.

C'est connoissance à moitié faite,

Ô de Timandre. 53

*Et peut-estre qu'un jour vous connoî-
trai-je assez :*

*Cependant entre-nous je veux bien
vous le dire ,*

*De s'avouer de vous on fait quelque
façon ,*

*Et telle dont le cœur reconnoît vostre
Empire ,*

*N'oseroit sans rougir prononcer vostre
nom ?*

*Ce Billet éventé passeroit pour un cri-
me ;*

*Tout commerce (dit-on) avec vous
est fatal.*

*Ah ! que ce sentiment selon moy
sonne mal ,*

*Je vous eus de tout temps en singulie-
re estime ,*

*Et dans un jeune cœur c'est assez ma
maxime*

*Qu'un peu d'amour ne sied point mal.
Sans doute que sçachant comme un
cœur se gendarme*

*Alors que de vos traits il se croit
menacé ;*

Vous avés crû cōme Amour bien sēsé ;

E iij

*Qu'il falloit m'épargner cette inutile
allarme,*

Incognito vous estes avancé.

*Passé ; mais d'un Docteur prendre
le caractère,*

*Le dessein est burlesque à le dire en-
tre nous,*

*Est-ce en faisant leçon qu'on trouve
l'art de plaire ?*

*Telles gens sont encore plus à crain-
dre que vous.*

*Dites-nous des douceurs c'est une af-
faire faite,*

*Nostre cœur entend trop ce langage
fripon,*

*Et je puis avouer que la moindre
fleurlette*

*Me plairoit beaucoup mieux que le
meilleur Sermon.*

*A quoy bon tant de frais, tentez
mieux l'aventure,*

*En qualité d'amour paroissez à mon
cœur,*

*Un enfant tel que vous ne luy fait
point de peur,*

Il aime mieux vostre propre figure

Et de Timandre. 55

Que celle d'un Predicateur.

*Luy-mesme est un Enfant , ne cro-
yez pas qu'il tremble ,*

*Pour un petit Amour faut-il tant
s'étonner ?*

*Il s'ennuye estant seul & ne sçait où
donner ;*

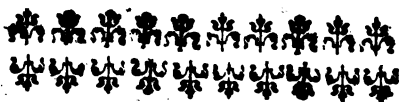
*Venez , venez , vous vous jouerez
ensemble ,*

*Mais ne faites que badiner ,
D'un Hoste comme vous la visite est
charmante ,*

*Je vais le preparer à vous bien re-
cevoir ,*

*Amour , Adieu , jusques au revoir ,
En attendant je suis vostre servante.*





R E P O N S E

D E

T I M A N D R E

A LA JEUNE IRIS

Lettre neuvième.

IE ne suis point du tout content de vostre dernier Billet, il est trop plein d'esprit & de brillant, & je n'y ay pas trouvé un grain de tendresse. A quoy bon la plus fine raillerie sur l'Amour Predicateur ; il estoit pourtant assez galant, s'il vous en souvient, & n'avoit nullement l'air d'un Pedagogue austere. Si je vous ai-

mois un peu moins, j'aurois trouvé la Lettre d'Iris à l'Amour plus que charmante , mais enfin , je commence à m'appercevoir que tant d'esprit ne fait que chagriner quand le cœur n'a point de part à l'affaire. Nostre commerce a commencé par un jeu d'esprit à la verité , mais je sens bien que mon cœur s'est mis malgré moy de la partie ; & que si le vostre ne le seconde , il pourra mal passer son temps. Encore si j'avois la mesme force sur le mien , que vous avez sur le vostre ; si j'estois aussi tranquille que vous , la partie seroit plus égale ; ou si vous sentiez autant d'émotion que moy , elle seroit plus raisonnable & plus complete. Le trouble & le desordre où je me trouvay hier en vous voyant , estoient bien plus éloquens que mille Lettres comme la vostre (toute spirituelle qu'elle est.)

*Dans ce saisissement que l'on ne peut
celer ,*

*Où la Langue se taist lors que le
cœur soupire ,*

Helas ! quand on ne peut parler

Que l'on a de choses à dire ?

J'enrage de ces quatre Vers
qui me sont échapez malgré moy :
Car, enfin , je suis bien simple de
vous écrire tendrement , & je de-
vrois badiner comme vous , &
m'engager aussi peu. Je vois bien
ce que vous pretendez , & vous
meriteriez sans doute avec tout
vostre esprit , que la tendresse ,
que je commence à ressentir pour
vous , degenerast en une simple
estime ; ouy, vous meriteriez pour
vous punir de vostre indifference
& de vostre malice, qu'eusse au-
tant d'esprit que vous en avez ;
nous verrions à beau jeu beau re-
tour. Cependant trêve d'esprit ,
je vous en conjure , & un peu

plus de tendresse. Je sçais trop de
quelle maniere le vostre s'expli-
que , écoutons un peu le langage
de vostre Cœur.

*Helas ! n'a t-il rien à me dire ,
Ce Cœur qui me fait murmurer ?
Et tandis que le mien soupire
Le vostre ne peut-il apprendre à
soupirer ?*

Je sçay bien qu'il est trop li-
bertin , & qu'il s'en défendra
avec opiniâtreté ; j'ay envie de
vous faire quelque jour une Sa-
tyre si violente contre l'Esprit ,
que vous aurez regret d'en avoir
tant : mais comme je n'ay pas le
loisir à present, je vous envoie en
attendant ce Rondeau , pour ré-
pondre à celui que vous me dites
dernierement , dont le mot est
Non ; par lequel vous marquez
que vous ne voulez pas vous
rendre , ny mesme écouter les le-
çons de vostre Maître.



RONDEAU.

Ouy, je vous bais, c'est tout de bon.

Vostre cœur n'est qu'un fripon
 Qui sçait trop l'art de se défendre,
 Et cela n'est pas de raison,
 Quand l'Amour luy donne leçon
 Au lieu d'un impertinent non,
 Ne doit-il pas luy faire entendre
 Oüy

Mais il faut mettre à la raison
 La dureté de son jargon,
 Et quand le fidele Timandre
 Vous dira, jeune Iris, avez-vous l'a-
 me tendre,
 Répondez sur un mesme ton
 Oüy.

Je vous prie de profiter de cette le-
 çon, & de ne répondre plus par
 un nom si froid à vostre Maître.



REPONSE

AU RONDEAU.

R O N D E A U.

Ouy, je vous hais, ce terme doit
surprendre
Pour un objet à qui l'on veut se ren-
dre ;
Pour un Amant , c'est mal faire sa
Cour ,
Pour un Rondeau c'est un fort mé-
chant tour ,
Et tel adieu ne rend pas un cœur
tendre.
Dans l'art d'aimer vous deviez
mieux apprendre
Qu'on n'a jamais pour se bien faire
entendre
Ecrit , on dit, quand on brûle d'a-
mour ,

Ouy , je vous hais.

De ma fierté vous devez tout attendre.

Ab ! cependant, je commence à comprendre ,

Et j'entrevois le vrai de ce faux jour ?

Ce je vous hais est un tendre détour ,

Et ne doit point attirer à Timandre,

Ouy , je vous hais.

Voilà, Madame , où nous en estions , nostre commerce estoit assez bien établi ; mais je n'avois pas la liberté de la voir que tres-rarement, cela m'embarassoit fort, & quand je pouvois attraper ces momens si desirez & si attendus, j'avois une joye qu'il est bien difficile d'exprimer, je trouvois tous les jours de nouveaux charmes dans son esprit & dans sa personne ; & dans le temps que je commençois à en ressentir le pouvoir avec assez de plaisir , il fallut

quitter la Province , une affaire indispensable me rapella à P..... dans un temps où j'espérois apprivoiser ce jeune Cœur avec l'Amour. Un chagrin si noir me prit de la nécessité de ce départ , que je reconnus bien que mon cœur se faisoit de terribles violences en s'éloignant de ce qu'il aimoit. Cependant , il n'y avoit point de remise. Je cherchay par tout la jeune Iris pour luy dire adieu , & pour là prier de m'écrire pendant ce voyage , mais inutilement ; car je ne la voyois point chez elle. Je fus chez plusieurs de ses amies , je ne l'y trouvay point ; & quelque adresse dont je peusse me servir pour la rencontrer , il me fut impossible de luy dire adieu. Je partis donc fort triste , & de bonne foy , dans un chagrin que son cœur indifférent ne meritoit pas encore. Cependant , je me fis un plaisir de ce chagrin , il est toujours bien doux d'aimer, il y avoit

plus de trois ans que mon cœur étoit dans une étrange oisiveté. Je fus bien aise de me retrouver dans une route où l'on a du plaisir à s'égarer: Ainsi je l'abandonnai à sa bonne ou mauvaise fortune; on est toujours assez payé de sa passion par sa passion même, qui, malgré les petits déplaisirs qu'elle donne par l'indifference ou par la rigueur d'une Belle, ne laisse pas d'avoir des momens tres-agreables & tres-sensibles; & je crois que tout bien compté, les chagrins que l'on a en aimant, valent presque les plaisirs que l'on peut goûter ailleurs. Je partis donc tout remply de ces veritez; & sans faire icy le Heros de Roman, encore plus remply de la charmante idée que j'emportoïs avec moy, j'arrivay à Paris plus amoureux que je ne l'estois à Je ne sçavois quel biais prendre pour écrire à cette aimable personne qui m'occupoit tout entier. Enfin, j'écrivis à une de
ses

& de Timandre. 85
ses amies , & je mis un Billet dans
sa Lettre, que je priay de lay don-
ner en main propre.



A LA JEUNE IRIS.

Lettre dixième.

PUISQUE Mademoiselle d.....
a eu la bonté de se charger
de ce Billet , je me hazarde de
vous écrire aujourd'huy ; Je sçais
bien que je n'en devrois rien faire,
& que je dois aussi peu songer à
vous que vous avez pensé à moy
depuis un mois tout entier. Je
vous ay cherchée avec un em-
pressement que vostre indifere-
nce ne meritoit pas sans doute ,
& je n'ay pû vous dire un adieu
que matendresse devoit du moins
me faire accorder avant mon
départ ; je ne sçais si vous le sça-
vez, ou si vous aurez pris la peine

F

de vous en informer. Je suis party sans vous avoir veüe, & cependant je ne vous vois que trop tous les jours. Quoy ! trente lieuës ne pourront-elles vous éloigner d'un Cœur dont vous vous souciez si peu ? & ce Cœur qui vous est si indifferant ne pourra-t-il jamais s'éloigner de vous ?

*Quand vous osez le dédaigner,
Bien qu'il ait contre vous le secours
de l'absence,
Il retrouve par tout vostre aimable
presence.
Et ne sçauroit s'en éloigner.*

Vous l'avez rendu insensible à tous les plaisirs qui s'offrent icy en foule, pour estre trop sensible à ses chagrins : C'est là son unique occupation. Encore si vous vouliez un peu les adoucir en m'écrivant ; mais non, ne m'écrivez point ; un commerce est trop dangereux avec vous.

Je ne sçais que trop de quelle maniere vous écrivez, & vos Lettres acheveroient de me perdre , quand je pourrois relire cent & cent fois le caractere d'une main qui a tant d'esprit au bout des doigts : Cependant , je suis logé à & voilà mon adresse à tout hazard. Je ne veux point vous faire un détail de tout ce que j'ay ressenti depuis mon départ. Pourquoi vôtre idée me suit-elle incessamment ? Et Paris n'est-il point un lieu d'azile contre cette image charmante qui me lutine toujours ? Je ne vous en diray pas davantage , je craindrois de vous en dire trop. J'attens réponse à celle-cy, avec une impatience que je voudrois que vous pussiez connoître; Songez un peu à un homme qui n'est occupé que de vous, & qui le sera toute sa vie. Adieu.



RE'PONSE
DE
LA JEUNE IRIS
A
TIMANDRE.

Lettre onzième.

J'ay esté fort surprise de recevoir une Lettre de vous par Mademoiselle d la voye est assez indirecte, mais je vous le pardonne pour cette fois ; car j'ay d'ailleurs des rigueurs à vous faire sentir. Je dis des rigueurs , puis qu'il me semble que je suis assez en

estat de me servir de ce terme: Sans doute vous avez pris un peu de tendresse pour moi, mais vous avez attendu un peu tard à me l'expliquer. Il n'est pas temps que j'en aye de la reconnoissance, elle seroit hors de saison, puis qu'il faut absolument rompre tout commerce. Je ne vois aucun biais de le continuer ; après tout , ce seroit prendre mal son temps, que de vouloir entrer en affaire pendant un éloignement. L'absence est l'écueil de la tendresse , & l'on y verra bientôt échoïer la vostre. Il vaut mieux vous redonner vostre cœur de bonne grace, que d'attendre que vous me l'ôtiez. C'est toujours avoir une espee de droit sur vous, que de pouvoir estre en état de vous rendre vostre liberté. C'est pourquoy si l'affaire dépend de moy ; vous estes libre , ou si vostre cœur est demeuré auprès de moy , comme vous voulez me le persuader , il peut partir quand il lui plaira.

Oùy , que ce cœur du mien prenne
congé,
Le mien assurément vous demeure
obligé ,
Et vous est redevable autant qu'on
le peut estre ,
Si de vos petits soins il se trouve en-
detté ,
Peut-estre avec le temps il eust payé
son Maître ,
Sans attendre ce temps son Maître
l'a quitté.

Mais pour revenir à ma ri-
gueur , dont je m'écarte insensibi-
blement , s'il est vray que mon
idée vous tourmente si fort , je
veux bien vous donner les mo-
yens de l'exorciser ; redites bien
cinq ou six fois toutes les dures-
tez que vous trouverez dans cet-
te Lettre , elles seront d'un mer-
veilleux preservatif contre tou-
tes les idées les plus charman-
tes. Adieu , ayez autant de soin
de ma tranquillité , quand l'occa-

sion s'en presentera , comme j'en ay maintenant de la vostre , & sur tout ne m'écrivez plus ; car je ne puis plus recevoir de vos Lettres , sans risquer furieusement , on m'épie de tous costez.

A peine eus-je reçu cette Lettre , qu'une inquietude tres-pessante s'empara de mon ame. La menace qu'elle me faisoit de ne plus m'écrire, me donna de veritables alarmes ; & de bonne foy , sans trop consulter si mes affaires ne demandoient pas un plus long sejour à où j'estois , j'en partis le lendemain avec, un plaisir , contre ma coutume , qui n'est senti que par ceux qui aiment fortement , & qui ont une envie pressante de revoir ce qu'ils aiment. J'arrivay à & le lendemain je luy fis tenir cette Lettre.



TIMANDRE

A

LA JEUNE IRIS.

Lettre douzième.

A Prés la lecture de vôtre Lettre , je suis parti au même instant de pour vous en porter moy-même la réponse. J'ay oublié toutes mes affaires , pour songer à celles de mon cœur , en est-il de plus grandes dans la vie ? Je n'ay pû soutenir sans frayeur la cruelle menace que vous me faites , de rompre nostre commerce. En vérité , charmante avez-vous bien fait reflexion sur la pesanteur de ces paroles terri-

bles? N'estoit-ce pas assez de ne point vous voir, sans me priver encore de la douceur de vous écrire. Je vois bien ce que vous vouliez faire : Vous aviez peut-être envie de vous débarrasser d'un homme, dont la tendresse vous importune, vous en seriez venuë à bout. Ne plus vous voir, & ne plus vous écrire, sont deux choses qui m'auroient bien-tost mis en état de ne vous importuner jamais. Par là vous auriez brisé mes chaînes de bonne grace. Vous me feriez plaisir sans doute ; parlez & je retourne à..... il en arrivera ce qui pourra, reposez-vous sur mes chagrins, & ils vous donneront contentement. Après tout, c'est prendre mal son temps que de vouloir entrer en affaire pendant un éloignement. L'absence est l'écueil de la tendresse, & on n'y verra bien-tost échoüé comme tous les autres Amans. Ah cruelle ! que mon cœur a, (si je

l'ose dire) dit d'injures contre vous, & que vous ne meritez pas, vous connoissez bien mal sa tendresse & votre pouvoir sur luy, pour croire que l'absence puisse altérer les sentimens qu'il a pour vous. Mais, non, vous ne meritez pas que je vous desabuse, brisez mes chaînes si vous le pouvez, & rendez moy ce Cœur ; enfin, cette liberté dont vous faites si peu de cas, puis que vous me les jetez à la teste avec tant d'indifference.

*Suis-je en estat de les reprendre
Ce Cœur & cette Liberté,
Et s'ils ne vous ont rien coûté,
Pourquoy voulez - vous me les rendre.*

Vous craignez que l'absence détruise une passion aussi forte que la mienne ; je vous pardonnerois cette crainte, si vous l'aviez de bonne foi ; cependant depuis que je vous connois, n'avez - vous

Et de Timandre. 75

pas toujours esté absente pour
moy, & vous en ay-je moins ai-
mée ? Je vous vois si peu , qu'il
me seroit presque égal d'être à
cent lieuës de vous , si je n'avois
quelquefois l'esperance de vous
rencontrer. Mais quoy, je ne vous
trouve que trop pour mon repos.
Cependant, je voudrois bien estre
en état de vous obeïr , & de re-
prendre ce Cœur que vous me
renvoyez ; mais pour repondre à
vos Vers sur les mesmes rimes.

*Helas ! mon cœur de vous peut-il
prendre congé ?*

*Non, non , Et pour jamais il se tron-
ve obligé*

*De vivre vostre esclave autant qu'il
le peut-estre ,*

*Si de ses petits soins le vostre est en-
detté ,*

*Iris dans un moment il peut payer son
Maître ,*

*Son Maître est de retour , Et ne l'a
point quitté.*

Que vos Vers ont redoublé ma passion , qu'il y brille un certain petit air fin & tendre, qui me charme & qui me desespere en même temps; Car peut-estre vous auriez peu de regret de perdre un Maître qui ne vous quittera jamais , & qui attendra ce que vous devez au soin que son cœur prend d'instruire un cœur aussi ignorant que le vostre , & qui profite si peu de ses leçons. Ce que vous ajoutez ensuite est charmant : ayez autant de soin de ma tranquillité comme j'en ay presentement de la vostre , &c. Quel funeste soin avez-vous de la mienne ? Helas ! si j'avois un pareil soin de vostre repos , que vous n'en auriez guères ? Que vous seriez inquiète & chagrine , & enfin que vous m'aimeriez tendrement ? Cependant voyez ce que vous voulez que je fasse , je ne suis revenu de..... que pour vous voir & pour vous écrire ; j'ay quitte sans balancer tous les

plaisirs que l'on goûte à la Cour pour venir faire la mienne. Voyez ce que je fais sans estre aimé, & jugez de ce que je ferois si j'estois un peu moins mal-heureux.

Après luy avoir fait tenir cette Lettre , je fus long-temps sans en avoir la réponse & sans rencontrer la jeune Iris que je brûlois de revoir ; dans mon impatience , je luy écrivis encore celle-cy.



A

LA JEUNE IRIS.

Lettre treizième.

DEpuis ma dernière écrite , je vous ay cherchée inutilement : Etes-vous invisible pour moy ? Et que vous ay - je fait , pour me priver du déplaisir de

G iij

78 *Lettres d'Iris*

vous voir ? que je viens chercher exprés de trente lieues. Je m'aperçois qu'il vous importe bien peu que je sois icy ou ailleurs ; je vois bien que cela vous est fort égal, & que vous n'y prenez aucun interest.

*Je viens d'assez loin en un jour
Sur les aîles de mon Amour ,
Je brûle de revoir ce que mon Cœur
adore ,
Depuis huit jours je souffre un cruel
embarras ,
Je vous cherche par tout, & ne vous
trouve pas ,
Et le chagrin qui me devore
Sans doute a pour vous des appas.
Puis que vos cruantez le font durer
encore ,
Cependant un coup d'œil pourroit me
rassurer
Je pourrois devant vous me plaindre
& soupirer ,
Ou vous pourriez m'écrire un Billet
un peu tendre ,*

*Cruelle , vous n'en faites rien.
Hélas ! que ne puis-je reprendre
Un cœur que vous tenez si bien!*

Tout de bon , si j'avois esté
un peu plus sage ; je vous aurois
obeï ponctuellement , j'aurois ra-
pellé mon cœur à Paris, qui m'au-
roit diverty sans doute , mais
je n'ay eu pour toute compagnie
que vos Lettres & mes chagrins.
Je suis revenu brusquement
dans un temps où mille plaisirs
m'auroient attaché dans un País
où ils sont dans leur centre , mais
quoy ? estois- je capable d'en
prendre , étant si éloigné de vous ?
Je ne sçais si vous me tenez com-
pte de tout ce que je fais pour
vous ; mais je puis dire de vostre
cœur à l'égard du mien ,

*Que jamais cœur ne fut plus endetté,
Que mille petits soins qu'il devoit
reconnoître,*

L'engagent auprès de son maître,

*Qui se verroit à la fin rebuté
 S'il rencontroit toujours une ingrate
 fierté ;
 Comme il est genereux & plein d'hon-
 nesteté ,
 Du moins qu'il le fasse paroître ,
 Et quand par un soupir il peut estre -
 acquité ,
 Il peut bien-tost payer son maître ,*

*Vous voyez que son Maître
 est raisonnable , & qu'il se con-
 tente de peu.*

*Econtez ce qu'il vous propose ,
 femme Iris , contentez un si juste de-
 sir ,*

*Il ne demande qu'un soupir ,
 Un soupir est si peu de chose ,
 Depuis qu'il a pour vous tant d'es-
 time & d'amour ,
 Son cœur en soupirs est fertile ,
 Que le vostre en pousse à son tour ,
 Pour un il vous en rendra mille.*

*Vous ne perdez pas au
 change. En verité , trop aimable*

ble. il faut icy que je m'explique avec vous de bonne foy , rien n'égale la tendresse & l'estime que j'ay pour vous ; pour tout dire elle est proportionnée à vostre merite , mais je ne croyois pas qu'un jeu que je croyois d'esprit , dût si fort embarrasser mon cœur & inquieter si peu le vostre. Le peu d'empressement que vous avez à me faire connoître que ma tendresse ne vous est pas tout à fait indifferente me desole , & pourroit peut-estre la détruire ; expliquez moy les sentimens de vostre cœur sur ce chapitre , je veux sçavoir ma bonne ou mauvaise destinée , & je m'estimerois fort heureux , si vôtre indifférence ou vostre froideur en faisoient naître dans mon ame , & par là vous me rendrez cette liberté que vous me renvoyez si tranquillement.

*Quand vous m'avez voulu rendre
ma liberté*

*Avec tant de tranquillité
 D'une manière si cruelle,
 Hélas !-vostre cœur en secret
 N'avoit-il pas quelque regret,
 De perdre un Amant si fidelle ?*

Réponse au plûtost , je vous en
 conjure, degagez- moy tout à fait,
 ou me rengagez pour jamais.



LA JEUNE IRIS

A
 TIMANDRE.

Lettre quatorzième.

JE vois qu'à mon intention,
 Timandre vous avez quitté l'in-
 difference ,
 Comme la chose est pour moy d'im-
 portance ,

Je luy dois bien au moins quelque reflexion.

Je commence à connoître que vous estes plus interessé qu'il ne seroit necessaire pour mon repos. Je vois avec quelque douleur que l'on ne vous conservera pas longtemps, à moins que l'on ne coure les mesmes perils que vous. Il faut un peu se consulter soy-mesme ; & cette affaire , entre nous merite bien qu'on y pense.

Il s'agit de mon cœur ; qu'on est embarrassée ,

Lors que de deux costez on se voit partager ?

A vous voir mon Amant ma gloire interessée

Me dit qu'il faut vous engager :

D'ailleurs mon jeune cœur qui se voit en danger.

Dit que c'est au peril courir teste baissée ,

Et franchement il se veut ménager.

84 *Lettres d'Iris*

*Réduite au cruel choix de me voir
sans Berger ,
Ou de risquer ce cœur : tristement
balancée ,
Hélas ! de quel party pourray-je me
ranger*

Qu'il seroit doux d'estre aimée, si l'on ne s'exposoit pas d'aimer à son tour. Quel plaisir de voir d'un air tranquille soupirer un Amant ? Pourquoi faut-il craindre d'avoir le même sort un jour ? Et pourquoi l'exigez-vous déjà de moy ? L'étrange honnêteté que la vôtre de me demander un soupir pour m'en rendre mille !
Hélas !

*C'est le premier soupir qui coûte à
notre cœur ;
Dés qu'il a scœu franchir ce pas si
difficile ,
Les plus ardens soupirs ne luy font
plus de peur.
Qui sçait en pousser un en pousse bien-
tôt mille.*

En effet , c'est le premier hommage qu'on rend à l'Amour, le reste suit de près , tout paroist aisé dans la suite, c'est la premiere entrée de l'Amour dans un cœur ; c'est d'où dépend tout le fracas qu'il y peut faire , & c'est justement cette entrée qu'il lui faut disputer. Je dois donc me tenir sur mes gardes :

*Mais ose-t-on déjà prendre des
secreteZ ?*

*A peine vostre cœur pour le mien
s'interesse ,*

*Est-il temps de trembler ? Hé quoy
vostre tendresse*

*Sera-t-elle l'écueil de nos deux Li-
bertez ?*

*Ah ! pour son cœur craindre sans
cesse ,*

*C'est l'accuser d'un peu trop de foi-
blesse ,*

*Me preserve le Ciel de ces timidi-
tez !*

En vérité , je veux éviter tant que je pourray de vous craindre , puis que la peur d'aimer fait perdre la tranquillité ; je la tiens pire que le mal mesme. Après tout , je crois que l'on est assez embarrassée de trouver un Amant maître de son cœur ; mais enfin l'affaire est faite , & je crois que l'on goûte quelque repos lors qu'on n'a plus rien à ménager. Mais qu'un jeune cœur s'expose à de cruelles allarmes , lors qu'il ne s'est jamais exposé ? Que je vois pour luy de crainte, de perils & d'inquietudes dès la premiere fois qu'il se laisse attaquer ? Pourquoi fans nécessité exposer le mien à tous ces embarras ; ce seroit une folie ; Non, il n'en fera rien , reprenez plutôt vostre indifference , elle sera une bonne caution de la mienne , que je ne dois pas risquer pour sauver vostre tendresse naissante. Que cela est raisonnable ? & cependant je ne me puis résoudre à perdre

de dessein formé une conquête
qui m'a déjà coûté quelque envie
de la faire.

Oüy ! quoy que la raison contre l'A-
mour propose ,

On doit bien l'avouer , quoy qu'elle
ait résolu ,

Pour peu qu'à ses desseins en secret
on s'oppose ,

Son pouvoir n'est guère absolu ;

Demeurez dans mes fers , à quoy
que je m'expose ,

Arrive qui pourra je l'auray bien
voulu.

Le party est un peu delicat à
prendre , & je ne répondrois pas
que je le prisse encore de bonne
foy ; cependant vous pouvez re-
tourner à quand bon
vous semblera , je trouveray des
bais de continuer le commerce ;
mais marquez-moy, s'il vous plaît,
les fautes que je feray dans les
Vers & dans la Prose, afin que du

moins mon esprit profite des risques où je mets mon cœur. Adieu , sur tout , point de confidens , deux testes en un Cœur suffisent pour nostre commerce , si le second Cœur s'en messe , passe encore , il ne nuira point , mais une tierce personne seroit incommode.



R E P O N S E .

D E

T I M A N D R E

A L A J E U N E R I I S .

Lettre quinzième.

Que vostre Lettre est enchantée divine j'en viens de

de solemniser la lecture par mille soupirs , & la réponse que j'y devrois faire pour mon honneur seroit de n'y en point faire du tout ; mais mon Amour l'emporte sur ma gloire ; si je vous laisse voir dans ma Lettre la foiblesse de mon Esprit , vous y verrez du moins la force des sentimens de mon Cœur ; & si vous avez l'avantage d'écrire mille fois mieux que moy , j'auray du moins celui d'aimer mille fois mieux que vous , que vous n'oserez me disputer. Mais pour répondre regulierement à vostre Lettre , vous estes trop raisonnable pour me croire trop intéressé : Si je le suis en effet , c'est plutôt pour vôtre interest que pour le mien propre ; & si je veux vous faire courir les mesmes perils que moy , c'est pour vous faire goûter les mesmes plaisirs. Ainsi pour répondre à vos Vers sur les mesmes rimes.

H

Près d'un Berger fidele est-on em-
barrassée ,
Et sur un pareil choix peut-on se par-
tager ?
Si- tost qu'on a rendu son ame inte-
ressée ,
Ne doit-on pas comme luy s'enga-
ger ?
Il faut tous deux courir mesme dan-
ger
Puis que c'est aux plaisirs courir teste
baissée ,
Et c'est ménager tout que ne rien mé-
nager
Vous voyez à vos pieds ce fidelle Ber-
ger ,
Ne faites donc plus voir vostre ame
balancée.
Et venez avec luy sous l'Amour vous
ranger.

Ainsi , charmante Iris , sçachez
qu'il seroit bien triste d'estre ai-
mé , ou d'estre aimée , si nous
n'aimions pas qui nous aime.

*On se doit aimer tour à tour ,
L'Amour n'est fait que pour l'A-
mour ,
Dans un cœur seul la flamme est tou-
jours languissante ,
Deux Cœurs unis font naître un doux
moment ,
Ils ont mesme plaisir , ils ont mesme
tourment ,
Si l'Amant est fait pour l'Amante ,
L'Amante est faite pour l'Amant.*

Pourquoy donc craignez-vous
d'avoir un mesme sort que moy ?
Que ferez-vous de ma tendresse
si elle n'est pas suivie de la vostre ?
Croyez moy , sans cela ce vous
seroit une chose fort inutile , &
peut-estre fort embarrassante Ne
vous étonnés donc plus si je
demande un soupir à vostre Cœur ,
puis que le mien l'a déjà payé par
avance par un million de soupirs.

*C'est ce premier soupir que merite
mon Cœur ,*

H ij

92 *Lettres d'Iris*

Le vostre a-t-il franchi ce pas si difficile ?

Pardonnez , jeune Iris , si je tremble de peur ,

Qu'il n'en ait déjà poussé mille.

En effet , de la maniere dont vous raisonnez de la tendresse , je tremble que vostre Cœur n'en ait déjà ressenty les atteintes , & qu'il n'ait eu quelque Maître , dont les leçons ayent precedé les miennes.

Pour moy dans cette conjoncture ,

Je vous demande, jeune Iris ,

Qui vous en a donc tant appris ,

Est-ce l'Amour , ou la Nature ?

Il est vray que si vostre connoissance m'intimide , votre jeunesse & vostre peu d'experience me rassurent , cependant.

A quinze ans & demy peut-on savoir tant ?

*Et peut-on raisonner avec tant de
justesse ?*

Escrit-on d'un air si galant

Avec la mesme politesse ?

A-t-on un tour si surprenant

Avec tant d'art & de finesse ?

Pour moy je n'en ay point assez pour pénétrer une merveille que j'admire , & que je n'oserois approfondir. Je crains tout , & je n'ose rien espérer. Tout ce que je puis vous dire , c'est qu'il me semble qu'un Cœur doit s'estre mal deffendu une fois pour se deffendre si bien dans la suite. Pardonnez - moy , jeune Iris , cette jalouse delicatesse : Helas ! je voudrois bien que vostre Cœur scût le prix de ce premier soupir, que le mien luy demande.

*Quand on prend tant de seuretez
Contre un Cœur qui nous interesse ,
On doit connoître la tendresse
Et le prix de nos libertez ,*

94 *Lettres d'Iris*

*C'est là ce que je crains sans cesse ,
Mais pardonnez , Iris , à ma tendre
foiblesse ,
Ces jalouses timiditez.*

Ne craignez donc plus de me
craindre , je ne suis pas si dange-
reux pour vostre tranquillité ,
que vous l'avez esté pour la mi-
enne , r'assurez-vous , puis que je
n'ay pas vostre merite , & je crains
bien moy - mesme pour mon re-
pos , de ne vous trouver que trop
tranquile.

*Ainsi par mon amour laissez-vous en-
flâmer ,
Vous n'aurez pas lieu de vous plain-
dre ,
Et vous cesserez de me craindre
Si-tost que vous sçavez m'aimer*

Cependant , s'il estoit vray
qu'une conquête comme la mien-
ne vous eust coûté quelque envie
de la faire , elle seroit trop bien

payée. Cet endroit de vostre Lettre est si delicat , que je l'ay releu mille fois aussi bien que les Vers qui le suivent , auxquels je n'oserois toucher , de peur d'en gâter le sens qui est admirable. La seule faute que je trouve dans vostre Lettre est la reflexion de la Prose qui suit des Vers si charmans. Et puisque vous me commandez de vous dire vos fautes , afin que vostre Esprit profite des risques où vous mettez vostre Cœur , (qui est une chose divine ,) rayez s'il vous plaist de vostre Lettre ces mots , *Le party est un peu delicat à prendre , & je ne respondrois pas que je le prisse encore de bonne foy.* La barbare & la dure Prose après des Vers si doux & si tendres ! Au reste , nous n'aurons point de confidens. Je vous donneray moy - mesme mes Billets , & je ne confieray qu'à moy-mesme les sentimens de mon Cœur ; donnez-moy les vôtres de

mesme dans la rencontre ; mais
 sur tout qu'il entre deux Cœurs
 aussi bien que deux testes dans
 nostre commerce , afin que les cho-
 ses soient dans une juste égalité.



R E' P O N S E

D E

LA JEUNE IRIS

A

T I M A N D R E.

Lettre seizième.

ENfin , vous trouvez mauvais
 que je paroisse si sçavante en
 matiere de tendresse ; de bonne
 foy j'ay esté surprise aussi bien que
 vous , de me trouver tant de lu-
 mieres

mieres que je n'avois pas recherchées ; j'aurois sans doute demandé à ma raison , si c'estoit elle qui m'en avoit tant appris : peut-estre auroit-elle esté fort embarrassée à me répondre , de telles questions l'épouvantent & la mettent ordinairement en déroute ; mais que vos jalouses timiditez sont capables de la ramener de bien loin , si elle s'estoit égarée. Quelle injustice faites-vous à un jeune.cœur , de croire qu'il a ressenty la puissance de l'Amour , quand je vous avoüe de bonne foy qu'il l'évite comme la plus dangereuse chose qui soit au monde.

Si ce commerce de soupirs.

*Que poussent deux Amans , atteints
de mesmes flâmes*

Fait la felicité des ames ,

*Pourquoy craindrois-je tant de goû-
ter ces plaisirs ?*

En verité, vous n'avez pas trop

fait de reflexion sur ce que vous avancez, si soupirer de concert est quelque chose de si doux, pourquoy croyez-vous que je l'évite, parce que j'en ay fait l'experience, & que je veuille conserver ma liberté par la connoissance que j'ay du plaisir que l'on goûte à la perdre : Accordez toutes ces choses si vous pouvez ; Cependant il faut croire qu'il y en a beaucoup à la conserver, puis que vous dites que j'en connois si bien le prix : après ces paroles si intelligibles, tout autre que moy croiroit le party de l'Amour le moins fort ; mais j'attends que vous prononciez encore là-dessus.

Et si ce Cœur que l'on met en balance

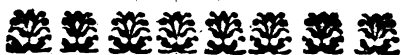
*Osoit former quelque souhait ,
Je doute fort s'il le feroit
En faveur de l'indifference.*

Je vous envoie mon Epitre à

l'Amour , reveuë , augmentée & corrigée , vous m'en direz vostre sentiment.

Admirez , Madame , de quelle maniere cette Lettre est tournée , & de quel raisonnement elle est remplie. Pour moy je n'ay jamais vû tant de finesse & de subtilité ; & vous voyez bien qu'un Cœur deffendu par tant d'Esprit , estoit de difficile accès : cependant, Madame, les difficultez les plus grandes ne font qu'irriter nostre passion. Je vis bien qu'il falloit aller pied à pied , & que cette affaire estoit de plus longue haleine que je ne pensois. Cette Lettre n'estoit remplie que d'Esprit , & la precedente avoit un peu plus de tendresse, ainsi mon cœur flottoit entre l'esperance & la crainte, Je voyois tres-peu la jeune Iris, & je ne pouvois que luy écrire ; encore estois-je souvent fort long-temps sans luy donner mes Lettres, je fus plus d'un mois mesme sans la

trouver ; elle voyoit fort peu de monde , & le trop de regularité d'un oncle Beneficier , tres-rigide, la laissoit à peine aller à la Messe , sans songer que cette trop grande exactitude irrite quelquefois les jeunes personnes , & les porte à prendre d'elles-mêmes les libertez qu'on ne leur accorde pas ; mais quoy cette aimable Fille eût tres-peu de liberté , elle n'en prenoit jamais d'elle-mesme, & vivoit dans une contrainte Monastique qui me desoloit souvent , & qui me faisoit enrager. Je fus donc long temps sans la rencontrer ; mais enfin, passant un jour dans la rue je la rencontrai, & après une fort legere conversation , je n'eus le temps que de luy donner cette Lettre.



TIMANDRE

A

LA JEUNE IRIS.

Lettre dix-septième.

DE bonne foy , je suis fort mal édifié de vôtre peu d'empressement à me faire naître l'occasion de vous rencontrer. Hé quoy ! vous me laissez gâter dans ma poche les réponses que j'ay à vous donner , & vous ne voulez pas que je les confie à des gens qui pourroient nous servir dans un commerce innocent, dont vous ne devriez pas faire un si grand mystère , puisque vostre cœur y prend si peu de part , & que le mien s'y trouve le seul intéressé ; & vostre

I iij

oncle , tout devot qu'il est , n'y pourroit pas trouver à redire : Un homme d'épée l'effarouche , & à moins que d'avoir un petit collet comme luy , & une petite perruque , on ne peut pas aborder vostre maison. Pour moy je suis presque resolu de faire quelque métamorphose semblable , d'aller vous voir en sotanelle , & de prendre un air de Tartuffe pour m'accommoder à sa vision. Mais quoy , devriez - vous pas , malgré luy , me faciliter les moyens de vous voir & de vous parler. Je vous avoue que vostre Esprit m'a charmé , que j'ay esté surpris d'y trouver tant de feu & de délicatesse. Je ne m'attendois point de rencontrer en Province un Esprit qui la sentît si peu , qui entraist si bien dans les manieres du monde , sans l'avoir jamais pratiqué , & à qui le seul naturel tint lieu de tout l'art & de toute l'expérience des plus consommés. Je vous parle icy de bon-

ne foy & à Cœur ouvert. J'ay
conceu une si haute estime pour
vous , je vois si bien ce que vous
valez , que vous devriez faire un
peu plus de cas de cette estime qui
vous est trop indifferente , & qui
me menera plus loin que l'estime.
Encore si j'en demeuroid là, passé;
mais je sens bien par ce qui m'en
coûte déjà , ce qui m'en pourra
coûter un jour. Je me suis fait un
plaisir de vous écrire & de rece-
voir de vos Lettres qui m'ont
charmé , & j'ay creu que la Fran-
ce m'auroit quelque jour de l'o-
bligation d'avoir aidé à cultiver
un des plus beaux genies qu'elle
eût jamais. Vous m'avez bien fait
prolonger le peu de séjour que je
fais ordinairement dans la Pro-
vince. J'en suis party contre ma
coûtume , avec un chagrin que je
n'ay ressenty que depuis que je
vous connois , & j'y suis revenu
avec un plaisir qui ne sçauroit
s'exprimer : J'y suis encore à vo-

stre seule confideration , je n'y suis revenu que pour vous, & l'on sçait bien qu'il y a plus de huit ans que le mois d'Octobre ne m'a point veu à Je voudrois pouvoir establis un commerce qui commence à me devenir trop cher. Je ne sçauois songer sans frayeur qu'il faudra que je vous quite bien-tost. Je m'efforce à trouver des biaux pour vous escrire pendant une longue absence. Je ne sçais si vous y voudrez consentir. A peine vousay-je veüe depuis deux mois que je vous connois , & cependant je me sens aussi avancé dans ma passion , que si je vous avois toujours veüe. Pourquoi faut-il que mes affaires m'arrachent d'auprès de vous ? Et pourquoi faut-il que je sois si sensible à un depart qui vous intéresse si peu ? Je ne vous en ay guère appris sur le chapitre de la tendresse ; & vous m'en avez trop inspiré pour mon repos ; de sorte que

je puis dire avec confusion , que le Maître n'a rien appris à l'Ecoliere , & que l'Ecoliere en a trop appris à son Maître. Vous voulez bien que je m'engage , mais vous ne voulez pas vous engager ; Cela est-il raisonnable ? Voulez-vous que je porte seul tout le faix d'une tendresse pendant un long éloignement , sans vouloir la partager avec moy. Cependant ,

*Parlez , expliquez-vous , jeune Iris,
mais je tremble.*

*Lors que je veux sçavoir avant que
de partir*

*Si nos deux cœurs seront d'accord
ensemble ;*

*Ce pas est delicat ; & si j'en veux
sortir ,*

Vous m'en ferez peut-être repentir.

Il n'importe , je veux sçavoir ce que vous pensez là-dessus , & quel progres mon amour a fait jusques icy dans vostre cœur.

Helas ! que j'ay d'inquiétude

*Quand je luy vois si peu d'empresse-
ment*

*À répondre aux soins d'un Amant,
Veut-il vivre toujours dans son in-
gratitude ?*

De bonne foy , je ne sçais le plus souvent où j'en suis avec vous. Vous m'avez fait changer tout à fait ma maniere de vivre. J'estois fort libertin naturellement, mais je n'ay plus ny cet enjouement ny cette liberté d'esprit qui me tenoient autresfois assez fidelle compagnie. Je ne suis occupé que de vous, je suis le monde que j'aimois passionnément , je me trouve ensevely depuis quelque temps dans une profonde resverie où vous n'avez que trop de part , & je n'en suis réveillé que par le chagrin que j'ay de vous quitter. J'en suis au desespoir , & ce départ m'est aussi sensible que si j'estois tendrement

aimé de vous. Je vous prie d'engager vostre cœur un peu plus que vous ne faites dans une affaire où le mien s'intéresse si fortement : mais vous ne vous en souciez guere ; vous ne partagez pas avec moy le plaisir que j'ay de vous voir , & vous me dérobez ces momens qui me sont si chers , & que vous me faites passer avec une rapidité inconcevable. A peine quand je vous rencontre , je suis un moment avec vous , que vous en sortez souvent avec une inquietude qui me chagrine , vostre pretexte est la crainte que vous avez d'être trop long-temps loin de chez vous. Que je m'exposerois à de bien plus grands chagrins que ceux-là , pour avoir le plaisir de jouir d'un moment si doux. Mais enfin , faites réflexion qu'il n'y a rien si agreable dans la vie, qu'une tendresse reciproque , ainsi voyez.

Si vous voulez unir nos cœurs &
 nos soupirs ,
 Si vous voulez brûler tous deux des
 mêmes flâmes ,
 Enfin si vous voulez ensevelir nos
 âmes
 Dans les plus tranquilles plaisirs.

Réponse positive , je vous en
 conjure. Adieu.



RE'P O N S E
 D E
 LA JEUNE IRIS
 A

T I M A N D R E.

Lettre dix huitième.

FN vérité , je n'avois pas crû
 jusques icy estre tant vostre

redevable. Je ne comptois point
vostre retour de au nombre de
mes debtes ; & s'il falloit l'y met-
tre , je me trouverois dans l'im-
puissance de m'acquitter , tout
mon fonds de reconnoissance n'y
suffiroit pas , & ce seroit beau-
coup que de l'épuiser. N'allez pas
trop me persuader que vous l'avez
fait à mon intention , vous n'y
trouveriez pas vostre compte , je
vais vous expliquer comment. Je
m'étois toujours fait une idée a-
greable de l'Amour ; j'avois crû
qu'il n'estoit propre qu'à amuser
& à divertir un cœur , & je ne le
croyois pas capable de luy donner
des occupations plus serieuses :
mais enfin , si vostre amour vous
fait revenir exprés de trente lieues
pour l'intérest d'un commerce mal
étably , je crois qu'il vous pour-
roit mener plus loin , & par là je
dois me tenir sur mes gardes, n'a-
yant pas d'envie d'aller si viste.
Quoy ! faire exprés trente lieues

(car je ne ſçaurois en revenir)
pour le ſeul intereſt de voſtre tendreſſe ? Cela m'épouvante. Au nom de Dieu , n'ayons , ſ'il ſe peut , qu'une tendreſſe en peinture , & que noſtre cœur ne reſſente point ce que noſtre main barbouillera ſur le papier, puis que cette tendreſſe dangereuſe mene les gens ſi viſte & ſi loin. Au reſte, ne vous plaignez pas de ce que je ſuis ſi peu avec vous quand je vous rencontre. Vous devez bien juger que j'en ay des raiſons qui me chagrinent peut-eſtre autant que vous , & qui ſont la cauſe de ces prompts retraites dont vous vous plaignez. Adieu , n'ayons ſur tout qu'une tendreſſe qui ne nous engage point trop , & dont nous puiffions nous dégager quand bon nous ſemblera, puis qu'il eſt ſi dangereux de reſſentir celle qui mene les gens ſi loin , & dont on a peine à revenir.



R E P O N S E

D E

T I M A N D R E

A LA JEUNE IRIS.

Lettre dix-neufvième.

SI vous aviez vu le chagrin où
votre dernière Lettre m'a mis,
vous auriez sans doute regret de
me l'avoir écrite. Je ne sçais si j'au-
ray la force d'y répondre, j'y vois
tant d'ingratitude & tant d'indif-
ference, qu'elle devoit rapeller
la mienne. Hé quoy ! depuis trois
mois d'attachement par la tendres-
se la plus passionnée. Voilà tout le
progrez que j'ay fait dans votre
cœur ? Vous me regalez d'une

tendresse en peinture , quelle esperance ? Vous doutez mesme que je sois revenu exprès de..... pour vous voir. Que vous importe, que je fasse ma premiere affaire de celle de mon cœur , quand ce n'est qu'un amusement pour le vostre ? comme je vous l'ay déjà dit , & que je perde ma tranquillité qu'ad la vôtre vous demeure toute entiere ? De bonne foy , vous estes bien injuste de me reprocher que ma tendresse me mene trop loin, en me faisant faire trente lieues. Quel chemin vous a-t-elle fait faire dont vous ayez lieu de vous plaindre , vous ne devez pas estre fatiguée d'un si grand chemin , puisqu'elle ne vous a jamais menée que de L.... à celle de.... où vous avez pris la peine de venir quelquefois, & enfin vous m'avez rendu trente pas pour les trente lieues que je n'ay faites que pour vous. Vous avez raison de vouloir prendre du repos après une si grande

grande

grande fatigue. En verité , Mademoiselle, je ne vous connoissois point encore : Je vous pardonne cette tendresse en peinture , dont vous outragez une tendresse trop veritable , puisque vous ne connoissez pas la force de ces cruelles paroles. Non, vous ne les connoissez pas sans doute avec tout vostre esprit , puisqu'il faudroit que vostre cœur fust aussi tendre que le mien , pour en sentir toute l'amertume. Hé quoy ! faut-il que je vous aye connuë ; par quelle fatalité vous ay-je veuë ? Et qui Diable m'a mis entre les mains d'une jeune friponne comme vous, qui ne connoist pas encore tout le mal qu'elle fait , & tout le bien qu'elle pourroit faire ? Pourquoi suis-je persuadé de ce que vous valez en vous aimant si tendrement ? Que ne puis-je reprendre mon cœur , & le barbouiller d'indifference , pour répondre à vostre tendresse en peinture ; Je me don-

neroïis de certain airs de fierté, qui tombent en un moment auprès de vous. Quoy ! je me sentiray brûler tout de bon , j'auray une véritable inquietude, & enfin une belle & bonne tendresse pour une Ingrate ? Je crois ma foy qu'il n'en fera rien. Cependant , voyons la dernière résolution de vostre cœur , voyons s'il voudra s'engager avec le mien , ou se dégager tout à fait. Je pars dans deux jours , j'attens la réponse avec impatience , elle fera ma destinée. Il n'y a pas un moment à perdre , puisque de ce moment dépend la perte ou la liberté d'un cœur qui n'a esté que trop à vous.





TIMANDRE,

A

LA JEUNE IRIS

Lettre vingtième.

JE vous attendis avant-hier où vous m'aviez promis de venir , mais inutilement ; vous m'y fistes garder le mulet depuis quatre heures jusques à sept & demie. Je m'ennuyai horriblement en vous attendant, & cela me chagrina autant que la Lettre que j'ay receuë de vous. Je pris l'Histoire de France , j'en lûs quelque chose, je parlay à bastons rompus, je sospiray, & enfin je parus dans un si furieux chagrin; qu'on sceut fort bien me le reprocher. Les personnes avec qui j'estois , bien que fort aimables

K ij

bles, ne me pûrent consoler de vous. Vous m'avez donné un si grand dégoust pour tout le reste du monde, que j'en suis insupportable à moy-mesme. Je ne sçais cependant pourquoy je m'interesse si fort à une entre-venë que vous m'aviez promise. Après les Lettres que vous m'avez écrites, je devrois vous quitter absolument : mais hélas ! je vous rencontray hier, & je vis je ne sçais quoy de si tendre & de si doux dans vos yeux, qui me faisoit réparation de la cruauté de vos Lettres, que je ne pûs me deffendre de donner encore dans le panneau. Vous me promistez de vous trouver chez ... & mon cœur vous proûnit malgré moy de vous aimer plus que jamais. Mais pourquoi me manquez-vous de parole ? Où estiez-vous ? Que faisiez-vous ? Qui vous occupoit ? En quelle Compagnie passiez-vous ce temps qui m'estoit dû à la veille de mon départ ? Hélas !

qu'un peu de tendresse effective, m'auroit consolé de la tendresse en peinture, dont vous avez rempli vos deux dernières Lettres. Il est vray que vostre air a quelque chose d'assez tendre, de sorte que l'on ne sçait pas trop où l'on en est. Prenez le même air dans vos Lettres, vous devez adoucir le feu & le brillant de vostre esprit par un peu de tendresse, & enfin badinez un peu plus serieusement. Laissez conduire à vostre cœur les mouvemens de vôtre esprit : mais sur tout, apprenez-moy avant mon départ dans quelle situation je suis chez vous; j'en suis peut-être bien éloigné, cependant quoy qu'il en puisse arriver, parlez, dites-moy hardiment un je vous haïs, si vous n'osez pas me dire un je vous aime; peut-être le premier me sera-t-il moins funeste que le second, qui me coûtera sans doute tout le repos de ma vie. Réponse au plus tost.



LA JEUNE IRIS

A

TIMANDRE.

Lettre vingt-unième.

RONDEAU REDOUBLE.

A Dien Timandre, adieu, partez
 dès ce moment,
 Sans attendre l'avou que vostre cœur
 desire.

Quoy ! pourroit-on déjà vous aimer
 tendrement ;

Et quand on le pourroit , oseroit-on
 le dire.

Quoy , je dirois hélas ! d'où vient
 que je soupire ,

Et quel trouble secret m'agite in-
 cessamment ?

Auriez-vous sur mon cœur pris un
 peu trop d'empire ?

Adieu, Timandre, adieu, partez dès
ce moment

Si mes yeux indiscrets parloient de
mon tourment ,

Ma bouche avec fierté sçauroit les
en dédire ,

Voyez si vous pouvez m'aimer fidel-
lement ,

Sans attendre l'aveu que vostre cœur
desire ;

Un cœur seul , dites-vous, ne sçauroit
y suffire ,

Deux mois de vains transports épui-
sent un Amant ;

A peine connoist-on si l'amour les ins-
pire ,

Quoy ? pourroit-on déjà vous aimer
tendrement ?

A moins d'un reciproque & tendre
engagement ,

Vostre cœur rompt ses fers , de luy-
mesme il s'en tire ;

Ah ! peut-on me quitter ainsi facile-
ment ,

Et quand on le pourroit, oseroit-on le
dire ?

Timandre, songez-y, l'Amour qui
tout attire,
Peut m'attirer un jour, mais j'en fais
le serment,
Que bien loin d'avoir mon amou-
reux martyr,
Je fuirais pour jamais sans dire seu-
lement.

Adieu.

Voilà mes sentimens, Timan-
dre, sur la declaration que vous
exigez de moy; n'en demandez pas
davantage il faudroit necessaire-
ment que vostre cœur sortît d'af-
faire d'abord que le mien seroit
en estat d'y entrer. Je vous fuirais,
si je n'avois pas le droit de vous
bannir; ou je vous bannirois, si
j'en avois le pouvoir. Quel triste
sucez d'une si belle passion! Et
que nous reviendrait-il des dé-
bris de nostre mutuelle tendresse.
Vous m'admireriez, & je vous
plaindrois, ce seroit là tout le fruit
de cet amour si tendre. Croyez-
moy, nous pouvons nous admi-
rer

rer l'un & l'autre à moins de frais. Admirez un jeune cœur qui sçait déjà se défendre comme s'il avoit esté attaqué toute sa vie , qui connoist toutes les ruses de l'Amour , & qui les évite avec adresse. Mais aussi faites en sorte que j'admire la constance de votre cœur à surmonter toute la dureté du mien. Peut-estre ne la gardera-t-il pas long - temps , & qu'il n'aura de la tendresse que trop tost pour son repos & pour le vôtre , puisqu'il en coute presque autant à un cœur aimé qu'à un cœur amoureux ; ainsi ne désesperez pas de le voir un jour au même point que le vostre ; fatiguez à force de soins & de tendresse , la dureté que vous y trouverez , la persévérance vient à bout des plus opiniâtres & des plus rebelles. Alors ne craignez pas l'effet de toutes mes menaces ; & sans recourir à un aveu qui interesse un peu trop nostre

gloire, il y a mille moyens de découvrir une passion naissante que l'on voit croître avec plaisir. Si la langue n'ose rien dire, du moins les yeux parlent dans cette occasion, un peu de desordre & d'embaras l'explique avec plus de délicatesse, qu'un aveu qui nous feroit rougir.

*Et sur tout certaine langueur
De nos cœurs charmante Interpre-
te,
Mal gré ma severe rigueur
Avoüera bien-tost ma défaite.*





RE'PONSE,
D E
T I M A N D R E
A
L A J E U N E I R I S.

Lettre vingt-deuxième.

VOstre Rondeau redoublé auroit infiniment augmenté l'estime que j'ay conceüe de vostre genie , si je n'estois d'ailleurs trop convaincu de son sçavoir faire ; & si j'avois l'esprit aussi libre & aussi dégagé que vous , j'y aurois répondu sans doute ; mais les mouvemens de mon cœur étouf-

L ij

fent les lumieres de mon esprit ,
& il ne m'en reste encore assez que
pour voir que je n'en ay plus au-
prés de vous. Tout ce que je puis
vous y répondre , c'est que je vous
aime éperduëment. Voilà tous mes
Rondeaux , tout mon Esprit , &
tout mon Merite. Je ne suis point
en estat de vous en dire davanta-
ge ; mon amour , mon départ , &
mes chagrins , m'occupent si ten-
drement , que je n'ay pas le loisir
de respirer.

*Jugez , charmante Iris , de mon tri-
ste embarras ,
A peine à mes soupirs tout mon cœur
peut suffire ,
Comment pourrois-je vous écrire ,
Je vous aime , je pars , & vous ne
m'aimez pas.*

Que je ferois de jolis Rondeaux,
si j'avois cette tranquillité dont
vous jouissez. Mais enfin prenez
un peu de ma tendresse , & don-

nez-moy un peu de vostre esprit ,
nous en ferons un plus agreable
temperament. Vous auriez plus de
plaisir que vous n'avez , & j'au-
rois un peu moins de chagrin ;
enfin je vous écrirois de plus jo-
lies Lettres , & vous auriez de
plus tendres sentimens. Cepen-
dant vous n'avez que de l'Esprit ,
& moy je n'ay que de la Tendresse.

*Triste partage , hélas ! pour le Cœur
d'un Amant ,*

*Quand il est seul qui s'intéresse :
Si bien que nous avons dans ce cruel
moment ,*

*Vous tout l'Esprit , moy toute la Ten-
dresse.*

Cependant je vous assure que
vous auriez mille plaisirs que vous
n'avez pas , si vous étiez plus
intéressée dans cette affaire ; un
peu de tendresse vous feroit passer
mille chagrins , puisque sans l'A-
mour les plaisirs mêmes sont fa-
des & insipides.

Oüy, l'Amour vous doit faire en-
vie

Sa douce & charmante langue
Qui réveille si bien un cœur,
Est l'unique sel de la vie.

J'aurois mille jolies choses à
vous dire là-dessus, mais je n'en
ay pas le temps; & je ne suis gué-
re en estat de vous écrire des gen-
tillesses; je vous aime, je pars,
je ne vous verray plus, j'ignore
comme je suis dans vostre cœur,
le mien n'est occupé que de vous.
Que de crainte! Que d'embarras!
Je ne vous verray de long-temps,
je n'auray plus la douceur de l'es-
perer, je ne seray plus quinze
jours à attendre un moment si
agréable. Je ne sentiray plus cette
émotion charmante que vostre
abord m'inspire toujours. Ce trou-
ble si doux & si sensible quand
vous me donnez vos Lettres de
vôtre propre main, & que vous

recevez mes réponses de la mienne
devant des gens qui ne s'en ap-
perçoivent point , & à qui nous
en faisons mystere. Sur tout , sou-
venez-vous de mon trouble d'hi-
er en vous donnant ma Lettre ,
& en recevant la vostre. Cela m'é-
pargnera la peine de faire un Ron-
deau pour répondre au vôtre qui
est admirable ; cependant.

*Quand du poids de l'Amour je suis
seul accablé ,
Vous n'en êtes point accablée ,
Mais ma tendresse redoublée
Vaut bien un Rondeau redoublé.*

Vostre Prose est tres-delicate ;
& si j'avois le temps d'y répondre ,
je vous dirois en deux mots que si
vous m'aimiez une fois , bien loin
de me fuir ou de me bannir , vous
me chercheriez par tout comme
je vous cherche ; que nous ne fe-
rions point naufrage au port ,
mais que nous y surgirions heu-

reusement : & il n'arriveroit point de débris de nostre tendresse mutuelle , mais une liaison plus forte que jamais ; & qu'en pourroit-il arriver de plus , si ce n'est ce que je vous disois dernièrement.

*Il en arriveroit mille & mille desirs,
Il en arriveroit mille & mille tendres-*

*ses ,
Il en arriveroit mille & mille cares-*

*ses ,
Il en arriveroit mille & mille plaisirs.*

Je ne vois pas qu'un pareil naufrage fut fort perilleux. Après tout , songez que vous perdez bien du plaisir à vous défendre si long-temps ; c'est une jolie terre à défricher que vostre Cœur, mais n'y faites pas naître de nouvelles Epines ; admirez donc ma tendresse & ma fidélité , mais ne les fatiguez pas par une résistance si longue.

Sur tout hâtez cette douce langueur

*De l'Amour charmante Interprete,
Défaites-vous de certaine rigueur,
Vous aimerez après vostre défaite.*



TIMANDRE

A

LA JEUNE IRIS

Lettre vingt-troisiesme.

JE n'ai point esté surpris d'estre
Oublié de Mademoiselle.... mais
j'avois esperé que vous vous sou-
viendriez de la promesse que vous
m'aviez faite d'envoyer tous les
Mecredis à la Poste prendre les
Lettres que je vous adressois sous
le nom de Mademoiselle D.... j'en
ay écrit deux qui y sont demeu-
rées long-temps, & que j'ay en-
voyé retirer de peur qu'elles ne
fussent perduës. Je me plains fort

de l'oubly de cette charmante D...
qui m'avoit promis de m'écrire. Ne
murmurez pas, s'il vous plaît, si
je vous ay quitté pour elle, puis
qu'elle a autant de merite que
vous. Son dernier Rondeau est en-
chanté, on a icy admiré son es-
prit, sa delicatesse, & la justesse
de ses expressions; & des person-
nes de la plus haute qualité sou-
haitoient avec empressement de
connoistre sa charmante personne,
comme ils connoissoient la beauté
de son esprit; de sorte que

*Ils ont trouvé ses Vers & sa Prose si
belle;*

*Que déjà pour comble de maux
Ils semblent soupirer pour elle,
Et je tremble d'avoir des Princes
pour Rivaux.*

Ils en parlerent avec tant d'esti-
me, & luy rendirent tant de ju-
stice, que j'en fus presque jaloux;
ils pesterent contre la Province qui

renferme un Genie auffi delicat que ceux de la Cour ; & on a bien de la peine à croire qu'à quinze ans & demy l'on pût en ſçavoir tant. Vous ſçavez quels ſentimens j'ay pour cette charmante perſonne ; vous la connoiſſez , ainſi ne ſoyez point jalouſe ſi je m'attache à elle. Je ſçais que je vous ay touſjours été trop indifferent , pour avoir le moindre regret de perdre un cœur comme le mien ; l'aimable D. l'a accepté , & luy inſpire une tendreſſe qui ne finira qu'avec ma vie. J'attends de ſes nouvelles avec une impatience qui ne ſe fait pas ſentir aux cœurs indifferents. Elle ſçait que je ſuis logé à ... je fus au deſeſpoir de partir ſans luy pouvoir dire adieu , mais il n'y avoit point de remiſe. D'ailleurs , il ſembloit qu'elle ſe ſoucioit fort peu qu'on prît un congé d'elle, qu'elle me me donnoit que trop librement. Je vous ſuplie de me faire ſçavoir de ſes nouvelles, puisſque vous me re-

fusez de m'apprendre des vôtres.
 J'ay risqué cette Lettre par Made-
 moiselle.... Reponse pour Samedi,
 je vous en conjure, & croyez que
 je suis, & à vous, & à Mademoi-
 selle D...

Le très-hum....



R E' P O N S E

D E

LA JEUNE IRIS

A

TIMANDRE.

Lettre vingt-quatrième.

EN verité, Monsieur, je vous
 cōptois déjà parmy mes Amans
 revoltés. En effet, vostre prompt

retraite avoit tout l'air d'une revolté. Cependant on me disoit icy que vous m'aymiez : mais comme vous ne me le disiez pas vous-mesme , qui aviez le plus d'intérêt à la chose, je ne sçavois qu'en croire. Quoy ! partir sans me dire adieu. C'est tout ce que pouvoit faire l'homme du monde le plus desespéré , ou le plus indifférent. Grâce à mes yeux , vous n'estes pas le premier : Et grâce à ce que ces mêmes yeux ont fait naître dans vostre cœur, vous croyez bien ne devoir pas estre le second : Car voulez - vous que je vous dise , je remarque un certain air de confiance dans vostre Lettre , qui n'est nullement de mon goust. Vous parlez de vostre tendresse , comme si elle devoit nécessairement supposer la mienne , & franchement je vous trouve un peu hardy pour un Amant absent. Que sçavez-vous si vous croyant perdu pour moy , je n'ay point voulu regagner quel-

qu'autre Amant ; & si pendant ce prétendu interregne , j'ay toujours été la maistresse de mon cœur. Cela est un peu sujet à caution , vostre air tranquille est assez hors de saison dans un temps où tout véritable Amant doit craindre. Pensez-vous que vostre absence soit plus fatale à mon repos , que n'a esté vostre presence ; & que ce qui fait mourir ordinairement la tendresse la mieux formée , ait fait naistre la mienne. Je voudrois que vous en fussiez un peu plus alarmée , afin de pouvoir estre en estat de vous rassurer dans la suite, & de vous dire, plutôt que vous ne vous le diriez à vous - mesme , que je suis encore libre , & par consequent en estat de m'engager. J'aurois cent jolies choses à vous dire là-dessus ; mais je n'en ay pas le loisir , car je me doute bien que vous attendez ma réponse depuis trois ou quatre jours.

Je n'ay reçu vostre Lettre que

d'hier; & comme aparamment on l'a ouverte avant que de me la donner, & que je seray obligée d'y répondre avec Mademoiselle... attendez-vous à quelque dureté; vostre imprudence le merite bien, & je vous trouve bien peu ménager de la gloire de Mademoiselle D... qui a trop de rapport avec moy, pour n'estre pas prise pour moy-mesme; prenez mieux vos mesures une autrefois: Si vous aviez tardé icy encore deux jours, j'aurois accepté la voye de que je trouve plus commode & plus seure; vous pouvez y adresser vos Lottres tous les Vendredis, je les enverray prendre par des gens fidelles, & vous recevrez les miennes tous les Mardis. Adieu; de vos nouvelles, avec tout ce qui se fera de plus galant à Paris.

*Lettre vingt-cinquième.*

SI j'estois un peu moins revolté contre la raison , je le serois sans doute contre l'Amour ; & je devrois estre party) grace à vos fiertez) non pas le plus desespéré , mais le plus indifferant de tous les hommes. La maniere brusque dont vous me quittâtes , pouvoit bien autoriser la mienne : cependant , s'il vous en souvient , de quel air vous dis - je adieu , & de quel air le receutes - vous ? Mais passons , je crains que ce souvenir ne vous fasse connoistre que je partis bien plus-desespéré qu'indifferent. Je fais cependant tout mon possible pour le devenir ; & si je prens , dites-vous , un certain air de confiance dans mes Lettres qui n'est pas de vôtre goust , vous prenez tous les jours dans les vôtres un certain air d'inference qui n'est

n'est nullement du mien. Si vous me trouvez un peu hardy pour un Amant absent ; j'ose vous dire à mon tour que je vous trouve un peu hardie pour une Maistresse absente ; & si ma presencen'a point esté fatale à vostre repos , ne craignez-vous pas que cet aveu sincere ne me rende tout le mien ? puis que l'absence , selon vous , fait mourir souvent la tédresse la mieux formée. Sur vos maximes , si je dois craindre un Rival dans votre cœur, n'avez - vous pas lieu de craindre aussi quelque Rivale dans le mien : il seroit bien autorisé par vos froideurs à vous faire une infidelité : car après tout pensez-vous que les douceurs & les charmes de Paris ne me puissent faire oublier les chagrins & les fiertez de.... Croyez-moy , Paris est une Ville enchantée.

*Oùy , l'on y trouve mille apas,
De la Beauté , de la jeunesse ,*

M

De l'Esprit, de la Politesse.

Vous en avez, l'on en fait cas.

*Mais l'on y trouve aussi ce que vous
n'avez pas,*

Je veux dire de la tendresse.

Je crois que le dernier vous devoit plus allarmer que le reste ; & si vous ne devez pas estre inquiete du costé de l'esprit & du merite, vous ne devriez pas estre si tranquille du costé de la tendresse, puis que toute Maistresse aussi fiere & aussi indifferente que vous, devoit craindre la douceur & les manieres de quelque Rivale plus humaine. Je vous avouë de bonne foy, quand je vous vois si peu de passion. que je voudrois étouffer la mienne, & que je souhaiterois estre en estat de vous dire aussi tranquillement que vous me le dites, que je suis encore libre, & que vous pouvez m'engager ; mais que vous connoissez bien vostre fort & le foible de mon

cœur , & que vous craignez peu de le perdre, Que j'aurois de plaisir à vous rassurer vous-même , si vous estiez un peu plus timide sur mon compte ; mais vous avez bien raison d'avoir là dessus ce que dit le Misanthrope , une intrepidité de bonne opinion. Elle est fondée sur vostre merite. Cependant depuis que je suis à Paris je fais tout mon possible pour ne point penser si souvent à vous , & pour m'attacher auprès d'une des plus - jolies femmes de France , qui aura sans doute plus de bonté que vous,

*Mais enfin, bien qu'elle soit belle,
Qu'elle soit moins que vous rebutante
& cruelle ,*

*Et qu'elle reçoive mes vœux :
J'en seray plus-aimé , mais non pas
plus heureux.*

Je ne puis mieux finir que par là, c'est vous en dire assez. Adieu, j'attens de vos nouvelles.

M ij



Lettre vingt-sixième.

DE TIMANDRE.

J'Arrive de Versailles où j'ay esté trois jours. Je n'ay point trouvé de Lettres de vous à mon retour; j'en attendois Mardy comme vous me l'aviez promis : cela me met en peine si vous avez reçu la mienne par la voye de.... Tirez moy d'inquietude, s'il vous plaist, & au plutôt. Je vous écris à la haste, car l'heure de la Poste presse. Si j'étois aussi content de vous que je le suis de.... je serois trop heureux. On m'y a fait mille honnestetés & vous ne m'en faites pas une : cependant je vous adore & je ne suis occupé que de vous ; c'est vous en dire assez, Réponse je vous en conjure :

je crois la voye de.... fort seure. Je n'ay point de réponse de Mademoiselle.... je ne trouve pas son procédé fort honneste si elle a ouvert la Lettre que je luy adressois pour vous. Elle m'écrira quand il luy plaira ; mais je ne luy enverray point les *Airs* de *Dambrüis* qu'elle ne m'ait fait réponse. Je suis au desespoir que l'heure presse ; mais il faut finir malgré moy en vous assurant que je seray éternellement à vous. Réponse, s'il vous plaît . aussi-tost que vous aurez reçu la mienne : car il ne m'importe pas que ce soit le *Mardy* ou un autre jour , puis que vous sçavez mon adresse qui est seure.





LA JEUNE IRIS

A TIMANDRE.

Lettre vingt-septième.

I'Ay eu quelques Amans en ma vie ; mais je n'en ay jamais vû de si sincere que vous. Comme vous m'aimiez aparamment pour m'avoir veuë , je me devois bien douter que vous ne m'aimeriez plus ne me voyant pas, & que ma seule idée ne pouvoit pas tenir bon contre tant de jolies personnes que vous voyez tous les jours ; jamais Amant n'a fait confidence à celle qui devroit causer son tourment des plaisirs qu'il goûte en son absence. A n'en point mentir vous ramenez l'integrité des premiers Siecles ; & si vous n'estes du vieux temps par la constance,

vous l'estes du moins par la sincerité : c'est une vertu aussi , & vous l'avez choisie au préjudice de l'autre ; mais que ne me consultiez - vous ? vous auriez choisi la premiere. Tout-de bon , je suis fort scandalisée de votre procédé ; je pense que j'aurois mieux aimé un vice un peu plus complaisant qu'une vertu si desobligeante. Je ne sçay si c'est vostre franchise ou vostre inconstance qui me desoblige le plus ; je me dis que c'est l'aveu qui m'offense ; mais en verité je ne veux point trop décider si c'est le mot ou la chose : pensez en tout ce qu'il vous plaira. Après tout cette prétendue infidelité m'est un peu suspecte d'une tromperie d'Amant qui est plus fidele qu'il ne le croit estre : car enfin , quand on quitte les Gens, on ne les avertit point , on se laisse aller à son panchant , & l'on ne fait point des raisonnemens si rafinez. Je crois que vous avez

voulu éprouver si je serois sensible à vostre perte , en ce cas , je vous le pardonne ; Mais : quoy vouliez vous que la jalousie précédast la tendresse dans mon cœur ? pourquoy y vouloit faire naître un pareil sentiment , quand il est si doux d'en inspirer de plus délicats. Vouliez-vous que je commençasse à ressentir l'Amour par tout ce qu'il a de plus cruel ; au lieu de m'apriivoiser avec luy , vous m'auriez irritée contre luy. Vous ménagiez mal vos interets , & vous preniez mal vos mesures : Car enfin

*L'amour ne se fait voir que par ses
beaux costez ;*

*Il a soin de cacher tout ce qui fait om-
brage*

*Et nos cœurs garderoient toujours
leurs libertez ,*

*S'il leur faisoit prévoir un cruel Es-
clavage.*

En effet , la jalousie (à ce qu'on
dit)

Et de Timandre. 145

dit) a des mouvemens trop pi-
quans ; elle irrite plutôt que d'a-
douceir nostre ame : si bien qu'au
lieu de me faire goûter les plai-
sirs & la douceur de l'Amour, vous
m'en voulez d'abord donner les
chagrins & l'amertume : ce début
ne m'auroit pas menée loin, il fal-
loit prendre le contre-pied , l'A-
mour a des voyes plus douces pour
s'insinuer dans un cœur : car que
vous attirera celle que vous avez
prise, sinon ce Rondeau ?

Vous craignez d'estre encor
Amant d'une Bergere ,
Que voudriez quitter pour autre un
peu moins fiere.

Ah ! ne partagez point entre nous
vostre cœur.

Soupirez en repos pour ce dernier
Vainqueur.

Il est fort naturel que la douce en
préfere.

Je n'ai rien à vous dire, Et vous pou-
vez le faire.

N

Mais je fais à mon cœur leçon assez
severe,

Et luy dis fierement qu'est-ce qui
vous fait peur ?

Vous craignez.

Il falloit s'alarmer quand on vouloit
me plaire ;

Le respect, la tendresse est au repas
contraire :

Lors on vous permettoit une douce
frayeur,

Elle est hors de saison, Timandre est
sans ardeur.

Et que dois-je penser de ce qu'en cette
affaire

Vous craignez.

On m'a dit qu'il falloit que les
Rondeaux fussent du stile de Mar-
rot : j'ay voulu l'imiter, & je vous
en envoie encore quelques-uns.
Vous m'en direz vostre avis.

R O N D E A U.

C'EST perdre temps, disoit une
Bergere,
D'employer soins, tendresse, ardeur
sincere,

Larmes, soupirs ne peuvent ne amou-
voir.

Contre mon cœur l'amour est sans pou-
voir.

Si fis-je bien de luy rompre en visière.
Le repentir suit toujours cette affaire.

Disoit Damon à ce cœur solitaire,
Peut-on d'aimer ne faire son devoir,

C'est perdre temps.

Or ce Berger à la fin scût luy plaire,
Dont force fut d'estre un peu moins

severe.

L'amour bien tost la fit apercevoir,
Pour l'empescher, helas, on a beau

faire,

C'est perdre temps.

AUTRE - RONDEAU.

A Demy mot entendre une dou-
ceur ,

Est dangereux pour celle dont le cœur
Jeune & galant pourroit se laisser
prendre :

Mots emmiellez dans ce cœur font
descendre ,

Sans qu'il y pense une rendre l'agneur,
De la raison la severe rigueur,

Pour l'arrester fait bien quelque ru-
meur ;

Mais que peut-elle , hélas ! que nous
deffendre

A demy.

Amour plus fort en vient à son bon-
neur ,

Donc c'est en vain qu'on s'arme de
froideur ,

Quand il luy plaist reduire un cœur
en cendre ,

On ne doit point nulle grace en at-
tendre

A demy.

RONDEAU REDOUBLE.

ON en voit peu d'Amans tant
delicats,
Parmy ces gens qui poussent la fleu-
rete.

Comme Damon, Tyrcis & Lcidas;
Mais ils sont pris, l'affaire en est ja
faite.

Ceux-là manquez, n'écoutez plus,
Lisette,

Maints Fanfarons brûlans pour vos
appas,

Vous protester une flamme"discrete;
On en voit peu d'Amans tant deli-
cats;

Sur leurs sermens ne les reçoit-on pas?

Cœur bien apris volontiers les rejette,

Trop on a vû de fameux scelerats

Parmy ces Gens qui poussent la fleu-
rete.

Or entre nous, songez à la retraite:

Car s'exposer est un trop fâcheux cas;

Evitez gens que vostre cœur souhaite,

Comme Damon, Tyrcis & Lcidas.

N iiij

*Dessins sur eux vous causent embar-
ras ;*

*Cét embarras devient Amour par-
faite.*

*De cet avis maints cœurs ne font
grand cas ;*

*Mais ils sont pris , l'affaire en est ja
faite ,*

Le négliger marque assez sa défaite.

En ce peril ils trouvent mille appas ,

*Que l'on doit fuir cette amorce se-
crete.*

Voir on devroit ; & cependant , belas

On en voit peu.

Fin de la Première Partie.



L E
 COMMERCE
 GALANT.
 SECONDE PARTIE.

 LA JEUNE IRIS
 A TIMANDRE.

LETTRE I.

JE sçay bon gré à..... des
 honnestetez qu'elle vous a
 faites ; & je vous sçay bon gré
 aussi de celles que vous souhaitez
 N iiiij

encore avec cela pour estre content. Comme l'exemple est chez moy de dangereuse consequence, peut-estre vous en aurois-je fait quelques-unes; mais j'appréhendois qu'elles fussent perduës en chemin, comme la dernière Lettre que je vous ay écrite. J'en regrette la perte, & je pense que je me résoudray à rompre tout commerce, si elle n'est retrouvée. Je serois fort fâchée que mes honnestetez tombassent entre les mains de Gens qui n'en useroient pas bien. Je suis dans un si grand chagrin, que je ne sçay ce que je fais. Je tremble encore d'une aventure où je viens d'estre exposée. Je tremble pour celle de ma Lettre qui estoit jointe à plusieurs Rondeaux que je vous priois de me corriger. Vous m'aviez promis les Vers de Madame D..... & vous ne me les envoyez point. Tout le monde dit icy que vostre..... & vous, ne m'en avez rien dit. Je n'en ay pas veu seu-

de Timandre. 153

lement un Vers. Jugez si je dois
estre fort tranquile après tant de
sujets de ne l'estre pas. Il vous est
aisé de connoistre mon desordre
par celuy de ma Lettre. Adieu. Si
l'autre est perduë , celle-cy sera
peut-estre la dernière. Faites - en
une exacte recherche. Vous deviez
la recevoir Mardy , ou m'avertir
du moins que vous estiez à Ver-
sailles. Je ne sçaurois vous par-
donner cela.



LETTRE II.

NE soyez plus allarmée de vo-
tre Lettre. Je l'ay receuë,
avec vos Rondeaux , que je trouve
inimitables. On me l'apporta une
heure après que je vous eus écrit;
mais je ne la receus que le Jeu-
dy. J'ay reçu vostre autre Lettre
Dimanche. Je serois inconsolable,
d'avoir perdu de si charmantes

choses. Vos Rondeaux passent ceux de Marot, & l'on peut dire pour eux le mot de vostre Rondeau redoublé, qui est, qu'on en voit peu, ou plustost l'on n'en voit point du tout qui en approchent. Ce sont des Copies qui passent les Originaux. On vous admire, & d'on vous adore par ces échantillons, & l'on ne sçauroit croire sur tout qu'à seize ou dix-sept ans, vous fassiez ce qu'à cinquante on a bien de la peine à faire. Pour moy, je n'en suis plus surpris. Mais pour répondre à vos deux Lettres, dites-moy, s'il vous plaist, quel péril avez-vous couru? Vous me faites trembler moy-même, & vous ne m'expliquez rien. Si j'avois perdu vos deux dernières, j'en aurois eu le plus sensible regret sans-doute. Mais quoy? vostre cœur y a-t-il quelque part? Peut-estre qu'un peu d'honnesteté vous a fait dire que ma franchise ou mon inconstance

vous desoblige , & que vous ne voulez pas décider si c'est le mot , ou la chose. Helas ! oseray-je bien penser que c'est la chose , & non pas le mot , & que vous auriez quelque regret de me perdre ? Non , malgré ce que vous me dites, je ne m'en flate point ; c'est un effet de vostre complaisance , & non pas de vostre crainte. Mais enfin pouvez - vous douter un moment d'un cœur qui est à vous sans réserve ? Helas ! il n'est que trop constant pour son repos , & par pitié vous devriez souhaiter qu'il vous aimast un peu moins. Peut-on vous connoître comme je fais , & ne pas vous aimer éternellement ? Quelle injure faites-vous à mon cœur & à mon discernement ? Quelle marque vous ay-je donnée de méchant goust , pour croire que je puisse trouver rien d'aimable auprès de vous ? & ces jeunes Personnes que vous me reprochez , peuvent-elles tenir con-

tre vostre Ombre ? Ah , qu'elle est difficile à combattre, cette Ombre charmante , ou plutoſt qu'elle est accoutumée à vaincre ! Et quand je vous ay menacée de ces jolies Perſonnes que je vois , à la verité ,

*Mon cœur faiſoit le Fanfaron ,
Il ne parloit pas tout de bon ;
Toujours tendre, & toujours fidelle,
Près d'une autre cent fois, malgré tous
mes efforts ,
Il ſoupiroit pour vous , voulant parler
pour elle ;
Et ſouvent qu'une Ombre ſi belle
M'a fait quitter de jolis Corps !*

De bonne-foy, charmante Iris , croyez-vous que je ſois ſenſible à d'autre plaisir qu'à celui de recevoir vos adorables Lettres ? Il eſt vray que je vois du monde , & je me trouve aſſez ſouvent avec des Gens qui pourroient ſans-doute toucher un cœur moins préoccupé que le mien ; mais enfin je ne

& de Timandre. 157

vous trouve point , & c'est tout
dire ; de sorte que

*Souvent en Compagnie une absence
d'esprit ,*

*Fait que je n'entens pas même ce qu'on
me dit.*

*On m'a cent fois trouvé dans ce de-
sordre extrême ,*

*L'on m'a sceu reprocher de n'estre pas
moy même.*

*Je me suis réveillé de ce sommeil si
doux ,*

*Et j'ay toujours surpris mon cœur au-
près de vous.*

En effet, je ne pense qu'à vous;
& quelquefois même, par un effet
contraire, quand je suis avec de
certaines Gens, je brusque d'assez
jolies Personnes qui ne peuvent
mais de vostre absence. Ma bile se
répand sur tout ce qui s'offre à
mes yeux. Je deviens satyrique; & le
chagrin que j'ay de ne vous point
voir, & d'estre éloigné de vous, se

répand sur ceux que je vois, & qui se trouvent auprès de moy pour leurs pechez. Je ne sçay si ce noir chagrin vous donnera quelque joye ; mais le peu d'intérêt que je prens à tout ce qui n'est point vous, me rend d'une humeur assez particulière ; & comme je n'ay rien à ménager , on trouve quelque-fois dans mes brusqueries des rencontres qui ne déplaisent pas. D'ailleurs, je me donne de certains airs d'indifférence , grace à la tendresse que j'ay pour vous , qui ont par hazard un autre effet, & je vois par là que souvent les plus tendres Amans ne sont pas les plus heureux.

Où, par un effet tout contraire,

A des cœurs où le mien ne prend point d'intérêt,

Il arrive souvent qu'il plaist,

Sans avoir dessein de leur plaire.

Mais que m'importe, hélas,

De leur plaire, ou de leur déplaire,

Si mon amour ne vous plaist pas

de Timandre. 159

C'est la seule affaire de mon cœur, vous le sçavez ; mais que ne suis-je aussi assuré du vostre, que vous devez l'estre du mien ! & si je devois aussi peu craindre de Rivaux, que vous de Rivaless, que je serois heureux ! J'en tremble, trop aimable Iris. Je ne puis vous le celer, je vous aime si tendrement, & je suis si éloigné de vous...

*Ces Bergers dont vous faites cas,
Qui vous font passer maints he-
las,*

*Ecrire, mains Rondeaux, & Chan-
sonnets tendre,*

Ces Tyrcis & ces Licidas,

Sont-ils les Rivaux de Timandre ?

Je n'en doute point, vostre mérite m'en fera de tous ceux qui auront des yeux & un cœur. Mais n'ont-ils point de pouvoir sur le vostre ? Vostre Rondeau de *C'est perdre temps* est enchanté ; mais qu'il me donne d'inquiétude ! &

ce Damon qui fit aimer ce cœur solitaire , dont force fut d'être un peu moins severe , n'a pas perdu son temps quand j'ay perdu le mien auprès d'une Bergere si aimable. Que j'en suis scandalisé à mon tour, & que j'en ressens un mortel chagrin ! Vostre autre Rondeau de *A demy mot* est encore inimitable. Helas ! que vous avez de tendresse dans le cœur , pour produire de si jolis & de si tendres Vers ! Mais pour qui est cette tendresse ? Que j'en suis allarmé ! Que vous faites de jolies choses où Timandre n'a point de part , lors que je ne peux rien faire que pour la jeune Iris ! Je vous sacrifie tout, & je vous adore uniquement.

*Je pourrois vous donner le change ,
Je vois une Philis aussi belle qu'un
Ange ,*

*Une Amarante encore qui peut avoir
son prix ;*

Mais tout cela vaut-il la jeune Iris ?
Je

Je pense qu'après cela , si vous prenez quelque intérêt à mon cœur, vous devez estre biẽ rassuré; rassurez-moy un peu à vostre tour de ces Damons , de ces Tyrcis , & des Licidas qui ont le plaisir & l'honneur de vous voir , & que peut-estre vous écoutez , tandis qu'absent de vous à peine m'est-il permis de vous écrire. Songez un peu à vostre fidele Timandre ; mettez son nom dans vos Ouvrages, & sa tendresse dans vostre cœur ; songez qu'il n'adore que vous ; & pour vous faire connoistre toute la délicatesse & la force de ses passions, croyez que quoy qu'il en arrive ,

*J'aime mieux porter vostre chaîne,
Vous voir fiere, ingrate, inhumaine,
Et toujours malheureux adorer vos
appas ,
Que d'estre aimé de vous, & ne vous
aimer pas.*

Réponse ample , je vous en con-



jure. Découvrez-moy une fois les sentimens de vostre cœur ; faites réflexion sur la tendresse de ce dernier vers. Adieu. Croyez que je vous aime éperduëment. C'est la seule grace que mon cœur vous demande ; c'est à vous à décider si c'est la seule que la tendresse mérité. Adieu.



LA JEUNE IRIS

A TIMANDRE.

Lettre III.

JE me doutois bien que vous fessiez plus fidelle que vous ne le pensiez , ou du moins que vous ne me le vouliez faire accroire. On ne s'échape pas si facilement de ma main. Ma Cour (si j'ose ainsi parler) offit (tous les jours, loin de diminuer. Beaucoup de

& de Timandre. 163

Gens y viennent , & peu s'en vont.
On ne quitte pas si facilement des
chaînes dont on s'est chargé volon-
tairement, & qui paroissent assez
douces. Ce sont les pensées que
j'ay toujours eu de vous & de moy,
& je suis bien-aise de ne m'estre pas
trompée, & d'avoir raisonné juste
sur une matiere assez délicate. Mais
aussi ne vous apercevez . vous
point que je vous ay voulu ren-
dre le change ? & tous ces Da-
mons , ces Tyrcis, & ces Alcidons,
parmy lesquels je ne vous nomme
pas , ne vous ont-ils point fait
soupçonner un peu de malice à
mon fait ? Aurois-je oublié le nom
de Timandre que je sçavois bien
qui ne m'avoit pas oubliée ? votre
amour ne se fait-il pas distinguer
dans la foule des autres ?

*Entre mille petits Amours
Que déjà mes yeux ont fait naître ,*

Le vostre par de fins detours

O ij

Sçait bien se faire reconnoître.

*Il veut tantost attaquer ma fierté,
Par des respects, des soins, de la
tendresse ;*

*Tantost par des soupçons conduits
avec adresse ,*

*Il voudroit attenter sur ma tranqui-
lité.*

*Ah, que l'on est contrainte à se mettre
en défense*

. Contre un Amour aussi sçavant !

. Et qu'on ne s'en tire souvent

Qu'aux dépens de l'Indifférence !

Ne doutez pas que je ne m'a-
perçoive fort bien que vous m'ai-
mez , & c'est ce qui m'oblige à
me tenir sur mes gardes. Vostre
amour est trop éveillé , & pour
peu que mon cœur voulût enten-
dre raillerie , je pense qu'il ne luy
laisseroit guère de repos. Grace à
son indifférence naturelle , il s'est
assez bien maintenu dans la tran-
quillité. Mais qui pourra me ré-
pondre qu'il s'y maintiendra tou-

jours, & qu'il n'éprouvera pas à la fin ces inquiétudes tant vantées par les Amans, & tant appréhendées par celles qui sont en danger de devenir Amantes ? Toute la résistance que l'on fait contre l'amour, ne sert qu'à augmenter sa gloire ; & quand on en connoît la puissance, on est bien prest de la ressentir. Après tout, qu'est-ce que combattre, sinon se rendre peu à peu, amuser sa raison, & luy faire quelque honnêteté, en luy donnant congé ? Un cœur n'en est pas moins vaincu, pour ignorer sa défaite, & l'Amour ne perd pas ses droits, pour se les faire payer sans qu'on s'en aperçoive ; mais c'est toujours quelque chose, que d'oser luy refuser des hommages, quand on sçait fort bien qu'il les a reçeus, & de se pouvoir dire à soy-même qu'on est encore libre, quand on ne peut pas l'assurer aux autres. Il me semble que ce n'est pas trop mal raisonner de la ten-

dresse pour une jeune Indifférente. Four-de-bon , je ne sçais si je dois donner l'effor à mon esprit, & luy faire connoître une chose que l'on ne connoist que trop tost. Je devrois le laisser comme le vostre, qui ne se mette de rien , qui voit venir le mien de loin , & qui ne voudroit pas le fatiguer pour l'empire du plus aimable cœur du monde. Je vous avois demandé quelques Vers galans pour ma Feste , que vous avez laissé passer tranquillement , & pour qui vous n'avez pas seulement fait un Vers. reposez-vous sur vostre cœur du soin de toutes vos affaires ? En vérité, si vous continuez d'en user ainsi , je vous menace de laisser faire à mon esprit tous les frais de l'Intrigue. Vous pouvez rendre les choses plus égales. Occupez mon esprit par les ouvrages du vostre , & je vous promets qu'il n'empiétera plus sur les droits de mon cœur.



LETTRE IV.

LA menace que vous me faites de laisser faire à vostre esprit tous les frais de nostre commerce , m'a tellement incommodé , que j'en cherche par tout pour vous satisfaire. Ne pouvant rien fournir de moy , je vous envoie toujours à bon compte les Ouvrages de Madame D... & pour me tirer encore d'affaire à peu de frais , je n'aurois qu'à vous renvoyer vostre dernière , elle n'en est que trop remplie , & je vois bien avec chagrin , que quand je me repose sur mon cœur du soin de toutes mes affaires , vous abandonnez à vostre esprit seul le soin de toutes les vôtres. Vous me reprochez que je n'ay rien fait pour vostre Feste. Hé quoy , je la solennise tous les jours , puis qu'il ne se passe point d'heure ,

ny mefine de moment , où je ne fa-
crifie à l'adorable & mes pensées
& mes fôûpirs.

*Charmante Iris , pouvois-je oublier
vôtre Fefte ,
Puis qu'il eft tous les jours vôtre Fefte
pour moy.*

Cependant il faut que je faffe
quelque chofe d'extraordinaire ,
puis que vous me promettez que
vôtre efprit n'empiétera plus fur
les droits de vôtre cœur. Je mets
mon pauvre genie à la gefne , pour
en tirer quelque Rondeau , ou
quelque Madrigal ; mais quoy , en
oferoit-il produire auprès des vo-
ftres , qui font inimitables ? Ah !
que fi vous vous contentiez des
ouvrages de mon cœur , qu'il luy
feroit bien aifé de le tirer de cette
affaire, & qu'une vingtaine de bons
fôûpirs vaudroit bien mieux qu'
une vingtaine de méchans Vers !
N'importe, vous me demandez vo-
ftre

stre Portrait; faisons-le toujours en
petit, en attendant mieux, & le
voicy vaille que vaille en

RONDEAU.

Qu'une Philis en jolis Vers fé-
conde,

En maints Billets où tant d'esprit
abonde,

Est vive & gentie, & que l'on en fait
cas!

Le blond Phébus frappé de ses appas,
De son beau nom remplit la terre &
l'onde.

On ne voit point de cœur qu'elle ne
fronde,

Et point d'esprit que le sien ne con-
fonde.

Pour des Rondeaux, Marot mieuX
n'en fit pas

Qu'une Philis.

Elle a des yeux où l'Amour fait la
ronde,

Un air fripon, la taille sans seconde,
Quinze ans six mois, & pour tout

dire , hélas ,

Elle a déjà causé mille trépas.

*Si qu'on ne peut trouver dedans le
monde*

Qu'une Philis.

Dites-moy un peu vostre sentiment de ce Rondeau. Il me semble, sans m'applaudir, qu'il est assez juste, ou plutôt qu'il vous rend justice. Mais pour revenir à vostre Lettre , toute charmante qu'elle est, je la trouve remplie d'une tendresse raisonnée qui me désespère. Je l'adore & je la déteste; j'y trouve trop d'esprit , & point assez de véritable tendresse. Vos premiers Vers sont enchantez , la chute en est admirable ; mais dans cet embarras, qui est tres-petit pour vous ,

*Je vois dans un pareil aveu ,
Si vous vous en tirez, vous mettant en
défence ,
Aux dépens de l'Indifférence ,*

de Timandre. 171
Qu'il vous en coûtera bien peu.

Ce que vous dites ensuite est divin; & si combattre contre l'Amour est amuser sa raison, & luy faire quelque honnesteté en luy donnant congé, hélas ! que vous estes longs à luy donner ce congé ! Vous estes trop honneste pour elle. Pour moy qui suis un peu plus brusque, je l'envoyay promener dès la premiere fois que j'eus l'honneur de vous voir, & je finis les complimens fort viste. Imitiez un peu ma brusquerie; & vous qui avez déjà toute la politesse des Gens du monde, gardez-vous bien d'estre si ceremonieuse. Profitez de cet avis, je vous en conjure; vous estes jeune, & ce sont là les manieres du monde. Envoyez promener à vostre tour cette raison importune qui nous fatigue l'un & l'autre. Laissons nostre conduite à l'Amour, qui sçait bien mieux vivre qu'elle, & dont les manieres sont plus agrea-

P ij

bles. Sur tout, ne demandez plus rien à mon esprit, mais attendez tout de mon cœur qui a un fond infiny de tendresse : & j'aimerois bien mieux recevoir de vous des Lettres pleines de desordre & d'embarras, que des pensées si délicates & si fines.

Des mots par des holas souvent interrompus,

Un stile embarrassé, confus,

*Fait bien mieux voir nostre tendresse,
Qu'un stile si floury, si plein de politesse ;*

*Et que l'Amour qui parle en termes
ambigus,*

S'explique mieux qu'avec tant de justesse

Cependant je vous envoie quantité d'Ouvrages d'esprit qui contenteront le vostre. J'attens en échange quelque Ouvrage de vostre cœur. Voyons un peu s'il s'en tirera aussi bien que vostre esprit, &

qu'il réponde du moins à tout ce
que mon cœur fait pour luy.



LA JEUNE IRIS

A

TIMANDRE.

LETTRE V.

LA belle chose que vous me proposez avec votre grande manière de faire une brusquerie à ma raison, qui m'a toujours si fidèlement servie ! Le conseil est digne d'un Amant, c'est à dire qu'il est fort peu raisonnable. Aussi j'en useray comme je dois. Vous sçavez que la raison est une sauvegarde invincible contre l'amour ; & vous me conseillez en Amy de chasser cette raison qui vous importune ? Laissez la faire son devoir, & que vô-

P ij

re amour fasse le sien ; & l'on verra dans la suite qui l'emportera des deux. Pour moy, je vous avoué que j'ay de fermes desseins de la conserver le plus longtems qu'il me sera possible. Faites de vostre costé ce que vous jugerez le plus à propos pour la chasser ; je ne vous le défens pas ; mais je feray du mien tout ce que je pourray pour la conserver. Je sçay bien que des Vers tendres, des soins assidus, des Billets doux, sont de fort dangereux Agens de l'amour, & qu'ils chassent bientôt une pauvre raison des Lieux qu'ils assiégent. Cependant je vous diray que bien que plusieurs Personnes suivent assez vos maximes, & qu'il est à la mode de ne luy pas faire grande ceremonie, je feray moins incivile que les autres à son égard. Je sçay bien qu'elle sort assez promptement de la teste, quand l'amour fait dessein sur le cœur ; mais pour moy, je tâcheray de la retenir toujours, & si elle faisoit mine de vou-

loir quitter son poste , je l'accablerois de tant d'honnestetez , que je la retarderois du moins de quelques momens. Enfin je la conserveray toujours jusqu'au jour fatal qu'estant entraînée de violence, je ne la pourray plus retenir, au jour de vostre triomphe secret. Enfin ne souhaitez plus qu'elle parte , puis que vous n'en seriez pas plus avancé. Et que vous reviendrait-il de sa fuite ?

*Car si j'avois mal défendu mon cœur,
Je n'avoüerois pas sa défaite
A qui s'en rendroit le Vainqueur.
La chose seroit fort secrète,
Ma perte seroit sans témoins,
Ou si mes yeux la découvroient aux
autres,
J'apporterois assez de soins,
Hélas ! pour la cacher aux vôtres ;
Ce seroit vous qui le sçauriez le moins.*

Vous voyez par là que vous n'y
gagneriez rien ; au contraire , je re-

garderois mon Vainqueur comme mon Ennemy, & je luy ferois les incivilités que vous me conseillez de faire à qui m'empesche d'estre vaincuë ; de sorte que

*Si vous aviez surpris ma liberté,
L'affecterois pour vous autant de dureté*

*Que je sentirois de tendresse.
Oüy, si jamais l'Amour me range sous
sa Loy,
Et qu'en vostre faveur mon indolence
cesse,
Vous croirez avoir fait une grande
promesse ;
Helas ! vous y perdrez presque autant
comme moy.*

Vous y perdrez quelques regards favorables que l'on jette sur les Gens quand on ne soupçonne point l'amour de les adresser ; quelques paroles obligeantes que l'on dit à des Personnes qui ne sont point suspectes. Croyez-moy, Timandre, ne

m'accoutumez point à devenir incivile. Si j'avois fait une brusquerie à ma raison, je vous en ferois bien d'autres. Je ne perdrois pas le courage pour avoir perdu mon cœur; & du moins si j'avois la honte de m'estre laissée vaincre, je vous empêcherois bien de vous applaudir de l'honneur de vostre victoire. Adieu, laissez ma raison en paix, ou du moins ne la forcez pas à vous avouer son desordre. Je vous envoie quelques Vers de mon dernier Rondeau, que j'ay corrigez. Mandez-moy si vous les trouvez bien; ayez soin de mon esprit, & je prendray soin de vostre cœur.

*LETTRE VI.*

ENCORE une Lettre comme vostre dernière, & je crois que je devicndray aussi raisonnable que vous. De bonne-foy, vostre rai-

son commence à rapeller toute la mienne qui s'estoit égarée depuis six mois. Elle me fait ouvrir les yeux que l'amour avoit fermez jusqu'à présent. Je pense que les civilités que vous luy faites pour la retenir, me rendront à vostre exemple, moins incivil à son égard, & j'espere que dans peu vos honnestetés luy attireront les miennes. Je commence à percer le mystere. Vous estes bien-aise de donner l'esfor à vostre esprit, tandis qu'il en coute tant à mon cœur, & que le vôtre demeure tranquille. Ne vous en déplaîse, Mademoiselle, il n'en fera pas ainsi; j'ay conçu infiniment de l'estime pour vous. Vous la mériterez, & je vous la dois, mais je ne dois rien à vostre cœur ingrat.

*Je connois vostre badinage ,
Vostre esprit a sceu m'engager ,
Mon cœur de ce commerce a couru le
danger ;
Mais le vostre tranquile & sage ,*

*N'a voulu le partager ;
Il faut qu'il charge de langage,
Ou bien il m'en fera changer.*

Quoy donc je m'épuiseray en petits soins , en jolis Billets , & en Vers tendres , sans m'attirer la moindre tendresse ? Non, sans dou- la raison me rendra de meilleurs offices que l'amour , & c'est elle qui me fait voir en cet instant qu'on ne doit point pousser de soupirs auprès d'une Ingrate.

*Et si j'ose trancher le mot ,
Quand on n'a pas un pareil avan-
tage ,
Franchement un Homme est un
sot ,
D'aimer Femme ou Fille trop sage.*

Croyez-moy , l'on trouve de fort jolies Personnes à qui l'on peut écrire des Billets doux , & qui peuvent nous rendre quelque chose de plus doux que des Billets.

Cependant je me serois contenté des vôtres , & vous ne m'en écrivez pas un. Votre raison est toujours en sentinelle & sur le *Qui vive* ? Je suis tellement rebuté de ce procédé desobligeant, j'y vois tant d'ingratitude , que vous me dégoûtez entièrement de la tendresse , par le peu que vous en avez. Il faut que vous ayez bien du mérite , pour m'avoir fait filer le parfait amour si longtems, sans avoir pu vous mettre dans la même route. Je suis né fort libertin, & le grand soin que vous prenez de conserver votre liberté , devoit avoir rappelé la mienne. La belle chose , & le joly commerce, de me voir aussi raisonnable que vous ! Mais enfin

*J'échapperay de ma prison ,
Je fuiray l'amour qui m'accable ;
Mais lors que je seray comme vous
raisonnable ,
Nous serons tous deux fous à force de
raison.*

De bonne-foy , je ne suis point content de vous. Je vous aime trop , pour me satisfaire de si peu ; & si je vous aimois un peu moins, je badinerois comme vous , & me rendrois plus conforme à vos manieres. Vostre derniere Lettre m'a donné un chagrin mortel. Je vois que vostre esprit joue incessamment dans vos Lettres ; & que vostre cœur n'y a point de part. Cela me met dans une si furieuse colere contre vous & contre moy , que j'ay pensé les brûler toutes aujourd'huy. Helas ! vous n'auriez pas dû vous scandaliser, si j'avois donné à vos Lettres le destin que vous donnez à mon Cœur. Continuez, Mademoiselle, je vous en conjure ; achevez d'éteindre par vos froideurs un feu que vous n'aviez que trop allumé pour mon repos. Encore deux ou trois Lettres pareilles , & nous finirons bientôt & l'amour, & le commerce. Je ne sçay ce que je vous écris. Je suis dans

un chagrin profond. Envoyez-moy un peu de vostre raison pour achever de me guérir. Mais cette raison si raisonnante en viendra à bout avec le tems , & j'espere vous dire un de ces jours avec esprit & tranquillité, que je suis avec beaucoup d'estime & de respect , vostre &c.

Je n'ay receu vostre Lettre que Mecredy au soir , & je devois la recevoir le Mardy. Elle estoit cachetée de deux Cachets l'un sur l'autre. Mandez-moy si vous l'aviez cachetée ainsi. J'aurois mille choses à vous dire qui vous concernent ; mais je n'en ay ny le courage , ny le tems , car l'heure de la Poste presse. Vos Bâtons de Rondeau sont fort bien. Vos Chansons ne seront pas notées encor si-tost. Il faut les travailler auparavant. Ce sera la Tour , qui les a trouvées fort belles, qui en fera l'Air. Je viens de relire les Vers qui sont dans vostre Lettre ; & par la reflexion que j'y fais , je de-

vrois être fort heureux & fort aimé , puis que vous prenez tant de soin à paroître aussi indifferente que vous me voyez rendre & soumis. Sur ce pied , je devrois me rassurer un peu. Mais non , je suis né trop malheureux , & vous trop indifférente pour moy. Hélas ! j'ay mille sujets d'ailleurs d'être assez content de moy , si je l'estois un peu plus de vous. C'est trop vous en dire, j'enrage de le souhaiter ; mais avec l'aide de Dieu , & de vous , je me déferay d'une passion qui peut-être vous importune , & qui fait tout le chagrin de ma vie. Adieu , je ne suis guère en état de faire vostre Portrait. Je vous diray en passant , que vous devriez adoucir un peu les traits de l'Original , pour en tirer la Copie. Adieu, aprenez - moy un peu des nouvelles de vos Amies. Au reste , j'ay à vous dire que le nom de la jeune Iris commence à se rendre fameux. Je lus vos Ron-

deux dernièrement à des Personnes qui sont d'un grand discernement, & qui les trouverent enchantez. Je ne devrois pas même vous dire qu'une Personne d'un grand mérite est presque aussi amoureuse de vous, que je l'estois avant vostre dernière Lettre, qui, à vous dire le vray, vous a barbouillée furieusement dans mon cœur. On a trouvé vostre Rondeau admirable. Le seule faute que l'on trouve dans vos Lettres, est qu'il y a trop d'esprit. Choisissez vos pensées, & dans la grande fertilité que vous en avez, ne vous servez que de celles qui sont de la dernière justesse. Je ne devrois point vous apprendre tout cela, puis que je travaille contre moy. On trouve ce qu'il y a de tendre dans vos Lettres, de la dernière délicatesse. Vous devez tempérer par là le feu de vostre esprit, qui est trop violent. Adieu, Ingrate. Réponse finit toutes ces choses.

LA



LA JEUNE IRIS

A TIMANDRE.

L E T T R E V I I.

M On Dieu , que vous me paroissiez dans un grand emportement ! Vous voulez mettre le feu par tout, si l'on n'y prend garde ; & mon cœur se trouvera compris dans l'embrasement. Vous voulez brûler mes Lettres. Que vous ont faites ces pauvres Innocences pour les traiter de la sorte ? Croyez-moy , il est un feu plus doux que celui de la colere , & qui s'insinue plus agreablement dans le cœur des Gens. Toutefois si le feu peut expier le crime de la dureté du cœur en brûlant quelques Papiers barbouillez

Q

d'un peu de tendresse, je consens que vous les y jettiez. Mais aussi ne vous plaignez plus de moy, laissez mon cœur en repos, & ne me demandez pas deux payemens d'une mesme dette. Après tout, ces jeunes cœurs sont fort impertinens, de ne se pas laisser déchirer par l'Amour. En verité je vous avouë que vostre cœur qui sçait vivre, & qui a les manieres du monde, doit estre fort scandalisé d'un procedé si peu galant; & que si le mien avoit esté vaincu, il auroit esté, selon vous, le premier cœur du monde. Mais combien ces éloges eussent-ils duré? Si le mien s'estoit rendu d'abord que le vôtre l'en a sollicité, on le verroit peut-estre déjà courir après un autre. Car enfin que reste-t-il à faire à deux cœurs bien unis, sinon à se défunir?

*Et quel chagrin de voir l'ingrat Ob-
jet qu'on aime*

& de Timandre. 187

Quitter nostre cœur enflâmé ,
Qui faisoit son bonheur extrême ,
Quand il n'estoit que de froidsens
armé ?

Ne vous attendez pas qu'une jeune
Indolente ,
Dont le cœur est muni de ses raison-
nemens ,

Y laisse succeder de tendres mouve-
mens ,

Pour oser devenir Amante ?
Hélas ! on a trop vû d'infidelles
Amans.

Grondez & pestez tant qu'il
vous plaira , je ne suis pas presté
encore de me rendre , & j'y vien-
dray le plus tard que je pourray.
Après tout , dequoy vous plaig-
nez-vous ? Vous estes terriblement
pressant , & la moindre résistance
vous effarouche & vous rebute.
Mais enfin si vous voulez rom-
pre tout-à-fait , je ne suis pas d'hu-
meur à vous retenir par force. Quit-
tez la Partie quand vous voudrez ;

Q ij

mais voyez si vous avez raison.

Pendant cinq ou six mois, par de tendres Billets ,

Vous attaquez un cœur rempli d'indifférence ;

Il ne s'attendait pas au gré de vos souhaits.

Vous croyez en prendre vengeance

En le laissant dormir en paix ?

Si bien qu'après avoir suputé, fait le compte

Des soins & des soupirs dépensés pour ce cœur ,

Et compté par vos doigts à quoy cela se monte ,

Vous en prenez congé , me disant pour douceur

Je n'y trouverais pas mon compte,

Et je suis votre Serviteur.

Ne valloit-il pas mieux par un tendre silence ,

Sur tous ces petits soins rendus ,

Laisser agir mon cœur & ma reconnaissance ?

Peut-être en prenant patience ,

Ne les auriez-vous pas perdus.

*Puis que vous me quittez, mon ame
indifférente*

*Vous doit faire un remerciement ;
Car si là vostre eut esté plus constan-
te ,*

*Je n'aurois pas toujours dit si tranqui-
lement ,*

*En vous rendant vostre froid compli-
ment ,*

Monsieur, je suis vostre Servante,

*J'espère que vous m'envoyerez
quelques Vers galans pour mes
Etrennes, puis que vous n'avez
rien fait pour ma Feste. Reparez
vostre négligence par là. Que ne
m'envoyez-vous aussi les Vers que
vous avez faits pour ma Ri-
vale ? Je brûle d'envie de les voir.
N'y manquez pas au premier or-
dinaire. Adieu.*



LETTRE VIII.

Vous m'avez envoyé d'assez jolies Etrennes la veille du Jour de l'An, & je devrois bien vous rendre le change. Quelle Lettre ! que de froideurs & que d'indéférence ! & cependant je n'ay que de l'ardeur & de la tendresse à vous rendre. Vous me demandez quelque chose de galant pour vos Etrennes. Je n'avois qu'un cœur à donner, & vous l'avez pris. Apprenez cependant, qu'on vous dispute ce cœur dont vous faites si peu de cas, qu'on le veut arracher d'entre vos mains, & que le vôtre ne mérite pas la résistante que j'ay faite en sa faveur. Que j'ay rendu de combats, Ingrate, dont vous me sçauvez peu de gré ! & que j'aurois esté heureux, si j'avois esté plus scélerat ! Mais je me

suis piqué pour vous d'une constance qui n'est dueë qu'à une Amante, & à une Amante fidelle. Je n'ay jamais voulu donner à vôtre Rivale ce Billet que je vous envoie, qui auroit avancé mes affaires, bien qu'on me l'ait demandé instamment. Lisez-le, & voyez quelle injustice j'ay faite. Je ne vous en aurois point parlé; mais vous l'avez voulu, & je vous l'ay écrit. Cependant j'avouë que je suis cruellement combattu; vostre froideur me désole, & son air & ses manieres me touchent; elles sont tendres & engageantes. Je la connois bien avant vous; elle a esté le plus fort attachement de ma vie; elle est plus charmante que jamais. Vous luy avez enlevé un cœur qui fut à elle: elle veut rentrer dans ses droits, & il est naturel de vouloir reprendre un Bien qui fut à nous. Sur tout.

*Je reconnois ses yeux & sa bouche,
& ses traits,*

*Elle est plus belle que jamais.
Je la veux adorer , & mon cœur en
souponne :*

*Mais vôtre fiere Image en ce cruel
moment ,*

E: la combat , & me déchire ;

Si bien que dans un tel martire

*Je deviens interdit, je ne sçais que luy
dire ,*

Et vous aime aussi constamment

*Que si j'estois de vous aimé plus ten-
drement,*

En effet, j'ay combattu jusqu'icy pour vous , comme si j'avois esté plus heureux. Je n'aurois pourtant pas esté perfide, puis que vous ne m'aimez pas, & je ne suis que trop ingrat en faveur d'une Ingrate comme vous. Il faut terminer cette incertitude. Achevez par vos froids , de m'envoyer à la jeune Amarante , ou que la jeune Iris me retienne par sa tendresse. Vous me ferez peut-estre grâce à ne m'en point faire du tout. Elle est jeune ,
elle

& de Timandre. 193

elle est belle, son cœur est plus tendre que le vôtre, & ses Lettres assurément ont autant de tendresse de passion que les vôtres ont d'esprit & de brillant. Je me doute bien que vous me renvoyerez fièrement à elle, & vous ferez peu en peine de perdre un cœur comme le mien. Vous vous en consolerez facilement, mais sans doute vous n'en trouverez jamais un aussi tendre, & qui n'auroit esté qu'à vous, si vous aviez esté moins ingrate. Ainsi prenez garde à ce que vous ferez.

*Mais si toujours indifférente
Pareil avis vous osez me donner
D'aller vers la jeune Amarante,
Je pourray bien y retourner.*

Vous vous en soucierez fort peu, & je prévois bien que vous laisserez aller facilement un cœur que vous ne voulez pas prendre la peine de retenir. Apprenez-moy les sentimens du vôtre. Adieu.

R

Cependant bien que je ne sois pas content de vostre cœur ; je vous supplie de croire que je sçay bien démêler vôtre esprit que j'adore, d'avec les caprices de ce cœur ingrat. Ainsi si nos cœurs sont en guerre, que nos esprits demeurent en paix & en bonne intelligence. Faires-moy part des Ouvrages du vostre , que j'estime infiniment. Je vous enveroies bien des choses qui se font icy ; mais de bonne foy , cela vaudroit-il ce que vous me pourriez envoyer de vous ? De vos nouvelles plus souvent , si vous pouvez ; & sur tout une petite nouvelle de vostre façon.





B I L L E T

DE TIMANDRE.

POUR AMARANTE.

L E T T R E I X.

QUe vous ay-je fait pour me paroistre plus aimable que jamais ? Pourquoy voulez-vous attenter sur le repos d'un cœur que vous m'aviez rendu, & qui doit estre entre les mains d'un autre ? Et que vous a-t-elle fait pour luy vouloir arracher le cœur, dont vous n'avez peut-estre que faire ? Que vous me parûtes belle ! que vos manieres estoient tendres & engageantes ! & que je reconnus bien l'aimable. . . . Vous m'arrachâtes quelques soupirs qui ne

R ij

vous estoient point dûs, puis que je les dois tous à la jeune Iris, dont vous connoissez le merite. Quelle infidelité me fites-vous faire dans ce moment? J'en rougis, & je tremble pour un cœur qui ne doit jamais estre à vous, & qui doit estre tout à elle.

*Helas ! quand je vous vis si belle &
si charmante ,
Que mon cœur demeura surpris :
Il oublia la jeune Iris.
Pour se ressouvenir de la jeune Ama-
rante ,
Vos yeux qui sçavent trop le chemin
de mon cœur ,
Reprenoient leur route ordinaire,
Ils m'inspiroient une douce lan-
gueur ;
Je ne dis rien , & je les laissay faire.*

Non , je devois mieux combattre ce fatal panchant ; je devois prendre les intérêts de la jeune Iris contre vous. Mais, Friponne , que

& de Timandre. 197

vous reconnoissez bien les traces
que vous avez si souvent batuës,
& qu'il est aisé de reprendre une
route dont vous n'avez fait que
vous égarer !

*Mon esprit est tout confondu ,
De retrouver mon cœur pour vous
encore si tendre ;*

*Et si vous me l'avez rendu ,
Pourquoy voulez-vous le repren-
dre ?*

Mais non , il ne fera point à
vous ; je dois adorer cette char-
mante Personne , qui a tant de
délicatesse dans les sentimens ,
& qui a tant de mérite ; elle doit
estre le seul attachement de ma
vie. Laissez donc mon cœur en
repos soupirer pour elle.

*Ah , je connois ce qui vous flatte ,
De me rendre infidelle il vous seroit
bien doux.*

*Je le vois bien, petite Scélérate ,
Vus voulez que je sois Scélerat com-
me vous.*

R iij

J'aurois cependant bien de la peine à ne pas le devenir. Si vous continuez à être aussi tendre que vous le paroissez : je me ferai un grand mérite de tenir bon contre vous ; & je seray un Héros en fidélité, si des yeux & une bouche comme la vostre, que j'ay adored pendant si longtems, ne me peuvent faire trahir le mienne, en me forçant de dire que je vous aime.

Venez donc, jeune Iris, venez à mon secours,

Venez défendre un cœur qui veut être fidelle,

*Il veut vous adorer toujours ;
Cependant on luy donne une atteinte mortelle.*

De certains yeux qui l'ont fait soupirer ,

Et qui sur vous ont certain droit d'ainesse ,

Le font trembler de sa foiblesse.

Ce n'est qu'à force de tendresse.

Que vous pouvez le rassurer.

Ah , peut-estre que si elle sçavoit le péril où ce cœur qu'elle a rendu si tendre est exposé , elle en feroit alarmée ; elle pourroit l'encourager à vous combattre, & peut-estre à vous vaincre. Cependant je suis dans un cruel embarras. Je la dois aimer par mille raisons , & j'en trouve mille autres dans vos yeux qui veulent que je luy sois infidelle. Pourquoi vostre perfide cœur se met-il de la partie par des soupirs peut-estre feints , pour étouffer dans mon cœur un amour veritable & sincere ? Vous avez sceu me reprocher que je n'estois pas encore aimé de la jeune Iris , que je l'avois esté de vous , & que je pouvois l'estre encore. Quel souvenir & quelle atteinte pour mon cœur ! Vous avez admiré les Vers que je vous ay dit de la façon , avec un petit chagrin qui me faisoit connoître que vous eussiez souhaité qu'ils eussent esté moins beaux, & qu'ils eussent fait moins

R iij

d'impression sur mon esprit. Est-il temps de revenir à moy , quand je suis retourné vers un autre ? Je l'adore ; cüy , je l'adore malgré vous ; & toute ingrate qu'elle est, je tâcheray de luy estre fidelle. Cependant , trop aimable , laissez-moy en paix dans mes chagrins. Que vous importe que je sois heureux ou malheureux ? Je sçay bien que vous pourriez autoriser mon inconstance pour vostre tendresse , & qu'après vous avoir aimé six ans , je devrois bien étoufer un amour de six mois , pour revenir tout à vous, si vous reveniez toute à moy. Mais vous avez esté infidelle ; vous m'avez trahy dans le temps que je vous aimois tendrement , & je ne sçaurois vous le pardonner. Mais enfin , pourquoy des manieres si tendres dans un temps où je ne dois plus estre à vous ? Vous me disiez fort joliment que la jeune Iris n'auroit rien à me répondre , quand je luy dirois,

*Je prens le party le plus doux;
Amarante n'est plus cruelle,
Vous avez, jeune Iris, du merite com-
me elle ,
Mais elle a plus d'amour que vous.*

N'importe , je n'en feray pleine-
ment convaincu que par des ten-
dresses qui me contraignent à n'en
plus douter.



LA JEUNE IRIS

A

TIMANDRE

LETTRE X.

ON vient de m'apprendre de
jolies nouvelles. Vous estes
un Amant fort discret , & vous
faites un fort galant usage des Bil-

lets que vous recevez. Tout Paris est instruit des particularitez de nostre commerce, & toute la France le sçaura bientôt. Pourquoy faire part à toute la terre d'une intrigue dont elle n'a que faire, & où je me serois peut-estre interessée de bonne foy, si je vous eusse connu un peu plus tard ? Pour moy, je vous avouë que

*Je ne sçaurois faire cas d'un Amant
Que rien n'allarme & ne met en cer-
velle ;*

*Mais éloigné, qui vit tranquillemēt,
Sur la foy d'un Billet qu'il reçoit de
sa Belle.*

*Passé, s'il en avoit seul le contente-
ment ;*

*Mais on le voit courir de Ruelle en
Ruelle ;*

*Disant, voyez, c'est une bagatelle,
Un Sonnet, un Rondeau, Vers sur un
changement.*

*D'autres, voicy sur une Absence,
Le tout en est tendre, & je pense*

*Que tel qui les reçoit , peut en être
content ;*

*Car entre nous , la froide indifé-
rence*

Ne scauroit en produire autant.

*Lors que quelqu'un dit , sans le
croire peut-estre ,*

*Car tout Homme qui parle est
traître ,*

*Et pense autrement qu'il ne dit ;
Oùy, vous estes aimé, l'on vous en ap-
plaudit.*

*Lors avec modeste sourire ,
Vous dites non ; puis commençant à
rire ,*

*Je vous estime, & ne veux rien celer ;
Mais promettez de n'en jamais par-
ler.*

*Quand j'en ay le tems , je soupire,
Tous mes momens perdus , l'Amour
se les attire ,*

Et je veux bien l'en régaler ,

Enfin c'est là mon pis aller

*Qui n'est pas trop méchant ; on est jeu-
ne & touchante,*

*De plus touchée, & non indifféren-
te ;*

*Puis vous vous retirez d'un air victo-
rieux ,*

*Quand vous avez fait vostre conte ;
Et moy n'y trouvant pas mon comte ,
Ne trouvez pas mauvais si j'ordonne
à mes yeux*

*De jeter dans un cœur quelque flâ-
me discrete.*

*La chose n'est pas encore faite ;
Si vous vous repentiez , & changiez
en cecy ,*

On pourroit bien changer d'avis aussi.

Je vous envoie un Sonnet que j'ay fait sur un gros Amant réjoüy, que j'ay depuis peu , & qui a toute la mine de n'estre pas plus discret que vous , c'est pourquoy il n'est pas mon fait (soit dit en passant.) Je ne receus point Vendredy de Lettre de vous ; cependant je n'en suis pas en peine , il faut que la Poste soit retardée, car vous avez un intérêt de vanité à continuer nostre commerce qui m'empesche d'avoir la moindre inquiétude sur ce Chapitre.

*LETTRE XI.*

VOUS recevrez mes deux Lettres aparemment Vendredy prochain. Vous avez raison de croire que je n'ay pas manqué à vous écrire, non pas par vanité comme vous me reprochez, mais par un sentiment fort oposé. Le stile de ma premiere Lettre vous le fera bien comprendre; car à parler franchement, je suis fort dégoûté du vostre, quoi qu'admirable. Si j'ay montré vos Rondaux, & si j'ay dit quelques morceaux de vos Lettres & de vos Vers à des Gens qui ont infiniment de l'esprit & d'umerrite, qui les ont admirez avec moy, je n'ay pas fait un grand crime. Timandre n'est en cela que la Trompette du mérite de la jeune Iris, & il vous doit estre bien doux

à quinze ou seize ans d'estre déjà l'admiratiô de toute la France. Je pēse que vous ne me devez pas grôder de procurer à la jeune Iris des Amies du caractère de Madame... qui vous estime autant que je fais , & qui brûle de vous connoistre. Eh , plutôt à Dieu , que du Louvre on vous pût déterrer de la Province , où j'enrage que vous soyez ensevelie , & que l'on vous transplantaſt de la Ruë de... dans celle de Richelieu ! Tout le monde est charmé de vos Lettres , & moy j'en suis tres-mécontent. Il semble que vous ne les ayez faites que pour ceux à qui je les montre , & non pas pour moy à qui elles s'adressent. Je vois bien à vostre stile toujours si fleury , que vous n'écrivez pas pour moy , mais pour vous-même. Cependant, si vous voulez que je vous garde le secret , donnez-moy quelque secret à garder.

Que ne dois-je faire un mystere

*Des Billets que vous m'écrivez ?
Mais entre nous , vous le sçavez,
Vous ne me dites rien, & je n'ay rien
à faire.*

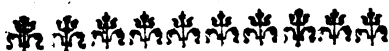
J'enrage , comme vous voyez ,
puis que vous ne me donnez pas
lieu d'estre discret. Cependant je
vous pardonné les Vers que vous
avez fait contre moy. Je crois que
vous ne m'avez accusé d'impru-
dence & d'indiscretion , que pour
avoir le plaisir de peindre divine-
ment un Indiscret. Cela est si bien
tourné , que malgré tout mon dé-
pit , je les ay admirez. Mais enfin ,
changez de stile , s'il vous plaist.
Je vous promets dans le sérieux
un secret inviolable , & je ne mon-
treray jamais rien de vous, si vous
ne le voulez pas ; mais vostre ten-
dresse raisonnée me désole , & je
vous jure que je ne veux plus
être, comme j'ay esté jusqu'icy dans
ce commerce , la victime de vostre
esprit , & la dupe de vostre cœur.

Faites vostre compte là dessus. Je vous aime trop tendrement , & je voudrois bien estre un peu aimé. Ce n'est point à vostre esprit à qui j'en veux ; je l'adore , je le connois assez ; mais c'est à vostre cœur , à ce cœur ingrat , muet & tranquile. Je vous prie qu'il réponde au mien , & que vostre esprit ne se mêle plus de leurs affaires. Adieu. J'attens sa Répôse avec impatience. De bonne foy , écrivez-moy une fois en vôtre vie un peu plus sérieuxmēt. Au reste , j'ay une furieuse jalousie de tous ceux qui vous aprochent. Je suis dans une inquiétude mortelle de ce gros Réjoüy pour qui vous faites des Sonnets. Le vostre est fort joly , mais le mot d'évanoüissement est de six sillables , & vous le faites de cinq. Vostre Rondeau est fort juste aussi. Pouvez - vous me faire confidence des Galanteries que vous faites pour mes Rivaux ; & ce gros Amant réjoüy ne réjoüira-t-il point vostre cœur , & ne

ne changera-t-il point le mien ? Je vous adore , charmante C Je suis plus éperdu que jamais , & je vous sacrifie tous les momens de ma vie.

Réponse ample sur toutes ces choses. Dites-moy un peu ce que vous faites , & les Gens que vous voyez chez ... Helas ! vous vous divertissez fort bien. Pour moy , si vous sçaviez depuis peu le sacrifice que je vous ay fait , vous m'en auriez peut-estre obligation. C'est d'une tres-aimable Personne qui s'estoit mis en teste de vous arracher mon cœur. J'ay fait quelque chose là-dessus qu'on a trouvé assez joly ; mais je vous jure que je vous sacrifierois toute la Terre. Ce sont pourtant des manieres bien plus tendres que les vostres , accompagnées de beaucoup de merite. Helas ! peut-estre que tandis que je vous sacrifie tout, que vous me sacrifiés vous-mesme... Enfin rendez-moy compte de vos plaisirs,

& je vous en rendray un exact de mes chagrins. Vous devez bien juger que j'en ay infiniment, ne vous voyant pas , & ne sçachant comme je suis dans vostre cœur. Tirez-moy d'inquiétude , je vous prie. Réponse au plûtoſt à mes deux Lettres. Adieu. Je ne ſçaurois finir quand je vous écris.



LA JEUNE IRIS

A

TIMANDRE.

LETTRE XII.

EN verité , Monsieur , je ne crois pas que vous faſſiez de moy un bel Eſprit. Je n'ay point du tout les qualitez requiſes pour le devenir. Je ſuis ignorante & trop paresſeuſe, pour prendre le ſoin de

m'instruire. Je ne sçauois quasi lire ny écrire sans me faire de terribles violences. Je ne me sens plus en état de faire de dépense en esprit, & je serois presque obligée de vous dédommager du costé du cœur; mais, hélas ! pour peu qu'on fasse de dépense de ce costé-là, on en fait toujourns trop pour les interets de nostre gloire. Cependant il est assés difficile de ménager la fierté, & la tendresse d'un Amant; elles sont trop opposées l'une à l'autre, & tost ou tard elles s'entre-détruisent. L'on voit mesme souvent ceder la plus fiere à la plus douce. Je voudrois pourtant bien, s'il se pouvoit, les ménager toutes deux, ne point démordre de mes sentimens, & ne pas étouffer les vostres. Mais quoy, est-ce estre fiere de bonne-foy, que de ne l'oser pas paroistre aux yeux d'un Amant que l'on veut conserver, & de souffrir que la tendresse combatte dans nostre cœur cette fierté qui n

212 *Lettres d'Iris*
tient pas longtemps contr'elle?

*Tous ces ménagemens font de méchant
augure.*

*Notre fierté dès-là pourroit nous dire
adieu ,*

*Car si l'on ne la quitte en cette con-
joncture ,*

On s'en relâche au moins un peu.

Et peut-on s'en relâcher un peu,
que l'on ne la quitte tout-à-fait ?
Croyez-moy , s'il est dur à un A-
mant de voir qu'on la conserve
pour luy , il est peut-estre assés
doux à une Maîtresse de la perdre
pour elle-mesme ; tant les interets
de l'un sont attachez aux interets
de l'autre , par cette simpatie &
cette liaison naturelle qui les af-
semble , quand mesme ils vou-
droient s'en écarter. Cependant
que de craintes suivent cette sim-
patie ! qu'il est dangereux de sui-
vre quelquefois son panchant ! &
que vous nous donnez souvent

lieu de nous en repentir !

*Tous les Amans, hélas , n'en usent pas
ainsi,*

*Quand par un amoureux soucy
Ils ont fait dessein de nous plaire ,
Si ce dessein n'a pas bien réussi.*

*Certes ils savent bien s'en taire ;
Mais du moment que leur amour nous
plaist ,*

*Qu'une jeune Farouche écoute la fleu-
rete ,*

*Son cœur sera pris , s'il ne l'est ;
L'Amour se réjouit déjà de sa dé-
faite ,*

Et l'Amant en est le Trompette.

Vous voyez que j'en veux reve-
nir à vostre indiscretion , dont
vous vous estes à mon avis fort
mal justifié ; car après tout , quoy
que vous parliez , quand mesme
vous n'avez rien à dire , vous tai-
riez-vous si vous aviez sujet de par-
ler ? La discretion est trop neces-
saire dans un commerce ; elle en est

le seul fondement, & sans elle il ne subsiste guère. Adieu. Je vous félicite par avance de J'y prends part comme une Amie. Ne vous offensez pas de ce terme, puis que c'est vous-même qui m'empêchez de m'y intéresser à meilleur titre.

Je vous envoie un Rondeau qu'un de mes Freres, qui est fort jeune, a fait. Je crois que ce sera quelque jour vostre Confrere en Apollon. Il est en stile de Marot. Dites-m'en vostre sentiment.

R O N D E A U.

PAr dépit fust, par jalousie & rage,

Qu'Apollon fit jadis le noir outrage
A Ci:herée & Mars, de leur darder
Ses clairs rayons, qu'il auroit pû garder

Pour plus hōneste & charitable usage,
Tous s'en ressent, mainte Déesse enrage,

Mainte Mortelle un tel affront partage,

*Qu'onc de bon œil n'a sceu le regarder
Par dépit.*

*Depuis ce temps chacune se ménage ,
Telle Bergere à nostre doux langage
Se laisseroit vaincre & persuader ,
Que tel exemple en sçait dissuader ,
Et que l'on voit désormais estre sage
Par dépit.*



LETTRE XIII.

Que vostre charmante & cruel-
le Lettre vient de me coûter
des soupirs ! Ah , cessez de faire
davantage de dépense en esprit, &
dedommez - moy du costé du
cœur. La divine pensée ! mais elle
est trop spirituelle , & je vois que
vostre cœur ne m'a point encore
dedommagé par la moindre ten-
dresse. Cependant, que j'en ay pour
vous ! que d'ardeur & que d'em-
pressément ! Que voulez-vous faire
de vostre fierté contre un cœur

tendre, soumis & respectueux, qui vous adore uniquement, & qui vous donne tous les momens de sa vie ? Mais après tout, la fierté ne doit point estre mise en usage auprès d'un cœur aussi tendre que le mien ? Quoy, vous me reprochez encore mon indiscretion, & il semble qu'elle soit la seule cause qui fait garder un si cruel silence à vostre cœur ? Qu'ay-je dit qui vous ait pû déplaire ? Il est vray que tout rempli & préoccupé de ce que vous valez, je n'ay pû m'empescher de dire à quelques Personnes d'une grande qualité & d'un grand discernement, vos Rondaux qu'on a admirez, & quelques morceaux de vostre Prose, qu'on a trouvée inimitable ; & je vous ay fait autant d'Adorateurs que j'ay eu d'Auditeurs de vos Ouvrages ; de sorte qu'on vous estime infiniment, on vous adore, & l'on brûle de vous connoître. Voilà tout mon crime, si c'en est un
de

de vous avoir fait rendre justice. J'ay fait vanité de vos plus cruelles Lettres. Je n'ay point parlé de celles qui pouvoient estre un peu plus obligantes, & j'avouë que j'ay esté le Trompette de vostre esprit, de vostre fierté, & de mes malheurs. Il me semble que ce n'est pas estre fort indiscret. Cependant aprenez, s'il vous plaist, que l'on est en droit de parler, quand on ne peut faire voir que des Lettres spirituelles, qui ne disent rien, qui font honneur à la Maîtresse, & qui n'en font point à l'Amant; mais on a sujet de se taire, quand un Amant reçoit des Billets fort passionnez de celle qu'il adore. Helas ! que je garderois un tendre silence, si vos Lettres m'y obligeoient !

*C'est-là que l'on nous reconnoist,
Que de pareils Billets on doit faire
mystere ;*

*Et si vostre cœur m'y parloit,
Quel plaisir j'aurois de me taire !*

T

Mais je n'ay point encore eu ce plaisir si sensible. Vous m'obligez toujours à parler & à me plaindre de vos duretez, & vous ne m'imposez jamais un charmant silence par vos tendresses. Quel chagrin & quelle douleur pour moy ! Mais enfin que craignez-vous ? qui vous empesche de m'ouvrir les sentimens de vôtre cœur ? N'estes-vous pas assurée de la tendresse du mien, & pouvez-vous douter un moment de sa discretion & de sa fidelité ? Je puis bien vous répondre d'un secret & d'un silence éternel, si vous me donniés sujet de le garder ; & je ne confierois qu'à mes yeux & à mon cœur, les tendres sentimens du vôtre.

Oüy, si vous m'en faisiez entendre,

Ils seroient comme dans l'oubly ;
Et ce secret impénétrable & tendre,
Dans le fond de mon cœur seroit en-
fermé.

Cependant puis que vous n'avez pas trouvé bon que je fisse voir rien de vous, j'ay dit à plusieurs Personnes que le commerce estoit fini, que j'avois rendu toutes vos Lettres, & que je n'en recevrois plus désormais. On m'a plaint; & la seule idée de rompre un commerce qui m'est si cher, me pénétrait si fort, en disant qu'il estoit rompu qu'on l'a cru effectivement. Cependant écrivons-nous, s'il vous plaît, pour vous, & pour moy; & sçachez que je ne pourrois finir qu'avec ma vie, une intrigue qui en fait le seul plaisir, accompagné de tous les chagrins que vous y meslez, que je préfère cependant aux plus grandes douceurs que je pourrois goûter d'ailleurs. Je ne veux pas vous dire que vous n'avez plus de Rivale. Faites seulement reflexion sur vous-même & sur mon cœur, & voyés s'il peut balancer un moment entre vous & toute la terre. Je verrois la plus

belle Personne du monde sans émotion, & je ne reconnois que celle que je ressens en ouvrant vos Lettres, & en les lisant. Adieu. Le nom d'Amie m'a si vivement touché, que je ne devois pas vous dire que je seray toujours vostre Amant, je vous enverray au premier jour le sujet de l'Históriete. Je vous prie de m'écrire un peu plus au long, & de n'estre point si paresseuse.



LA JEUNE IRIS

A TIMANDRE.

LETTRE XIV.

JE venois justement de vous envoyer une Lettre Vendredy, quand j'ay receu la vôtre. C'est une espece de bonheur pour vous, & un petit malheur pour moy, qu'elle

fust déjà partie. A n'en point mentir, je la trouve un peu trop obligante pour un Amant qui porte ses douceurs ailleurs. Vrayment je suis fort scandalisée des frayeurs que vous prestés charitablement à la jeune Iris, sur le sujet de la belle Amarante, sans l'avertir du moins du péril où elle estoit exposée. Je croyois que vous en vouliez à mon cœur comme à l'ordinaire, & je le défendois de la meilleure foy du monde. Et voyés un peu que cela estoit réjouissant pour vous, que tandis que vous feigniez pour moy une aparence de tendresse, vous résistiez fort mal aux appas effectifs d'une belle Amarante, & qu'ainsi je me sois mise en frais, pour ne combattre qu'une ombre ? Tout-de bon, c'est vous estre un peu moqué de moy ; & si la colere ne suposoit icy des sentimens plus doux, je ne ferois nullement façon d'en ptendre. Je me devois pourtant bien apercevoir du chan-

gement de vostre cœur, par le stile de vos Lettres, qui estoit entièrement changé. Je n'y voyois plus ce Timandre, soumis & délicat, dont je regardois la passion avec plaisir, & qui attendoit ma reconnoissance avec respect. Vous avez pris tout d'un coup le ton menaçant. Maître de quelques cœurs, vous avez voulu vous rendre aussi le maître du mien, par la force ouverte, où vous avez trouvé mauvais qu'il se refusast dans la foule de ceux qui vous estoient offerts. Enfin l'on vous a appris à estre intéressé, & sans doute on vous a gâté en vous récompensant trop bien. Je le devois bien reconnoître à vos manieres. Cependant quand je croyois me faire honneur de votre fidelité, que vous vous plaigniez d'un ton d'Homme à bonne fortune des desseins qu'on faisoit incessamment sur vous, & que vous me paroissiez fatigué de Soupirantes, je vous plaignoïs pres-

que autant de la tendresse qu'on avoit pour vous, que de celle que vous aviez pour moy. Mais quoy? falloit-il vous ébranler dès le premier soupir, quand j'avois tenu ferme contre mille des vôtres? Que ne suiviez vous mon exemple, ou pourquoy suiviez-vous vostre penchant? Adieu. Je craindrois en continuant, de vous en marquer quelque chagrin, & j'en serois au desespoir. Nous pourrions avoir désormais un simple commerce d'esprit. Vous me donnez belle matière de le continuer par vostre infidélité. Cependant j'estois à bout de ce côté-là; ma fierté estoit presque épuisée, il falloit nécessairement que je prisse un autre tour pour vous écrire avec esprit. J'aurois peut-estre suivy ce que mon cœur m'eût dicté; mais vous le faites taire aujourd'huy, lors qu'il commençoit à parler. Adieu encore une fois. Je vous envoie une Nouvelle que j'ay faite

T *iiiij*

à la hâte. Vous la demandiez avec trop d'instance pour vous la refuser plus long tems; & j'ay crû du moins vous devoir accorder cela.



T I M A N D R E

A

LA JEUNE IRIS

LETTRE XV.

JE vous écris à la hâte. Il faut que je parte dans une heure pour Saint Germain , mais je n'y tarderay qu'un jour. Dequoy vous plaignez-vous , charmante Iris , & quelle infidelité vous ay-je fait , lors que je ne vous suis que trop fidelle pour mon repos , & peut-estre pour des Gens qui seroient plus reconnoissans que vous ? Je vous ay envoyé un Biller que je n'ay jamais voulu donner à la

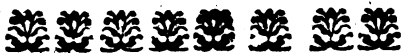
Personne pour qui il estoit écrit ; & lors que je vous sacrifie tout, vous me sacrifiez vous-même à vôtre injuste ressentiment. Je ne vous parle point icy sur un ton d'Homme à bonne fortune , comme vous me le reprochés. Helas ! vous me feriez bien changer de stile, & vous m'autriez bien appris que je suis né tres-malheureux , depuis le tems que j'aime une Ingrate comme vous. Ma dernière Lettre vous devroit bien apprendre les sentimens de mon cœur ; vous l'avez reçue depuis celle que vous m'avez écrite ; & je ne doute pas que vous ne vous soyiez repentie de m'avoir insulté sur une infidélité prétendue , quand vostre mérite vous assure d'une constance éternelle. Hé quoy ? que vous ay-je fait pour me croire capable d'adorer une autre que vous ? Si vous l'avez crû , je vous en demande pardon & pour vous & pour moy. Je ne sçay ce que je vous ay dit, mais il me sem-

ble que ce Billet que je vous ay
envoyé étoit bien plus tendre pour
vous qu'il ne l'estoit pour vostre
Rivale. Tout ce que je puis vous
dire , c'est que je vous aime uni-
quement , & que je vous sacrifie-
rois toute la terre. Que voulez-
vous que je fasse ? Parlez, ordon-
nez de mon sort & du sien ; mais
vous y prenez trop peu d'intérêt ,
& je pense que vous me verriez
tranquilement retourner vers elle,
& vous quitter , vous n'en ferez
point alarmée, & vous ne prendrés
point de cette charmante colere ,
qui suppose des sentimens plus doux.
Ah , charmante Iris , que de déli-
cateffe dans vostre esprit, & que je
suis bien convaincu que vous mé-
ritez seule d'estre adorée de toute
la terre ! Enfin, laissez-moy si vous
voulez , méprisez - moi , traitez -
moi comme il vous plaira ; mais
croyez que je vous aime tendre-
ment, & que je vous estime au de-
là de tout ce qui est au monde.

O. de Timandre. 227

Je ne ſçay ce que je vous dis , je ſuis dans un déſordre terrible , je n'ai plus d'eſprit auprès de vous. Ah, que ne pouvez-vous lire dans mon cœur à l'inſtant, que je vous écris ? Quelle émotion & quelle tendreſſe ! Je relis voſtre charman-
te Lettre ; je pouſſe mille ſoupirs en la liſant ; je rougis meſme de ma foibleſſe en tâchant de vous y répondre ; je n'ay jamais ſenti pour d'autres les mouvemens que vous m'inſpirés ; je vous aime ; c'eſt-là tout ce que j'ay à vous dire. Je vous le répéterai toujours ſans eſprit , à la vérité , mais avec toute la tendreſſe & le reſpect imagina-
ble. Je ne veux point me rendre le maître de voſtre cœur , mais je veux eſtre ſon Eſclave. Croyez-le, divine... c'eſt la ſeule grace que je vous demande ; & ſoyez aſſurée que vous n'aurez jamais de Rivale dans mon cœur ; puis qu'on ne trouvera jamais rien qui vous puiſſe égaler , ny meſme qui approche

de vostre mérite. Je vous demande pardon si je vous écris si mal & avec si peu d'esprit, mais j'ay mille affaires outre celle de mon cœur. Je vous enverray vos Chançons, quand j'auray pû attraper... si elles sont notées. Au reste je vous prie de prendre garde par qui vous envoyez vos Lettres à la Poste; car je n'av reçu la dernière que Dimanche, & il me paroïssoit qu'elle avoit esté ouverte & recachetée de deux cires différentes. Adieu.



LA JEUNE IRIS

A TIMANDRE.

LETTRE XVI.

QUE je suis surprise de vostre air modeste, & soumis, dans un tems où vous devriez avoir l'air triomphant & victorieux! car en-

fin tout vous succede heureusement. La Fortune, à ce que j'apprens, continuë à estre favorable à... Je ne sçay si je m'en dois réjouir. Sans doute qu'Amarante vous est encore moins cruelle que jamais, & sans doute que son cœur n'aura pas esté muet parmy les acclamations publiques, & que le vostre n'aura pas esté sourd à ses soupirs. Après tout, elle doit se sçavoir bon gré d'avoir remis dans les fers un Esclave si couvert de gloire; & toute autre qu'elle en devroit estre contente. Que vostre cœur va estre d'intelligence avec le sien! car enfin je ne vois plus rien qui s'opose à cette union si tendre. Vous avez l'esprit libre & exempt de toute autre inquiétude que de celle qu'un petit reste de tendresse pour moy vous pouvoit donner; mais ce n'est pas une affaire, & vous en viendrez à bout facilement. Trois cœurs ne sçauroient faire ensemble une douce

partie ; le vostre est d'acord avec le sien , c'est au mien à chercher party ; & s'il demeure seul à présent par vostre infidélité , peut-estre ne le sera-t-il pas longtems. A n'en point mentir , vous perdez un cœur assez tendre dans un temps qu'il estoit assez disposé à vous écouter avec plus d'attention que jamais ; vous faites même déjà mine d'en connoître le prix , & de vouloir rendre avec luy. Je ne sçay ce qui arrivera de ce retour , mais je sçay bien que jusqu'icy les retours n'ont pas esté de mise avec moy. Il falloit tenir ferme , & si vous n'estes pas tout-à-fait inconstant , c'est toujours trop que d'avoir esté ébranlé. Ah ! que vous estes bien éloignée de cette belle exactitude que je demanderois à un Amant véritable ! Quand vous devriez être tout attentif à la poursuite de mon cœur , vous n'êtes pas fâché d'en attraper d'autres en chemin faillant ; vous ta-

chés de surprendre quelque soupir d'un côté, une douce œillade d'un autre, & rien ne vous échappe de ce qui se rencontre sur votre passage. Est-ce là le véritable caractère d'un Amant tendre & fidèle ; ardent à son dessein ? Donne-t-il moyen d'en faire sur lui ? Croyez-moi, Timandre, on ne plaît jamais, si l'on n'a bien voulu plaire ; & pour réussir avec moi, il ne falloit pas réussir d'ailleurs. Adieu, J'ay une délicatesse de cœur qui me chagrine. Je consens à adresser mes Lettres désormais à M... C'est une espèce de mystère dont notre commerce a grand besoin d'être assaisonné ; il devient un peu languissant, & il est bien aisé de se voir par votre stile, que je suis la moindre de vos affaires, & que je fais le moindre de vos soucis.



T I M A N D R E.

A L A J E U N E I R I S

L E T T R E X V I I .

POuvez-vous dire que tout me succede heureusement , quand vous me rendez tres-malheureux ; & puis-je avoir l'air victorieux & triomphant , quand je n'ay pu vaincre encore un cœur aussi peu tendre que le vostre ? Que me sert de réussir du costé de l'esprit , si je ne réussis pas du costé de vostre cœur ? C'est à luy seul à qui j'en veux , & le moindre de ses soupirs me seroit mille , fois plus doux que toutes les acclamations publiques. Laissez Amarante en paix , & ne lui reprochez plus qu'elle vous arrache un Esclave qui n'est jamais sorty de vos chaînes. Souffrez-moi
de

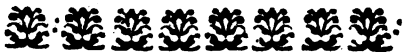
de l'honnesteté pour elle , quand vous avez toute ma tendresse & tous mes soins. Vous le sçavez bien , Ingrate , & cependant vous m'osez dire que j'ay l'esprit libre, & que je n'ay point d'autre inquiétude que celle qu'un petit reste de tendresse que j'ay pour vous peut me donner. Helas , que ce petit reste de tendresse me mene loin , & qu'il me fait perdre un cœur tendre pour courir après le vostre, mille fois plus aimable sans doute ; mais que je n'attraperay jamais ! Vous faites mine d'avoir quelque legere inquiétude du costé d'Amarante , & ce n'est que pour augmenter la mienne. Il paroist un petit air tendre qui me flatte , & cependant que je n'oserois esperer. Il est peut-estre feint , & ne part point de vostre cœur. Ah ! qu'il me seroit facile de vous rassurer , s'il estoit vray que vous prissiez un peu d'interest au mien ! Je vous sacrifierois avec plaisir toute

la terre, & je deviendrois presque incivil envers les autres, pour paroître plus tendre & plus respectueux auprès de vous. Je connois trop le prix de vostre cœur, pour croire mériter sa tendresse; mais, charmante Iris, du moins méritay-je un peu de la reconnoissance. C'est luy seul qui m'occupe tout entier; je n'en veux point attraper d'autre en chemin faisant, comme vous me le reprochez, & jamais un regard ne me sera doux qui ne partira point de vos yeux. Je n'ay dessein que de vous plaire, mais que tous les soins que j'y donne sont inutiles! Cependant je vous aimeray éternellement, & je sens bien que rien ne peut m'arracher de vous. J'ay une impatience inconcevable de vous revoir; il m'en ennuye étrangement; & je puis vous assurer que sans vos adorables Lettres, je serois mort de chagrin, ou j'aurois esté vingtfois à ... pour vous voir & pour vous parler. Au

reste , ne me demandés plus d'esprit , ny de Lettres régulières. Je suis trop vivement pénétré , & je sens trop de desordre dans mon ame , pour en régler les sentimens avec justesse. Mon stile est négligé , selon vous , mais ma tendresse ne l'est pas ; & si je ne donne pas un tour poli ny galant à mes Lettres , pourquoy m'ostez - vous cette liberté d'esprit que vous conservez toujours si bien , & qui rend toujours les vostres si brillantes ? Hélas ! que ne reçois - je plutôt de vous un tendre galimatias , que des paroles si justes & si bien arrangées ! Qu'un desordre d'un cœur (comme le mien) véritablement atteint , me plairoit beaucoup mieux que tant de régularité & de justesse ! Il n'est plus question de vostre esprit , je le connois , & je l'adore ; mais enfin il s'agit de vostre cœur , que je ne connois point. Faites - le parler une fois comme il dévroit parler.

Je ne sçauois plus vivre sans vous voir, & sans vous assurer en personne par mille soupirs, que mon cœur est entierement à vous. Oüy, il faut que je prenne la Poste avant la fin du Carnaval, pour vous aller voir *incognito*. J'auray le plaisir de vous parler, & de vous assurer que je vous adore. Je verrois ce petit air rendre & languissant qui m'enchanter, cette adorable nonchalance qui vous distingue si bien des autres. Vous me diriez peut-estre par honnesteré quelque parole obligeante, Ah, que ne suis-je à vos genoux ! qu'il m'en coûteroit de soupirs ! que d'ardeur & que d'assurances d'une tendresse éternelle ! Ecrivez-moy au plus tost, je vous en conjure. Si je puis vous voir ce Carnaval, je quitteray tout pour y courir, & l'intérêt de ma fortune ne me feroit pas balancer un moment pour en trouver un si cher & si désiré par mon amour. Adieu. Je ne sçay ce

que je vous écris. Pardonnez à mon désordre , & croyez que je n'ay point d'affaires plus considérables que celles qui vous regardent, Après cela , songez quel party vostre cœur doit prendre. Croyez que je vous aimeray uniquement. Au nom de Dieu, faites moy réposé si-tost que vous aurez receu la mienne. Ecrivez - moy plus au long tous vos sentimens.



LA JEUNE IRIS

A TIMANDRE.

LETTRE XVIII.

Pourquoy vous obstinez - vous à sçavoir le nom de vos Rivaux, dans le tems que vous m'apprenez que je n'ay plus de Rivaux? Si je pouvois m'empescher d'estre

aimable, je vous ferois le même sacrifice que vous m'avez fait; mais souvent mes yeux s'émancipent à de petites coqueteries que mon cœur défavoue. Pourquoi voulez vous donc sçavoir une chose que vous devriez ignorer? C'est assez à un Amant pour estre malheureux, que d'estre absent, sans qu'un compte trop fidelle des entreprises que l'on fait sur nostre cœur, vienne troubler le peu de repos qui luy reste. Vostre curiosité vous pourra coûter quelques méchantes nuits que je voulois vous épargner, en ménageant mieux votre repos que vous ne le ménagez vous-même. Que vous diray-je donc? que des Terlandres, des Tyrcis, des Lifandres, & des Alcions, ont eu des yeux & un cœur dont ils m'ont fait hommage. Que vous reviendra-t-il de sçavoir ces noms suposez? Pour moy, je ne les connois que par là, & par la tendresse qu'ils ont pour moy.

Comme vous n'avez pas une si douce raison pour les connoître, vous n'en ferez pas mieux instruit; mais vous vouliez absolument que je vous les nommassé, & c'est le milieu que j'ay sceu prendre entre vous refuser & ne vous refuser point.

Mais j'ay fait une remarque sur nostre commerce. Nous nous écrivions tour-à-tour une Lettre fière, & une Lettre tendre. Pour moy, il n'est pas étrange que j'apporte cette diversité dans le soin que j'ay de me ménager. Mais avez-vous la même raison? Si vous conserviez toujours le caractère d'Amant passionné & fidelle, vous me trouveriez souvent des sentimens plus doux & plus tendres. Je ne sçay même si je dois vous apprendre que je me ménage des curiositez en vôtre faveur, dont je me passerois fort bien. Je ne vous envoie mes Lettres que le jour que je reçois des vôtres, & avant même que

de les ouvrir. Par là je me fais une manière d'inquiétude qui doit vous dédommager des tendres émotions que vous dites ressentir à la lecture de mes Lettres. C'est un raffinement qui n'est pas trop nécessaire au repos d'un cœur qui n'a que trop de penchant à le perdre. Il me semble même que je ne prens plus tant de soin de le défendre comme à l'ordinaire. Mais enfin qui le prendra pour moy , si je ne le prens pas moi-même ?

*Helas ! du moment que l'on quitte
Un cœur qu'on a tant défendu ,
Et qu'on le laisse à sa propre conduite,
Croyez qu'il est bientôt rendu.*

Cependant il faut que je me réveille de cet assoupissement. Je ne dois pas m'en dessaisir pour l'engager mal-à-propos. Vous m'avez voulu faire une infidélité , ou du moins vous m'en avés menacé. Vous n'y trouverez pas votre compte. J'ay

J'ay veu de loin le péril que l'on court à soupirer pour un Amant qui souvent n'aime pas toujours. Malgré cet avertissement que vous semblez m'avoir donné , dois - je m'exposer à cette triste aventure ? Peut-estre que cette réflexion m'en garantira pour jamais, & peut-estre aussi qu'elle sera fort inutile. De nouvelles protestations nous font oublier le passé , qui n'a point de rapport à ce qu'on nous veut insinuer présentement. Les moyens dont on se sert pour rendre nos cœurs traitables , sont trop doux pour écouter à leur préjudice les conseils d'une fière raison qui nous donne des avis si désagréables , & toutefois si nécessaires. Croyez sur tout , que pour ne pas suivre les conseils que mes nouveaux Amans me dicteront, je n'oublieray pas vostre inconstance ; & peut-estre nuira-t-elle autant à vos Rivaux qu'à vous. Adieu. J'ay sceu par des Lettres que.... m'a mon-

trées de Paris, que vostre..... avoit eu un grand succès. Je vous en félicite, & je souhaite que les Lauriers dont vous estes couvert, soient accompagné s de Mirthes. Ce souhait vous doit paroistre assez de-sintéressé.



TIMANDRE

A LA JEUNE IRIS.

LETTRE XIV.

NOn, vous n'avez jamais eu de Rivale, & je souhaite avoir mille Rivaux. Je seray charmé qu'on vous adore, & qu'on vous rende justice. Vous me la rendrés, si vous voulés. J'envie cependant le bonheur dont ils jouissent. Ils vous voyent, ils vous parlent, & peut estre ils vous écrivent. J'en enrage; mais d'un autre costé j'ose vous

dire que je devrois en estre moins
allarmé sur la foy de ma tendresse
& de vostre discernement. Cepen-
dant je crains bien que vous ne
leur prodiguez des Lettres qui
ne sont deuës qu'à vostre fidelle
Timandre , & peut-estre des senti-
mens... Ah , quelle jalousie me de-
vore ! Peut-estre que tandis que
je suis éloigné de vous, que j'en suis
entièrement occupé , vous ne son-
gés pas seulement à moy , & peut-
estre vous écoutés la fleurette d'un
Rival qui attendrit vostre cœur.
Vous luy donnez quelque regard
favorable, vous luy dites quelques
paroles obligeantes , & peut-estre
que la présence de ces fortunés Ri-
vaux vous fait oublier l'absence
d'un malheureux Amant , qui se
tiendrait trop heureux de vous
voir seulement en passant , & de
vous marquer sa tendresse par mil-
le soupirs.

*Ah ! chassé de Damon, ce Tircis , ce
Timandre,*

244 *Lettres d'Iris*

*Cet Alcidon , & ce Lisandre ,
Laissez-là leur cœur & leurs yeux ;
J'en ay quitté pour vous qui valaient
mieux ,*

*Il ne vous faut qu'un cœur fidelle &
tendre ,*

*Et quand je sacrifie Amaranthe &
Cloris ,*

*Enfin , tout à la jeune Iris ,
Elle doit tout immoler à Timan-
dre.*

Cependant vous dites que vous ne les connoissez que par la tendresse qu'ils ont pour vous , & vous nommez cette raison une douce raison. Ah, qu'elle est cruelle pour moy ! Helas ! je vous ay sacrifié peut-estre mal-à-propos , ce qui auroit pû rendre tout autre que moy tres-heureux dans un temps où il ne tenoit qu'à moy de le devenir ; & vous trouvez la tendresse de mes Rivaux une douce raison.... Ah ! que ne puis-je vous vous estre infidelle ! Je trouverois bientôt de douces raisons pour

m'en consoler, & pour dissiper l'amertume que ce mot cruel a répandu dans mon cœur. Au reste, je ne suis point trop content de vostre maniere d'inquiétude ; elle ne me dédommage point assez des tendres émotions que je ressens à l'ouverture de vos Lettres.

*Hélas ! à vous parler sans fard,
Quand on se fait un trouble en cette
conjoncture,*

*Où le cœur a si peu de part,
Vous le devez sans doute à l'Art,
Et je le dois à la Nature.*

Quelle différence ! Oüy, je dois mon mon trouble & mon émotion à l'amour que vous me donnez, & vous devez vostre inquiétude à une simple curiosité que vous vous faites avec art, & que vous voulez qui me tienne lieu de tendresse. Vous voulez que je vous sçache gré de vous retrancher volontairement d'un peu de vostre

tranquilité , quand vous m'arrachez malgré moy toute la mienne avec violence. Il est vray que vos quatre Vers qui sont un peu tendres, me récompensent un peu aussi de tant de dureté.

*Iris que vostre fierté quite
Un cœur que vous avez trop longtemps défendu ;
Et quand l'Amour en aura la conduite ,
Vous direz que ne l'ay-je , hélas ! plutôt rendu ?*

Quelle caution voulez - vous que vous ne ferez point négligée ? Vostre mérite vous répond-il pas de tout , & n'est - il pas le plus seur garant que vous puissiez avoir de ma tendresse ? Il est vray que

*J'ay voulu vous être infidelle ,
J'ay voulu soupirer auprès d'une autre Belle.*

Il est vray que je l'ay voulu ,

Et de Timandre. 247

*Mais l'ay-je pû, Cruelle, l'ay-je
pû ?*

La rime n'est pas riche , mais
que ce Vers est tendre & raisonnable ! Vous avez veu de loin le péril que l'on court à aimer une Infidelle ; mais vous ne l'avez veu que de loin , & moy je vois de trop près celuy que l'on court à estre tendre , mal-heureux & fidelle , pour une Ingrate qui n'a point une veritable passion. N'importe, je le feray toujours , & je vous feray oublier une inconstance qui n'a jamais esté , par une constance veritable, & qui durera toute ma vie. Au reste , je vous remercie de vôtre compliment. Vous me souhaitez des Mirthes quand je suis à.... lieuës de vous. Le souhait n'est que trop des-intéressé.

*Quoy, pourriez - vous m'en voir prendre
des mains d'un autre,
Et le souffrir tranquillement ?
Moy qui vous aime tendrement ,*

X iiiij

Je n'en voudrois que de la vostre.

Je viens quitter une partie des plus jolies Femmes de France qui vouloient masquer , & m'emmenner avec elles , pour avoir le plaisir de vous écrire. Je ne vous dis point cela afin que vous m'en sçachiez gré , puis que je me procure à moy-mesme un plaisir plus sensible que celui que je pourrois trouver ailleurs. Relire vos Lettres, y répondre , & soupirer , en songeant à vous , me tient lieu de Bal, de Mascarade , & de tous les autres divertissemens. Vous n'en feriez pas autant pour moy.





LA JEUNE IRIS

A

TIMANDRE

LETTRE XX.

ENfin vous voila quasi revenu ;
Cinq ou six Lettres tendres ont
effacé une ombre d'infidélité. C'est
le moyen de me rendre aussi tran-
quille sur le chapitre de mes Riva-
les , que vous l'estes sur celuy de
vos Rivaux. En verité vous prenés
la chose plutost en Philosophe
qu'en Amant. Je suis charmé qu'on
vous adore. Le grand charme pour
vous, que de me voir recevoir les
respects , & tous les soins d'une
foule d'Amans , & de sçavoir mon
cœur exposé au péril que cela sup-
pose ! Je pense que si vous voyez

avec plaisir que plusieurs soupirent pour moy, vous me verrez sans chagrin soupirer pour d'autres que pour vous. Quels sentimens froids & des-intéressez ! que j'en suis scandalisée, & que vous dormez tranquillement sur l'assurance de vostre mérite ou sur celle de ma tendresse ! Hé quoy, vous faut-il des exemples, Timandre, pour autoriser vostre passion, & n'osez-vous m'aimer que sur la foy de la multitude ? Ah ! qu'en prenant tant de seuretés pour vostre discernement, vous m'assurés mal de vôtre tendresse, & qu'en voulant ménager vostre gloire, vous sçavez mal ménager vostre amour ! Cependant puis que le bruit de mes conquestes est si doux à vos oreilles, je prendray soin de vous informer exactement du fracas que mes yeux feront ; vous sçaurez jusqu'à leurs moindres conquestes, & il n'échappera rien à votre connoissance, que ce qu'il leur

sera échappé. Mais comme de pareils exploits sont souvent funestes au repos de celles qui les font , & qu'il est assez difficile qu'un cœur attaqué par tant d'endroits n'en laisse quelque un mal défendu ; s'il arrive par hazard que ce cœur devienne sensible pour un autre , auray-je la même sincérité à vous apprendre sa défaite , que j'ay eu à vous instruire de ses triomphes ? Croyez-moy , si des Rivaux sont de bonnes cautions de mon mérite , ces sortes de cautions ce me semble sont un peu dangereuses ; & vostre amour n'en estoit-il pas un assez bon garant , sans avoir recours à celui des autres ? Car enfin vous osez m'assurer à présent sur la foy de vos Concurrrens, que je suis assez jolie , & que vous m'aimez tendrement. Ne sentez-vous rien chez vous qui me puisse marquer vostre passion , & faut-il que vous en trouviez toutes les raisons chez moy ? Si quelque peu

de mérite a pû m'arirer vostre estime , rien ne peut m'assurer de vôtre tendresse , que vostre tendresse même. Adieu. Soyez un peu plus délicat , & songez quand on aime bien , que l'on ne cesse jamais de craindre.



LA JEUNE IRIS

A

TIMANDRE.

LETTRE XXI.

JE vois bien que vous ne m'aimez guère , puis que vous souhaitez avec tant d'empressement de me revoir. Hé quoy ? cet amour si tendre que vous m'avez tant vanté , a-t-il besoin du secours de ma présence pour estre rallumé, ou une absence de six mois est-elle ca-

pable de l'éteindte. En me voulant prouver par là la force de vostre passion, vous m'en faites voir la foiblesse, & je commence à douter que vous m'ayez fortement aimée, puis que vous résistez si mal aux chagrins d'une absence qui n'a pas esté d'une durée si considérable. Sur ce pied je vous condamne à m'aimer sans me voir, pour vous punir de ce trop d'empressement qui me persuade à la vérité que vous aimés, mais que vous vous aimés plus que moy. Mais enfin l'impression que j'ay faite dans vostre cœur n'y est pas gravée bien avant, si quelques mois d'éloignement en effacent presque les traits. Cette image qui vous devroit tenir une si fidelle compagnie, ne vous occupe guère; & peut-estre que les objets présens vous font aisément oublier cette idée absente, de sorte que honteux en secret de l'infidélité que vous me faites, vous voulez revenir

revenir vers moy , voyant le péril où vous estes, pour vous rapprocher trop des autres. Dois-je vous savoir gré d'un empressement pareil, ou dois-je me plaindre du motif qui vous le donne ? Cette envie de me revoir, est-elle digne de récompense ou de punition ? Ah ! qu'une ame délicate est difficile à contenter , & que si j'aimois une fois, je me ferois de chagrins ! Adieu. Je vous condamne à m'aimer plus régulièrement que vous ne faites ; car enfin, pensez-vous m'avoir bien prouvé vostre passion, quand vous m'aurez bien répété , je vous aime, & je vous adore ! Ne ressentez-vous point ces mouvemens fins & délicats qui sont à l'usage des cœurs tendres , & qu'il est si aisé d'exprimer ?

Il est sans doute une tendresse raisonnée qui s'insinue agréablement dans le cœur en préoccupant finement l'esprit. Vous vous relâchez souvent dans vos Lettres ;

de Timandre. 255

& il semble que vous ne m'écriviez quelquefois que par maniere d'acquiescement. Je veux plus d'exactitude & plus de soin, la moindre négligence me fait ombrage. Sur tout, croyés qu'il n'y aura jamais qu'un amour raffiné qui pourra s'insinuer dans mon cœur, qui n'est pas assez dupe pour se laisser prendre par d'autres.



T I M A N D R E

A LA JEUNE IRIS.

LETTRE XXII.

Vous me condamnez à vous aimer sans vous voir. C'est une véritable condamnation pour moy, puis que c'est un trop grand supplice. Vous voulés une tendresse raisonnée. Ah ! que vous estes peu raisonnable, & que vous ressentés

mal les mouvemens du cœur, pour le vouloir accompagner de tant d'esprit. Si j'estois aussi peu tendre que vous, que je vous écrirois de belles Lettres ! mais si vostre cœur estoit aussi passionné que le mien, que vous m'écrieriez un tendre galimathias qui me sembleroit mille fois plus doux que tout l'esprit, dont vos Lettres sont remplies ! Vous auriez autant d'impatience de me revoir que j'en ay de retourner à.... pour jouir du plaisir de vostre veüe. Mais quoy ? une absence de quinze mois n'est qu'une bagatelle pour vous, quand elle est une peine insupportable pour moy ; & toute la différence qu'il y a entre nous deux,

*C'est que dans cet éloignement
Où je souffre une peine extrême,
Mon cœur vous aime tendrement,
Le vostre n'en fait pas de mesme.*

2. Vous me faites une Critique
en

& de Timandre. 257

en passant du desordre de mes Lettres ; & ce qui devoit m'attirer vos louanges m'attire vostre critique. Hé bien , il faudra vous plaire , il faudra rappeler sa raison pour écrire aussi juste vous. Je tâcheray de me défaire de ces tendres mouvemens qui sont à l'usage des cœurs passionnez , & de ne vous plus repeter sottement , je vous aime & je vous adore ; ce sont termes trop vulgaires. Je méditeray sur ce que j'auray à vous écrire , & je feray tout mon possible d'en bannir cette aimable desordre qui plaît tant à celles qui aiment , pour y faire regner cet ordre & cette justesse , qui ne peut plaire qu'à celles qui n'aiment pas.

*Ah ! que ce bel arrangement
De paroles si compassées ,
De termes si choisis , de si justes pen-
sées ,
Est en amour un laid assorti-
ment !*

Y

*Qu'un aimable désordre est un doux
agrément ,
Où l'on voit deux ames blessées
Egalement embarrassées ,
S'entre-parler confusément ,
Et repeter cent fois dans un mesme
moment ,
Par la mesme ardeur empressées ,
Qu'elles s'aiment infiniment !*

Mais cela ne sera pas de vostre goust , il est trop fin pour donner dans quelque chose de si grossier, & de si Vulgaire. Une tendresse raisonnée est bien plus propre à persuader un cœur aussi raisonnable que le vostre. En verité les sentimens de vostre derniere sont si froids & si dégagez , qu'ils en sont bien moins engageans, & qu'ils devroient moderer un peu mon trop d'ardeur. Il faudra donc pour vous plaire , faire mes efforts de devenir galant & poli, & sur tout ne vous plus écrire de Lettres qui fatiguent les ames délicates ; mais qui

charment les cœurs tendres ; & peut-estre lors que je seray assez spirituel pour mériter vôtre estime , j'en mériteray moins vostre amour. N'importe , ce qui seroit un défaut pour un autre , sera un mérite pour vous. Je vois bien qu'il faut avoir beaucoup d'esprit , & aussi peu de tendresse que vous , pour s'attirer la vostre , & par là je vous demande pardon si j'ose vous dire que je m'en trouve tres-indigne. Helas ! je vous aime trop tendrement pour pouvoir esperer par cette raison vostre tendresse ; & puis que vous ne la donnez qu'à l'esprit , que vous m'avez fait perdre , comment pourrois-je la rattraper par un amour seul que vous méprisez , & qui mériteroit seul cependant toute vostre estime , & tout vostre amour ?

*Puis que je ne suis qu'amoureux ,
Que j'ay tres-peu d'esprit & beau-
coup de tendresse ,*

Y ij

*L'esprit vous plaist, l'amour vous
blesse ,*

Ab , que je seray malheureux !

Adieu. Je ne vous en diray pas
davantage. Je craindrois trop de re-
tomber dans les fortes répétitions
de je vous aime , qui vous ennu-
yent , & qui ne m'ennuyroient
pas sans-doute , si vous en vou-
liez fatiguer un cœur aussi grossier,
& aussi vulgaire que le mien.



LA JEUNE IRIS

A TIMANDRE.

LETTRE XXIII.

J'Aurois un beau sujet , Mon-
sieur , de moraliser aussi bien
que vous sur ce que vous m'avez
mandé ; mais je ne veux pas m'é-
puiser d'abord , car je vois bien

que nostre commerce roulera désormais sur le.... Sans doute vous n'aviés pas autre chose à m'écrire, & je ne doute pas que vous ne fassiez de belles allusions du bon Pere cloistré à vostre esprit qui est obligé de se renfermer chés vous, & qui vous retranche la liberté d'écrire comme l'on a fait au R. P. Excusez cette plate raillerie ; mais on vient de me mettre un peu en colere ; & je n'ay pas toute ma raison. Adieu , jusqu'à son retour.



TIMANDRE
A LA JEUNE IRIS.

LETTRE XXIV.

PLust à Dieu que vostre raison ne revint jamais nous importuner , & que l'amour pût prendre son temps pour entrer dans vô-

tre cœur , tandis qu'un peu de colere l'a écartée de chez vous ! Que j'aurois d'obligation aux gens qui auroient sceu irriter vostre esprit , si dans cet agreable instant l'amour pouvoit adoucir vostre cœur ! heureux s'il s'en rendoit le maistre, tandis qu'elle n'en est plus la maistresse.

*A quoy vous sert cette raison ,
Qu'à vous rendre souvent d'humeur
un peu chagrine ?*

*Ce Pedant importun sans cesse vous
latine ,*

*Mais enfin à vostre âge est - elle de
saison ?*

*Hé quoy donc à seize ans vostre esprit
est barbon ?*

*Je ne le puis souffrir , sa raison m'é-
pouvante ;*

Et bien qu'elle charme mes sens ,

Je vous la défens à seize ans ,

Et vous la permets à cinquante.

Mais encore quel usage faites-

vous de cette raison ? Elle vous empesche d'aimer dans le plus bel âge de vostre vie. Elle veut vous faire attendre sans doute que vous aiez des rides au front , & vous fait perdre des momens qui ne se recouvrent jamais.

*Par ce triste & funeste usage ,
Elle vous fait ainsi vieillir avant le
temps ,
Et c'est radorer à quinze ans
Que de passer sans amour ce bel âge.*

J'aurois icy à mon tour un beau sujet de moraliser sur quelques mœurs du temps , & je ne doute pas que vous ne preniés le parti de la raison avec chaleur. Voila une belle matiere d'exercer la vôtre , que vous rappellerés bien vite auprès de vous ; mais pour moi je suis trop occupé de mon amour pour songer à elle plus longtems. J'aime mieux vous dire ,

*He quoy ? charmante Iris , quand on
est jeune & belle ;*

*Pourquoy ne pas s'abandonner
Aux tendres mouvemens que l'amour
peut donner*

*Pour un Amant tendre & fidelle !
Quand je brûle de vous revoir ,
Vous me défendez mesme un si char-
mant espoir.*

*Absent & malheureux faut-il que je
vous aime ?*

*Vos sentimens pour moy sont froids &
languissans ;*

*Vous n'en useriez pas de mesme.
Si vous sentiez ce que je sens.*

Vous n'avez pas voulu me per-
mettre un Voyage qui m'auroit
charmé , si vous aviez voulu me
faciliter la moindre occasion de
vous voir. Quelle émotion aurois-
ressenty à vostre abord ? quel agréa-
ble trouble ! & que je me prépare
à mon retour à goûter un plaisir si
charmant , & qui vous est sans-
doute inconnu !

Quand

Et de Timandre. 265

*Quand je verray dans cet instant
Certain petit air languissant ,
Tendre Et trompeur sans doute, hélas!
dans quelle joye*

*Sentiray-je mon ame en proye ?
Quand je verray des yeux si doux Et
si perçans ,
Cette aimable jeunesse où brillent tant
de charmes ,*

*Dans le désordre de mes sens ,
Il pourra m'en coûter des soupirs Et
des larmes ;*

*Tremblant , interdit Et confus ,
Ma raison quittera mes esprits éper-
dus ,*

*Je ne pourray parler pour avoir trop
à dire ;*

*Mais quand vous me verrez, fris,
auprès de vous ,*

*Vous sçavez quand un cœur sou-
pire ,*

*Du moins ce que veut dire un langa-
ge si doux.*

*Je ne sçay quel accueil vous me
préparez. Ce sera peut-estre d'un*

Z

air bien froid que vous me verrez
revenir avec tant d'ardeur, puisque
vous me condamnez vous-même
à une absence si insupportable pour
moy. Cependant je ne veux point
me faire malheureux avant le tems.
J'ay assez d'autres chagrins à essu-
ier, puis que je suis éloigné de
vous, & peut-être encore plus de
vostre cœur. Qu'en dites-vous,
qu'en pensez-vous? Helas, je n'o-
se approfondir moy-même un my-
stere, dont la connoissance me se-
roit peut-être funeste, & j'aime
mieux finir ma Lettre. Adieu.





LA JEUNE IRIS

A TIMANDRE.

Lettre X.XV.

JE viens de recevoir votre Lettre, que je ne trouve pas moins une critique de la mienne, que la mienne l'étoit de la vôtre, à ce que vous croyés. Avoüés que si j'étois aussi prompte à vous rendre tendresse pour tendresse, que vous l'estes à me rendre raillerie pour raillerie, notre commerce seroit déjà finy. Je vous avois blâmé de ne point parler assez, & vous me critiquez de parler trop. J'étois pour l'ordre & pour le brillant de l'esprit & vous estes pour le désordre & pour l'embarras du cœur. Pour moi je crois qu'il faut un peu

T. ij

de l'un & de l'autre , & qu'ainfi nous avons raison tous deux.

Mais j'admire la promptitude avec laquelle vous avez relevé ma critique ; & si j'avois esté auffi prompt comme je vous ay déjà dit, à répondre à vofre amour, que vous à ma Lettre, peut-être ne nous écrivions-nous déjà plus. Il eft bon de faire durer & le cōmeice & l'amour qui fe rallentit bientoft quād il eft dans une trop grāde tranquillité. L'amour ne fe maintient que dans le trouble & l'agitation , & vos feux feroient peut-eſtre déjà éteints , fi je n'avois eu le ſecret d'en augmenter la violence , par un peu de froideur ; car enfin les trop grandes douceurs deviennent fades , & ne ſe tournent que trop ſouvent en dégouſt pour l'Amant, & en amertume pour l'Amante. Ainſi vous n'aviez pas tant de ſujet de vous plaindre de mes rigueurs , vous ne deviez pas tant vous facher de mon air rebu-

tant qui vous paroïssoit si dur & si fier , & qui auroit dû vous paroître plus doux si vous en aviez recherché le véritable motif. Il est bon de faire durer une passion qui nous plaist , & la crainte que l'on a de la voir finir n'est pas fort desobligeante à qui peut le remarquer; car enfin quand on s'est tout dit , il ne reste plus rien à dire. Si vous ne vous estes pas aperceu de ces raisons que je trouve un peu trop tendres, je ne sçay lequel est le plus à plaindre de nous deux. Au reste je vous diray que j'ay eu trois ou quatre accès de fièvre. Je crois que la menace que l'on m'a faite , & la peur de devenir Auteur , m'a effrayée & la vision d'être imprimée ne sçauroit plaire à une jeune Personne. Je vous prie de n'en rien faire ; jouïssons du plaisir du mystere pendant nostre jeune âge, & n'instruisez pas la Postérité de nos aventures, que lors que nous ne serons plus en état

d'en avoir. Dans ce tems je vous le permets, mais je ne sçaurois m'y résoudre plutôt. Je ne veux point de cette immortalité, que l'impression semble donner tant que je vivray agreablement. Laissons donc là vostre cœur qui veut attraper le mien, & le mien qui se défend de sa prise, jouir de la douceur du secret. Adieu. Gardez-le vous-même mieux que vous n'avez fait par le passé, & ne montrés plus mes Lettres à personne.

Au reste ne me reprochés plus la critique que j'ay faite de vostre Lettre; le terme de *je vous aime* est aussi souvent dans la bouche de ceux qui n'aiment pas, que dans celle de ceux qui aiment véritablement; & il faut que la chose, & non pas les paroles, marquent la véritable tendresse. *Je vous adore* n'est sans-doute qu'une fleurette dont tout le monde se sert. Ainsi ma critique prétenduë estoit plutôt contre vostre cœur, que contre vostre esprit.



TIMANDRE

A LA JEUNE IRIS

LETTRE XXVI.

Sila seule crainte de faire finir
 nostre commerce vous empes-
 che de me rendre tendresse pour
 tendresse : vous pouvés hardiment
 m'aimer. Quand vous serés deve-
 nue sensible, & que vous m'en
 aurés fait l'aveu, croyés que nous
 aurons assés dequoi l'entretenir
 d'ailleurs. Un aveu si agreable, bien
 loin de le faire finir, ne fera que le
 commencer. Ne soyés point en pei-
 ne de l'occupation de nos cœurs;
 croyés moy, charmante Iris, ils
 ne demeureront pas dans une mol-
 le oisiveté.

Si tost qu'une jeune Cruelle

Z iiii

*A soupiré pour un Amant fidelle ,
 Et qu'elle a sceu luy faire un si char-
 mant aven,
 Bien qu'elle ait fait beaucoup, c'est en-
 core trop peu ;
 A peine est-elle entrées en l'amoureux
 mystere ,
 Et lors que son cœur s'aplandit
 De ce que sa bouche l'a dit ,
 Hélas ! il reste encore mille choses à
 faire.*

Vous raisonnés de la tendresse
 comme une Personne qui en igno-
 re l'usage ; mais je n'en suis pas
 surpris, puis que la fin d'un amour
 selon vous, n'en est que le com-
 mencement selon moy. Ne craig-
 nés donc point que je demeure
 tranquile , si vous le devenés un
 peu moins. Je n'ay pas besoin de
 vos rigueurs pour augmenter ma
 passion, mais plutôt de vostre ten-
 dresse pour irriter & pour fortifier
 la mienne; & si l'amour ne se plaist
 & ne se conserve que dans le trou-

ble & l'agitation , comme vous le
dites fort bien ,

*C'est dans ce trouble heureux où deux
cœurs agitez.*

*Se faisant des plaisirs dont ils sont
enchantez ,*

Se changent l'un & l'autre.

*Si nous avions, Iris, un si doux entre-
tien ,*

*Vous metriez mon cœur en la place du
vostre ,*

*Et je mettrois le vostre en la place du
mien.*

Voilà l'occupation charmante
de deux Amans qui ne demeurent
pas oisifs , & qui savent bien mén-
ager ces fortunés momens. Mais
nous n'y sommes pas encore ; vous
vous éloignés bien de cette route ;
vous battés éternellement la Cam-
pagne sans vouloir vous fixer à
rien ; vos Lettres sont aussi peu
tendres que vostre cœur ; & l'ap-
parence que le mien soit en état
de vous expliquer cet aimable dé-

l'ordre que je n'ay point encore vu
chez vous , & que vous n'avez ja-
mais ressenti pour moi ? Il est vrai
que cette tendre émotion , & ces
mouvemens passionnés , ne peuvent
estre bien exprimés que par ceux
qui les ressentent véritable-
ment ; mais enfin , le moyen de me
les faire bien exprimer , c'est de les
ressentir vous-même aussi bien que
moy.

*Si vous sentiez ce désordre innocent
Qu'un cœur tendre ressent ,
Que ne pourrois-je m'en promettre ?
Quand vostre abord me charme &
me surprend ,*

*Ou quand de vous je reçois une Let-
tre ,*

*Ciel ! avec quelle avidité
Je devore des yeux un si beau cara-
ctère !*

*Avec quelle timidité
J'attens une réponse ou favorable ou
fière !*

*Ab ! pour sentir ce trouble où l'on n'est
plus à soy ,*

Au reste je ne crois pas que vôtre fièvre ait esté bien violente ; & si vous ne voulés pas qu'on imprime vos Lettres , qui feroient l'admiration de toute la France , du moins écrites - m'en qui ne soient pas à imprimer. Elles sont si bien écrites , on y voit tant d'art & de brillant , qu'il semble qu'elles ne soient faites que pour voir le jour. Je consens de tout mon cœur à les cacher , mais du moins qu'elles méritent le mystere dont vous les honnorés. Ecrivez-m'en donc , s'il vous plaist, où vostre tendresse brille plus que vostre esprit ; de ces Lettres passionnées où le cœur parle si fortement. Mais je parle moi-même à un cœur sourd & muet. Ainsi je vous menace de les faire imprimer , si la tendresse dont vous les assaisonnerés à l'avenir , ne m'impose un modeste silence, & ne m'oblige à la bienveillance du secret.

Ecrivés-moi vos sentimens là-dessus, & sur tout des Lettres comme je vous les dépeins. Vous m'entendés bien , & c'est tout dire.



LA JEUNE IRIS

A TIMANDRE.

LETTRE XXVII.

MA fièvre augmente tous les jours , & j'en suis assez incommodée. Les Amans ne manquent pas d'attribuer les maux de leurs Maîtresses à une juste vengeance de l'Amour, pour les punir des froideurs qu'elles ont eu pour eux. Si vous croyez que cela soit véritable , je vous prie de faire ma paix avec luy ; peut-estre que quand l'ardeur de ma fièvre sera un peu rallentie , j'en auray moins de

froideur pour vous. Adieu. Je ne puis vous rien dire davantage ; à peine ay-je pû vous écrire ce peu de mots , dont vous me devés tenir compte.



T I M A N D R E

A

LA JEUNE IRIS

LETTRE XXVIII.

JE suis fort en peine de vostre santé. Vostre dernière Lettre m'a véritablement alarmé. De bonne foy , j'aimerois bien mieux vous voir un peu d'émotion du costé du cœur , que de celuy du sang ; mais enfin croyez que je partage véritablement vostre mal, ou plutôt que j'en souffre encore plus que vous.

Je vous ay écrit à la haste une partie de mes sentimens sur vostre

mal , dans un Billet que vous recevrez Vendredy au soir , ou Samedi , qui est avec le Livre que je vous envoie ; mais en verité peut-estre me tiendriez - vous un peu compte de l'inquiétude que j'ay de vostre fièvre , si vous sçaviez de quelle maniere elle me touche. Je n'ay pas la force de vous écrire des gentilleses sur la vangeance de l'amour dont vous me parlez dans la vostre. Je ne puis vous dire autre chose , sinon que je donnerois tout mon sang pour chasser la fièvre du vostre. J'espere cependant , s'il plaist à Dieu , que ce ne sera rien. Je vous conjure de continuer à m'écrire , ne fust-ce que trois lignes de vostre main , pour m'apprendre l'état d'une santé qui m'est si chere ; autrement je partiray pour en aller moy - même apprendre de seures nouvelles. Tirez-moy donc de peine au plûtoist , écrivez moy un je me porte bien seulement , & je n'en demande pas davantage ; &

croyez que ces quatre mots me
sembleront plus doux , quelques
duretez qui les accompagnent, que
tout ce que vous pourriez m'écri-
re de plus obligeant & de plus ten-
dre. Adieu. Je n'ose vous fatiguer
d'une plus longue Lettre. Des nou-
velles de vostre santé , si vous le
pouvez, aussi-tôt ma Lettre receüe.
J'en attens avec une impatience in-
concevable. Il n'y a que moy qui
en puisse ressentir une pareille , &
personne ne la sçauroit exprimer.



LA JEUNE IRIS

A TIMANDRE.

LETTRE XXIX.

Vous me reprochez que je bas
toujours la Campagne. Quel
reproche ! & que je recule au lieu
d'avancer dans la route de la ten-

dressé ! A bien examiner la chose ,
je trouve que quoy qu'on aille fort
doucelement , on va toujourn trop
vite pour son repos.

*Souvent , sans y penser on en fait le
dessein ,*

*Et lors qu'à marcher on s'apreste,
De soy-mesme on se met en train ;
On a bientost fait son chemin ,
Et quand il est fait, on s'arreste.*

Et quel chagrin de voir arrester
une passion dont on ne croyoit pas
voir sitôt finir la durée ? Que
d'Amans , dès qu'ils sont heu-
reux , travaillent à nous rendre
malheureuses ! & que le commen-
cement de leur bonheur est bien-
tôt la fin du nôtre ! Je ne scau-
rois y faire réflexion sans trouble,
& sans m'armer en mesme tems de
tout ce qui peut s'opposer à vous
rendre le maistre d'un cœur, dont
je ne serois peut-estre plus la maî-
tresse. Cependant on a beau faire
pro

provision de fiertez & de rigueurs. Helas ! font-elles à l'épreuve d'une tendresse constante qui les détruit peu à peu ? & je les mets au pis , si elles peuvent de quelques momens diférer la perte d'un cœur qui court toujours de lui-même au précipice. Il est vray que c'est beaucoup de se défendre quelque tems contre un amour tendre & passionné. C'est beaucoup que de gagner ce tems d'indifférence, pour celles à qui il est aussi précieux que ce tendre moment que vous lui vantés tant , & qui ne dure après tout qu'un moment. La félicité de deux cœurs n'est que dans l'instant qui les assemble, qui dégénere après dans une molle oisiveté. Deux cœurs contens n'ont plus rien à esperer; & s'ils n'esperét plus rien , leurs desirs sont bien - tost éteints ; & quand leurs desirs sont éteints , leurs plaisirs dégénèrent souvent dans une langueur mortelle , qui leur fait naistre des dé-

A a

plaisirs cuisans , qui durent souvent plus longtems que ces plaisirs dont vous vous flatés , & qui nous coûtent quelquefois tout le repos de nostre vie. Il est bon de faire naître un amour durable, qui soit à l'épreuve de tout. L'inconstance est cruelle à un cœur qui aime bien. Il faut donc que vostre tendresse soit à l'épreuve de toute autre passion ; que je n'aye plus rien à craindre du costé de vostre cœur , pour pouvoir tout esperer du mien ; & lors que je seray bien seure de vostre constance, sans doute qu'il me sera assez doux de vous assurer de la mienne. Adieu. J'en dis assez pour qui veut m'entendre. Je vous envoie des Couplets pour donner à R... & quelques corrections de ma Nouvelle. J'ay un mal de teste effroyable. Je crois que la fièvre me va reprendre. Je l'attens tranquillement, en songeant à l'émotion que vous ressentés en lisant mes Lettres. Je voudrois que

celle que je ressens fût aussi douce
 que celle que vous me dépeignez.
 Je ne puis vous écrire que le Ven-
 dredy. Je vous en ay donné une
 assez jolie raison dans une de mes
 Lettres pour en devoir estre con-
 tent. Je suis dans un abatement &
 dans une stupidité inconcevable, &
 je m'aperçois mesme avec regret
 que mon cœur est moins stupide
 que mon esprit. Adieu encore une
 fois.



T I M A N D R E

A LA JEUNE IRIS.

L E T T R E X X X .

Que vous estes lente à marcher
 dans la route de la tendresse,
 & que vous n'avancés guere en
 beaucoup de tems ! Vous avez une
 pesanteur qui vous y fait aller à
 pas de plomb. Je ne crois pas que
 la fièvre que vous avés soit forte

A a ij

ardente, mais plutôt une petite fièvre lente conforme à votre tempérament. . . . Cependant j'en suis fort inquiet, & vous ne m'avez pas tiré de peine. Que ne m'écriviez-vous un mot comme je vous en avois prié ? Je crois que vous avez envie de me la donner, par la peur que vous me faites ressentir pour les redoublemens de la vôtre. Je vois bien par votre dernière, que vous l'attendez encore. Mon Dieu ! que le mal de teste dont vous vous plaigniez se communique dangereusement à la mienne ! Faut-il que je souffre plus que vous à Paris, des maux que vous ressentez à A.

*Charmante Iris, vous le sçavez,
Mon cœur souffre pour vous mille pei-
nes secrètes ;
Mais n'a-t-il point assez des maux
que vous luy faites ,
Sans luy donner encor tous ceux que
vous avez ?*

Cependant je puis dire que les

dermiers sont les seuls dont je me plains à présent , & qui me chagrinent le plus , puis qu'ils attaquent une santé qui m'est si chere. Je n'ose pas me plaindre des autres. Je pardonne tout à une Malade , pour qui l'on doit avoir de la douceur & de la complaisance ? mais je suis occupé si tendrement du soin de vostre santé , que je n'entens point parler de fièvre, que je ne frémissé depuis les pieds jusqu'à la tete. Il me semble pourtant qu'il faut bien que vostre fièvre ne soit pas fort violente, puis qu'elle vous donne le tems de raisonner si délicatement sur la tendresse. Helas, qu'elle vous laisse de liberté d'esprit, & qu'elle n'a pas encore étouffé par son ardeur , celle que vous avez à vous défendre contre l'amour ! Je crois que les frissons qu'elle vous cause sont violens , & que le froid en est bien plus opiniâtre que le chaud. Vos Vers sur la démarche que l'on fait en tendresse sont

enchantez ; mais pour y répondre
sur les mêmes rimes ;

*Que vostre cœur , d'aimer forme un
juste dessein ,*

Qu'à suivre le mien il s'apreste ;

Quand tous deux ils serôt en train ,

Je répons qu'en si beau chemin

Jamais cœur tendre ne s'arreste.

Vous voulez que le mien se forme un amour durable , qui soit à l'épreuve du tems & d'une autre tendresse. Ah ! si vous attendez comme vous dites , à en faire naître dans vostre cœur , & à m'assurer de vostre constance, quand vous serez en seureté du costé de la mienne ; hélas ! que vous m'aimeriez bientôt , & que je ne serois pas encore longtems malheureux.

Tout vous assure de mon cœur ,

Tout vous parle de ma constance ,

Six mois d'une injuste rigueur ,

Autant de vostre indifférence ,

Bien loin d'éteindre mon ardeur ,

En redoublent la violence.

*Pourrois-je pousser d'autres vœux ?
Pourrois-je brûler d'autres feux ?
J'ay sacrifié tout au vñstre ,
Et mon cœur a trouvé plus doux,
D'estre malheureux près de vous,
Que d'être heureux auprès d'un autre,*

Il me semble que voila assez les sentimens d'un cœur véritablement atteint d'une forte passion. Mandés-moi un peu ce qui vous en semble, & quand vous voudrés l'assurer à votre tour & de votre tendresse & même de votre constance. Adieu. J'attens réponse au plutôt. J'en recevray aparament à mon autre Lettre. Je crains d'y aprendre que vous foyez encore malade. Vous n'ayés guère de raison de dire que vous estes dans une stupidité effroyable. Elle ne paroist pas dans votre Lettre, qui n'est que trop pleine d'esprit ; mais je n'en veux plus de ce caractère. Adieu.

F I N,

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 24. Juillet 1681. Signé, Par le Roy en son Conseil, G A M A R T: Il est permis à * * * * de faire imprimer un ouvrage intitulé *Lettres de tendresse de Timandre à la jeune Iris, & de la jeune Iris à Timandre*, en un ou plusieurs Volumes, par tel Imprimeur qu'il voudra choisir, durant le tems de six années. Pendant lequel tems faisons deffenses à toutes Personnes de quelque qualité qu'elles soient, de les imprimer, faire imprimer, ny vendre, d'autre Edition que celle de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine d'amende, & de tous dépens, dommages & interets, ainsi qu'il est porté plus au long esdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 7. Octobre 1681. Signé, ANGOT, Syndic.

P E R M I S S I O N S.

SUR la Requisition de A N T O I N E S P E R I S S E Libraire de cette Ville à ce qu'il lui soit permis de faire imprimer le Livre intitulé, *Le Commerce Galant ou: Lettres tendres & Galantes*, attendu que le Privilege accordé pour six années, le 24. Juillet 1681. est expiré, Veu led. Privilege.

Je consens pour le Roy à la Permission requise. A Lyon le 12. Juillet 1696.

V A G I N A Y.

Permis d'imprimer. A Lion, ce 12. Juillet 1696.

D E S E V E.

204



